

LE MIROIR DU JUGEMENT

Roman

Jean Raoul EBROTTIÉ

Jean Raoul EBROTTIÉ

AVERTISSEMENT

Ce roman est une œuvre de fiction. Les personnages, les situations, les dialogues et les événements décrits sont le fruit de l'imagination de l'auteur.

Bien que certains noms de personnages aient été empruntés à des personnes réelles en guise d'hommage amical ou mémoriel, ces personnages fictifs ne représentent en aucune façon ces personnes réelles. Leurs actions, pensées, paroles et caractéristiques relèvent entièrement de la fiction romanesque.

Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des situations ou des événements réels serait purement fortuite et involontaire, à l'exception des hommages explicitement mentionnés par l'auteur.

Les lieux géographiques mentionnés (Abidjan, Yakassé-Feyassé, etc.) sont réels, mais leur utilisation dans ce roman s'inscrit dans un cadre fictionnel.

Jean Raoul EBROTTIÉ

DÉDICACES

*À Aya Colette Magloire Brou,
ma nièce bien-aimée (1998-2023),
qui, en lisant les premières ébauches de ce roman,
a su en percevoir l'âme.
Sa sensibilité et ses encouragements restent ma lumière.
Repose en paix, ma Colby.*

* * *

*À Soumahoro Djibril Mékokan,
mon frère d'âme,
dont l'amitié inébranlable, depuis plus de trente ans,
a porté ce livre bien avant qu'il n'existe.
Merci pour ta foi en moi.*

* * *

*À Ange Michael et Elvire Leslie,
mes enfants et ma raison d'avancer.
Puissiez-vous, comme les héros de ce livre,
trouver la force de transformer l'obstacle en victoire.*

JR EBROTTIÉ

PRÉFACE

Le Miroir du Jugement

Il y a des livres qui racontent une histoire, et il y en a d'autres qui vous tendent un miroir. Le Miroir du Jugement appartient résolument à cette seconde catégorie.

J'ai découvert ce roman lorsque son auteur, Jean Raoul EBROTTIÉ, mon ami d'enfance, me l'a envoyé pour lecture. C'est mon enthousiasme après cette première lecture qui l'a convaincu de me proposer d'en écrire la préface. Très jeune déjà, nous partagions une même ferveur pour le rap et le Hip-Hop, une musique écrite en vers et en rimes, cet art de faire chanter les mots et de peindre des images avec eux. Je ne suis donc pas surpris de retrouver, dans ce roman, les mêmes couleurs vives et la même musicalité de plume. Jean Raoul est resté ce qu'il était déjà à l'époque : un véritable peintre des réalités ivoiriennes, capable de rendre vivante une case de village comme un salon cosu d'Abidjan.

Ce qui frappe ensuite chez lui, c'est le chemin parcouru : autodidacte, il s'est formé seul, dans les livres et dans l'observation patiente du monde qui l'entoure. Cette trajectoire n'est pas un détail biographique parmi d'autres, elle est la sève même de ce roman. Car Yvonne, son héroïne, mène le même combat : celui d'une enfant que rien ne prédisposait à la réussite, et qui refuse pourtant de laisser la misère décider pour elle.

L'histoire, on la connaît en apparence : une jeune fille orpheline, brisée par la maltraitance d'une tante indigne, sauvée un jour par un inconnu du nom de Claude. On pourrait croire au conte de fées. Mais l'auteur ne nous offre pas cette facilité. Claude n'est pas un prince charmant, et Yvonne ne se contente pas d'être sauvée : elle se reconstruit, elle apprend, elle se venge parfois, elle pardonne aussi. Entre elle et Claude se dresse Yvette, sa sœur jumelle, dont l'amour n'a rien de docile et qui est prête à tout pour protéger les siens.

Ce qui m'a le plus touché, en tant qu'enseignant de philosophie, c'est le refus de l'auteur de juger ses propres personnages. Claude n'est ni un héros ni un traître : il est simplement humain, avec ses aveuglements et ses lâchetés ordinaires. C'est là que le titre du roman prend tout son sens. Ce livre ne nous impose aucune morale toute faite. Il nous place face à un miroir, et c'est notre propre regard qui juge. En condamnant Claude, ou en l'excusant, en préférant Yvonne à Yvette, ou l'inverse, c'est notre propre échelle de valeurs que nous révélons.

L'auteur pousse d'ailleurs cette logique jusqu'au bout : il refuse de conclure. Le lecteur referme le livre sans savoir qui, de la richesse ou de la dignité, l'a finalement emporté dans le cœur de Claude. Ce choix d'écriture, rare et courageux, transforme la lecture en exercice presque socratique.

On ne sort pas de ce roman avec une réponse, mais avec une question qui continue de travailler en nous : qu'aurais-je fait, moi, à sa place ?

Le récit traverse aussi, sans les nommer comme telles, des questions bien réelles de notre société ivoirienne : le sort des enfants confiés à des proches peu scrupuleux, le poids de l'argent dans les rapports humains, la valeur de l'instruction comme voie de dignité, la difficulté de pardonner sans s'oublier soi-même. Rien de tout cela n'est asséné en leçon. Tout est vécu, incarné, à travers des personnages dont on suit le parcours avec un mélange d'inquiétude et d'attachement.

J'ai eu le privilège d'accompagner ce texte dans les derniers mois de sa gestation, et j'ai pu mesurer l'exigence avec laquelle mon ami Jean Raoul EBROTTIÉ a travaillé chaque chapitre. Ce roman est le fruit d'une longue patience, celle d'un homme qui a choisi d'apprendre par lui-même et qui, aujourd'hui, offre à ses lecteurs le fruit de cet apprentissage.

Je vous invite donc à entrer dans ce miroir sans crainte. Vous y croiserez Akoua devenue Yvonne, Yvette et sa fierté blessée, Claude et ses faiblesses, Nicolas et sa générosité tranquille. Mais au bout du compte, c'est votre propre visage que vous y verrez le plus nettement. C'est là, je crois, la plus belle réussite d'un roman : non pas de nous distraire de nous-mêmes, mais de nous y ramener.

Hervé Djè

Enseignant de philosophie

Abidjan, Côte d'Ivoire

NOTE DE L'AUTEUR

Cher lecteur, chère lectrice,

« Le Miroir du Jugement » est né d'une interrogation simple mais profonde : que reste-t-il de nous lorsque nous sommes dépouillés de tout — argent, statut, orgueil ? Qui sommes-nous vraiment quand le vernis social se fissure et que nous devons affronter le regard brut de notre propre conscience ?

En écrivant cette histoire, je n'ai pas cherché à livrer des leçons de morale toutes faites. Je ne suis ni juge ni prédicateur. Mon ambition était plutôt de créer un espace — littéraire et moral — où chacun puisse se confronter à ses propres valeurs, ses propres faiblesses, ses propres contradictions.

Claude, le protagoniste, n'est ni un héros ni un monstre. Il est ce que nous sommes tous : un être humain imparfait, capable du meilleur comme du pire, prisonnier de ses propres aveuglements. Yvonne, elle, incarne la dignité dans l'adversité, la force de celui qui refuse de se laisser définir par ses souffrances. Et Yvette ? Elle est la vengeance, certes, mais aussi la sœur aimante prête à tout pour protéger les siens.

J'ai délibérément choisi de ne pas conclure l'histoire. Vous ne saurez jamais qui Claude choisit finalement — Yvette la riche, ou Yvonne la pauvre. Cette fin ouverte n'est pas une frustration, mais une invitation : et VOUS, que choisiriez-vous à sa place ? L'argent et la réussite sociale, ou l'amour et la dignité ?

Ce roman est un miroir. En le lisant, vous ne voyez pas seulement mes personnages. Vous vous voyez vous-même. Vous jugez Claude, mais ce faisant, vous révélez vos propres critères de jugement, vos propres priorités, vos propres valeurs. Le « Miroir du Jugement » juge finalement... celui qui le lit.

Un mot sur l'autodidaxie

Je suis autodidacte. Je n'ai pas fréquenté les bancs des grandes écoles de littérature. Ma formation, je l'ai forgée dans les livres — des dizaines, centaines — et dans l'observation attentive de la vie qui m'entoure. Cette voie, souvent solitaire, m'a appris une chose essentielle : la connaissance appartient à tous ceux qui la désirent assez ardemment pour la poursuivre.

Yvonne, l'héroïne de ce roman, est en quelque sorte mon double littéraire. Comme elle, j'ai dû apprendre par moi-même, puiser dans ma propre détermination, refuser de me laisser définir par les obstacles. Nicolas, l'enseignant qui la sauve, incarne cette conviction qui m'anime : l'éducation est le plus puissant outil de libération.

Remerciements

Au Souverain Seigneur de l'univers, qui m'a permis de puiser cette inspiration dans Sa source infinie.

À mon regretté père, Ebrottié Michel KOUAKOU, et à ma regrettée mère, Odette Yah NGUESSAN, qui m'ont donné la vie et une éducation.

À mon très cher et regretté oncle, Ngouandi Jean ADOU, dont la précieuse contribution, à un moment déterminant de ma vie, a permis de faire émerger la lumière en moi.

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans le soutien de nombreuses personnes. Je remercie Monsieur Hervé Djè, enseignant de philosophie et préfacier de cet ouvrage, pour sa lecture attentive et ses précieux conseils. Merci également à tous ceux qui ont cru en ce projet et qui m'ont encouragé à persévérer.

Merci surtout à vous, lecteurs, d'avoir accepté de vous engager dans ce voyage littéraire et philosophique. J'espère que Le Miroir du Jugement vous aura interrogé, ému, peut-être même transformé.

Hommages

En nommant certains personnages de ce roman, j'ai souhaité rendre hommage à des personnes qui ont marqué ma vie et dont je veux immortaliser le souvenir :

À la mémoire de Lazare Ehui KOUADIO, ami cher disparu. Que son souvenir demeure vivant à travers ces pages.

À Jean Claude Kouakou, dont l'amitié m'est précieuse.

À Rodrigue Ogoumond, ami estimé et compagnon de route.

Je tiens à préciser que les personnages qui portent ces noms dans ce roman sont entièrement fictifs. Les situations, actions et caractéristiques qui leur sont attribuées relèvent de la pure fiction romanesque et ne se rapportent en aucune manière aux personnes réelles que je viens de citer.

Une invitation

En refermant ce livre, je vous invite à ne pas en rester là. Partagez vos réflexions, débattiez avec vos proches, interrogez-vous : qu'auriez-vous fait à la place de Claude ? De Yvonne ? De Yvette ? Ces questions n'ont pas de réponses définitives. Elles sont le terreau d'une réflexion qui, je l'espère, continuera longtemps après la dernière page.

Car c'est là, finalement, la vocation de la littérature : non pas de répondre à nos questions, mais de nous apprendre à mieux les poser.

Avec toute ma gratitude,

Jean Raoul EBROTTIÉ

Abidjan, Côte d'Ivoire

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE I : LA CHUTE

Chapitre 1. Un modèle de réussite

Chapitre 2. Le pot aux roses

Chapitre 3. La servitude

Chapitre 4. Claude

Chapitre 5. La figure

Chapitre 6. La protégée

Chapitre 7. La concubine

Chapitre 8. Jeanine

Chapitre 9. Un scorpion dans mon lit

PARTIE II : LA RÉSURRECTION

Chapitre 10. La morsure du destin

Chapitre 11. Amers souvenirs

Chapitre 12. Le sacrifice ingrat

Chapitre 13. La lettre

Chapitre 14. La main secourable

Chapitre 15. Les raisons du cœur

PARTIE III : LA VENGEANCE

Chapitre 16. La fourmilière

Chapitre 17. Représailles

Chapitre 18. Une vision cauchemardesque

Chapitre 19. Le retour du bâton

Chapitre 20. Le séjour carcéral

PARTIE IV : L'HUMILIATION ET LE TEST

Chapitre 21. Le jardinier

Chapitre 22. Une visite inattendue

Chapitre 23. Le retour de la gouvernante

Chapitre 24. Hervé

Chapitre 25. Dérives

PARTIE V : LE CHOIX

Chapitre 26. Au fond du miroir

PARTIE I LA CHUTE

" Elle la prend avec hésitation tremblante et d'angoisse dévorante. Yvonne déplie lentement le papier et ce qu'elle y découvre la sidère : « avorte » "

CHAPITRE PREMIER

Un modèle de réussite

Qui dans ce petit village du Zanzan n'avait pas connu Akoua, la malheureuse petite orpheline qui, sur le sentier sinueux du marigot, enthousiasmait de ses chansons mélodieuses tous ceux qui croisaient son chemin ? Chacun au village louait le courage et la témérité de cette petite fille travailleuse qui n'avait souvent pour seul vêtement qu'un petit morceau de pagne enroulé à hauteur de la taille. Ces mélodies suaves tissaient autour d'elle un voile de gaieté, en contraste saisissant avec les dures réalités de misère qui caractérisaient son quotidien.

Dès sa naissance, elle avait perdu sa mère, emportée par les fièvres puerpérales. À l'âge de huit ans, son père vint à mourir à son tour, des suites d'une maladie foudroyante qui ne dura guère qu'une dizaine de jours, lui avait-on expliqué avec ménagement. Ces vacances-là, elle les passait en colonie, un séjour prévu pour durer trois mois entiers. Après deux mois de séjour féerique et inoubliable passés en compagnie d'autres jeunes estivants avides d'aventures heureuses, elle fut ramenée en urgence en raison du deuil qui venait de frapper sa petite famille. La nouvelle lui parvint comme un coup de tonnerre dans un ciel serein.

Il ne lui restait désormais pour unique parent que sa grand-mère, une pauvre femme parvenue au soir de sa septième décennie de vie. La fillette était habituée à elle, car il n'existait pas de vacances d'été ou intermédiaires qu'elle ne passât chez elle, dans la case familiale où flottaient encore les souvenirs de ses ancêtres. L'exception avait été faite pour cette seule fois où tous avaient décidé qu'elle devait faire des découvertes nouvelles et changer d'air. Son père l'avait inscrite pour cette colonie sans laisser transparaître le moindre malaise, cachant peut-être déjà les symptômes du mal qui allait l'emporter.

Akoua était donc une petite fille élevée par sa grand-mère. Et comme la plupart des filles éduquées de cette manière traditionnelle, elle avait hérité des vertus de la future femme africaine modèle. Hormis les travaux ménagers qu'elle accomplissait avec diligence, sa conscience du travail à l'école lui valut, à chaque évaluation, les ovations et les encouragements chaleureux de ses maîtres. Ceux-ci lui prédisaient l'avenir radieux d'un cadre du pays, peut-être même d'une intellectuelle accomplie. S'étant approprié ces prédictions flatteuses, Akoua ne laissait plus passer aucune occasion de faire mieux, de se surpasser. Cette « prophétie » était devenue pour elle un catalyseur qui dynamisait son travail scolaire, surtout après la tragédie qui emporta son père bien-aimé.

Mais cinq ans après le drame, le désespoir naquit dans son cœur comme une plante vénéneuse. Son échec au concours d'entrée en sixième constitua le premier coup porté à ses espérances. De l'avis de tous au village, cet échec était imputable aux mauvaises conditions de vie qu'elle partageait avec sa pauvre grand-mère. Comment aurait-elle pu réviser convenablement à la lueur tremblante d'une lampe à pétrole, le ventre souvent vide ? Mais le coup de grâce à son rêve fut l'aveu déchirant de sa grand-mère de son incapacité à poursuivre sa scolarité. Les ressources manquaient cruellement.

C'en était fini de son rêve de devenir l'un des éminents cadres du village, de ces personnes instruites que l'on consultait pour rédiger les lettres administratives.

Un coup terrible ! Sa grand-mère, tentant d'insuffler de l'espoir en elle, lui répétait que l'école n'était pas l'unique voie de réussite dans l'existence. Le catéchiste de la chapelle du village, à son tour, lui parla de foi et de persévérance, citant de nombreux exemples dans la région : des femmes illettrées qui avaient atteint le sommet de la gloire rien que par le travail acharné et la foi inébranlable en la réussite.

Mais comment des personnes analphabètes pouvaient-elles réussir et se hisser au sommet de la gloire ? Cette question taraudait l'esprit d'Akoua. Des adultes bien avisés lui donnèrent des explications qui fondèrent désormais son fragile espoir en l'avenir. Ils lui parlèrent de détermination, de sens du commerce, d'honnêteté dans les affaires.

De plus, Akoua demeurait convaincue d'être meilleure que beaucoup d'élèves de sa classe. Son échec n'était nullement dû à l'insuffisance de ses résultats ordinaires. Elle avait passé les deux derniers trimestres de l'année scolaire à s'occuper de sa grand-mère, gravement malade de la tuberculose. La vieille dame fut tirée d'affaire après des soins intensifs au centre antituberculeux de la région, mais le traitement s'était étalé sur de longs mois. L'adolescente n'eut guère le temps de s'occuper d'autre chose, d'où ses absences récurrentes en classe qui creusèrent un retard insurmontable.

Il lui fallait activement s'occuper de sa grand-mère esseulée, somme toute son unique parent, qui manquait constamment du minimum nourricier. Elle partait glaner dans les champs abandonnés, à la recherche de restes de petits tubercules d'igname, de taro, et de plantains jugés immatures, abandonnés sur les sols après les récoltes. Elle partait parfois aider des femmes de bonne volonté à effectuer leurs travaux champêtres. À ces occasions qu'elle chérissait particulièrement, elle revenait à la maison avec des provisions dignes : un régime de bananes plantain, des tubercules entiers d'igname, de robustes de maïs frais, des légumes frais et parfois une calebasse pleine de gousses d'arachide fraîchement déterrées.

Elle accomplissait aussi des tâches champêtres rémunérées : désherbage, rassemblement des cabosses de cacao pour l'écabossage, ramassage de noix de cajou. L'argent ainsi gagné était destiné à acheter le poisson pour la sauce du soir et les autres ingrédients qu'on ne trouvait qu'à l'épicerie du village. Cette boutique était tenue par Mohamed, un Mauritanien d'une cinquantaine d'années, dont le père, Ali, avait été le premier commerçant étranger à s'installer dans la région.

Akoua appréciait particulièrement, à un degré qu'elle n'osait décrire de peur de paraître cupide, les paquets-cadeaux que Mohamed envoyait fréquemment à sa « maman », la grand-mère d'Akoua. Ces emballages, une fois découverts, offraient à la vue des trésors inestimables : des cubes d'assaisonnement que la grand-mère utilisait rarement, car elle-même était détentrice de petits secrets culinaires ancestraux qui leur permettaient de se passer d'autres agréments artificiels. Les colis contenaient aussi des savons de Marseille et de toilette parfumés, du sucre cristallisé, du café

en poudre, de l'huile de cuisine, du sel iodé, du pétrole lampant pour leurs lampes, et par-dessus tout, du riz importé, denrée rare et précieuse.

Elle ne refusait jamais aucun cadeau, quel qu'il fût et d'où qu'il vînt, peu important qu'il lui fût utile ou non, car, disait-elle, elle craignait par-dessus tout d'en fermer le canal. Akoua n'y comprit rien jusqu'à ce que sa grand-mère lui fournît cette explication : « Si tu accueilles tout présent d'un cœur ouvert et reconnaissant, il se trouvera toujours quelqu'un pour t'en offrir. Mais si tu les repousses, alors plus personne, où que tu ailles dans la vie, ne t'en fera. C'est un canal précieux qu'il faut savoir préserver. Les ancêtres suscitent toujours, au moment voulu, quelqu'un pour nous tirer d'une mauvaise passe. »

De plus amples éclaircissements, recueillis auprès d'un vieil enseignant qui coulait une paisible retraite au village, ne lui apportèrent guère plus de lumière : « Ma petite-fille, cela relève de la pure métaphysique. Tu comprendras plus tard. Pour l'instant, contente-toi de grandir. »

L'adolescente bénissait la générosité innocente de ces gens. La vieille dame, à son tour, lui faisait remarquer sa grandeur d'âme de Mohamed : « Tu vois, fillette, ces étrangers ont toujours su appeler le bonheur chez eux. » À chaque réception d'un paquet-cadeau, elle ne tarissait pas d'éloges. Elle évoquait Ali, le père de Mohamed, le premier occupant de cette boutique, qu'elle avait personnellement connu dans sa jeunesse. Mohamed aurait bien hérité de ses vertus, disait-elle : « Il existe encore des gens de bien sur cette terre. Ce sont des anges de Dieu envoyés pour nous secourir dans nos épreuves. Et nous avons la chance d'en avoir un chez nous », concluait-elle invariablement, les yeux embués de reconnaissance.

Cette année-là marqua la treizième année de vie d'Akoua. C'était aussi l'année de sa déscolarisation, qui mettait un frein brutal à ses ambitions de redonner un jour la joie à sa pauvre grand-mère. Un soir cependant, survint un événement qui fit reverdir ses espoirs fanés comme une plante après la pluie.

Ce vendredi soir, après une longue journée de durs travaux champêtres, pendant qu'elle jouait à cache-cache avec les enfants de son âge dans la cour commune, Akoua reçut la rumeur du retour de tante Ama. Les personnes adultes l'appelaient Isabelle, son prénom de baptême. Cette jeune dame était bien connue de tout le village pour son histoire romanesque. Elle était enfin revenue après cinq longues années d'absence totale, depuis qu'elle avait rejoint son bien-aimé à Abidjan.

Elle avait dû braver l'opposition féroce des « beaux-parents » qui, pour des raisons liées à ses fausses couches répétées, l'avaient accusée d'être une sorcière impitoyable dévorant ses propres enfants avant leur naissance. Face à ces accusations infamantes, elle s'était enfuie avec l'homme qu'elle aimait. Depuis, elle vivait à Abidjan dans la plénitude d'une vie de couple aisée. Elle avait subi une métamorphose spectaculaire qui, en quelques heures seulement, avait défrayé la chronique et bouleversé les habitudes des villageois. Son nom se trouvait sur toutes les langues et son histoire meublait toutes les conversations.

Akoua ne l'avait jamais vue auparavant. Du vivant de son père, elle ne passait au village guère que le temps des vacances scolaires, et leurs séjours ne s'étaient jamais chevauchés. Mais pourrait-elle trouver le sommeil avant d'avoir satisfait sa curiosité dévorante ? Cette dame d'une élégance raffinée, à ce qu'elle s'était fait dire par les langues admiratives du village, était un véritable modèle de réussite, l'incarnation même de sa propre vision d'un avenir meilleur.

L'adolescente rôda pendant des heures autour de la cour familiale où logeait son « idole », obsédée par l'envie de la voir ou de l'apercevoir ne serait-ce qu'un instant. Mais elle n'y parvint pas avant que la jeune dame ne regagne sa chambre pour la nuit. Prenant son mal en patience, le cœur gonflé de déception, elle rentra à la maison auprès de sa grand-mère.

Mais qu'espérait-elle vraiment gagner à voir coûte que coûte cette femme ? Cela n'en rajouterait-il pas à son chagrin de fille déscolarisée ? Peut-être cette dame ne la reconnaîtrait-elle même pas, contrairement aux affirmations optimistes de sa grand-mère.

Le lendemain samedi fut le jour de la cérémonie de dot d'une jeune dame du village, suivie des festivités que cela occasionnait. Il y eut la prestation de la magnifique danse Adowa, dont la qualité chorégraphique exceptionnelle suffisait à elle seule à faire affluer dans le village les touristes de tous horizons. La jeune fille put enfin s'offrir tout le plaisir que pouvait lui procurer la contemplation de la dame. Lorsque celle-ci se leva pour exécuter des pas de danse sous les ovations nourries de l'assistance ébahie, Akoua en resta bouche bée.

Elle était médusée par son talent à couper le souffle, sa prestance royale, la grâce fluide de ses mouvements. C'était une vraie princesse Akan incarnée. Il se racontait dans les murmures admiratifs qu'elle possédait une énorme voiture rutilante avec un chauffeur en livrée. Elle avait même une explication pour l'absence du véhicule et de son conducteur ce jour-là : avec la permission généreuse de son employeur, l'homme s'était rendu dans son propre village natal, à quelques lieues plus au nord. Quelle générosité ! Quelle grandeur d'âme ! se répétait l'adolescente exaltée, les yeux brillants d'admiration.

La dame en avait jusqu'à dimanche à passer encore avec eux. Le lundi, jour férié, Akoua devrait se faire à l'idée du départ de la jeune dame pour Abidjan, et la vie reprendrait son cours normal et monotone. La fête prit fin en fin d'après-midi, alors que le soleil déclinait à l'horizon. Akoua courut en urgence à la maison pour faire le ménage et préparer la cuisine pour sa grand-mère.

Le soir encore, elle alla jouer avec ses amies près de la maison de la nouvelle venue. Le lendemain, jour de messe, elle la revit à l'église paroissiale. Le départ d'Isabelle pour la messe se fit avec une pompe composée de ses meilleures amies et des jeunes dames de la même prestance, de la même qualité de vie qu'elle. Elles arboraient toutes un même style vestimentaire lié à leur génération, un uniforme élégant qu'elles avaient fait confectionner secrètement à l'occasion de la dot de l'une d'elles. Les pagnes assortis brillaient de mille feux sous le soleil matinal.

Oui, Akoua s'en était rendu compte avec émerveillement : ce cortège accompagnait les mariés à la messe dominicale. Une fois à l'église, l'adolescente trouva une place de choix proche d'elle, au point qu'elle pouvait nettement distinguer le parfum particulier de son « idole » dans la mêlée des senteurs diverses. C'était un parfum capiteux qui se détachait des autres odeurs enivrantes propres aux lieux de culte.

La messe ne fut pas assez longue pour elle et aurait pu s'étirer encore davantage, pourvu que cela lui permît de passer plus de temps dans le sillage de cette jeune dame fascinante. Elle raccompagna le cortège encore assez loin après l'office, puis rentra chez elle rejoindre sa grand-mère qu'elle avait provisoirement abandonnée.

Pendant trois jours, Akoua avait multiplié les actions visibles pour se faire remarquer. Elle avait dansé avec emphase, joué bruyamment, chanté des comptines de sa voix la plus claire. Tout cela de façon ostensible, mais elle ne fut guère remarquée par celle qui occupait le centre de son intérêt du moment.

Le soir venu, pendant qu'elle prenait son bain derrière la case en terre battue, un événement l'arracha de ses pensées. « L'étrangère » venait de faire son entrée chez elles ! Elle le sut par la perception immédiate de cette voix mélodieuse qu'elle reconnaîtrait désormais parmi mille. Comment l'avait-elle retrouvée dans ce dédale de cours familiales ? Et surtout, pourquoi était-elle venue les voir ?

Elle acheva hâtivement sa toilette et revint rejoindre sa grand-mère qui conversait déjà joyeusement avec la visiteuse. Elle se saisit d'un petit tabouret bas et se joignit timidement à la compagnie. La vieille dame regardait sa petite-fille avec un sourire plein de malice complice. Elle savait pertinemment que la jeune femme viendrait quoi qu'il advînt la voir à la maison. Elle avait donc laissé sa petite-fille s'agiter pendant des jours, amusée par son manège.

La jeune dame ne reconnut Akoua qu'après une parenthèse explicative de la grand-mère. La stupéfaction d'Isabelle fut grande devant la croissance impressionnante de la petite fille qu'elle croyait moins grande. « Mais c'est une jeune fille maintenant ! » s'exclama-t-elle.

À l'annonce de la déscolarisation d'Akoua, la jeune femme fut visiblement désolée, profondément affectée. La consternation qu'elle manifesta se prêtait difficilement à description. Son visage s'assombrit. Elle resta silencieuse un long moment, visiblement en proie à une réflexion intense. Après ce moment d'hésitation, la jeune dame reprit la parole d'un air plus solennel et déclara qu'elle prendrait désormais en charge l'éducation d'Akoua. Elle la prendrait sous sa tutelle, la remettrait sur le circuit scolaire, lui paierait la rentrée suivante des cours dans une prestigieuse école de la capitale et, cela s'entendait, s'occuperait d'elle jusqu'en fin de cycle universitaire.

Après avoir longuement écouté la dame énoncer son projet dans les moindres détails, Akoua, ivre de joie, courut ranger ses maigres possessions. Elle rassembla ses balluchons, ses sandales, ses accessoires de toilette, à l'exception de la petite radio à pile dont elle se servait pour occuper son esprit et ne pas sombrer dans la mélancolie aux heures de pensées moroses. Elle rangea toutes ses

affaires dans une corbeille en osier tressé de mains d'artisan, la couvrit d'un vieux foulard et la borda soigneusement comme un lit.

Peu de temps après, la dame quitta la petite famille solitaire avec toute la révérence d'une personne de bonne descendance. Les jambes engourdis par le froid qui caractérisait ce mois d'août, la vieille femme regagna sa case, non sans s'assurer que sa petite-fille fût bien auprès d'elle.

L'adolescente ne trouvait plus le sommeil, et l'on ne pouvait en dire mieux pour la grand-mère qui mourait d'anxiété. Akoua égrenait encore et encore le chapelet de promesses formulées par la visiteuse à son endroit, l'ange envoyé par le Bon Dieu pour la porter sur ses ailes à travers le chemin tortueux de sa destinée : elle fréquenterait une école privée de renom et n'aurait pas à braver l'insécurité quotidienne en empruntant les bus et minibus de transport public dénommés gbakas, car un chauffeur embauché à cet effet la déposerait à l'école et la ramènerait chaque jour ; elle aurait le droit de manger tout ce qui répondrait aux désirs de son cœur, à tous les repas de la journée ; une chambre climatisée avec un lit douillet et une télévision personnelle l'attendait. Chaque samedi, elles iraient faire des emplettes dans les grandes surfaces commerciales et s'offriraient des loisirs. La jeune adolescente n'en croyait pas ses oreilles et ne souhaitait pas se réveiller de cette féerie. Elle présentait toutes les aptitudes de réussite et la jeune dame comptait lui apporter l'aide souhaitée.

Tante Isabelle, c'est ainsi qu'Akoua avait décidé de l'appeler, était l'épouse d'un homme d'affaires précédé d'une bonne réputation. Le couple était resté fidèle malgré les oppositions des parents, il y avait de cela plusieurs années. Ils possédaient une résidence huppée à la Riviera, l'un des plus beaux quartiers résidentiels d'Abidjan. Ce revirement providentiel de sa vie ravissait la petite-fille au point de l'étourdir. L'expression de joie qu'elle manifesta ne put que conforter l'adhésion de la vieille parente à la volonté manifeste, empreinte d'abnégation, de cette jeune dame à les aider.

Le lendemain matin, jour prévu pour le départ, l'idée corrosive de la séparation faisant déjà son effet, Akoua se réveilla en regrettant d'avoir presque passé une nuit blanche. Elle se leva lourdement mais motivée par l'ampleur de sa tâche. Elle se mit aux travaux ménagers comme de coutume, validant les activités les unes après les autres : balayer la cour de fond en comble, laver les assiettes usées de la veille, faire aussi la lessive de sa grand-mère en passant en revue sa corbeille de vêtements usuels. Le remplissage des récipients d'eau ne fut pas en reste.

Aube naissante. Brume légère sur l'eau. Sur le chemin du marigot, l'on entendit encore retentir ses suaves mélodies, cette fois la dernière, se disait-elle. Elle arriva en courant, essoufflée mais radieuse, son seau vide balançant joyeusement. Ses tresses sautillaient. Ses amies échangèrent un regard lourd. Ruth Poko, les yeux perdus dans les reflets du marigot, caressait l'eau du bout des doigts.

— Vous êtes déjà là ! Je voulais finir de préparer ma malle... Tante Isabelle a dit qu'il fallait plier les robes dans du papier de soie qu'elle-même m'a fourni !

Mawa, très méfiante, ricana, bras croisés.

— Et tu crois qu'elle t'emmène dans un palace ? Elle lança un caillou dans l'eau. À Abidjan, les "tantes", c'est juste des marchandes de chair fraîche.

Lydie, appuyée contre un arbre, se montra sceptique.

— Moi, je parie que dans un mois, tu vendras des beignets au carrefour.

Poko, accroupie, rêveuse, traçait des cercles dans l'eau sans les regarder. Sa voix était douce, comme lointaine.

— Imagine... Des immeubles si hauts qu'ils grattent le ciel. » Elle leva les yeux vers Akoua. « Et toi, en uniforme bleu et blanc, avec des livres neufs qui sentent l'encre...

Akoua, les yeux brillants :

— Oui ! Et le chauffeur m'appellera "mademoiselle" !

— Ou "petite prostituée". Ou peut-être la boniche, grogna Mawa, le cœur saignant devant la naïveté de celle qu'elle appelait affectueusement « petite sœur ».

Un silence s'installa. Même Ruth, l'optimiste, mordit sa lèvre. Mais Akoua continua, ignorante des tensions, son regard fixé sur l'horizon.

Lydie, soudain grave :

— Et si ton cartable n'arrive jamais ?

Akoua, sourire éblouissant :

— Alors je chanterai tellement fort que Dieu l'entendra !

Ruth Poko, souriant vaguement :

— Un jour, tu monteras dans un avion. Elle tourna la paume vers le ciel. Tu verras notre marigot d'en haut... juste une flaque argentée.

Lydie roula les yeux.

— Et toi, Ruth, tu devrais arrêter de lire ces romans à deux sous.

Akoua serra son seau contre elle, tiraillée entre leurs visions. Le chant lointain d'un oiseau perça le brouillard.

Akoua, à Poko, soudain sérieuse :

— Tu crois vraiment que je pourrai revenir ?

Ruth Poko ne répondit pas. Un sourire flotta sur ses lèvres.

Mawa, à voix légère :

— Moi, je crois que tu emporteras le marigot dans tes yeux. Et que là-bas, il deviendra océan.

Lydie haussa les épaules, tandis qu'Akoua remplissait son seau, les lèvres tremblantes d'un espoir que même les cyniques ne pouvaient entamer.

Puis le silence revint, la solidarité aussi. Mawa s'approcha d'Akoua et lui prit tendrement la main.

— Je ne te dis pas cela parce que je suis jalouse.

— Mais non, pourquoi le serais-tu ? s'étonna Akoua.

Mawa la rassura :

— Je le dis par expérience. Je suis votre aînée après tout, et à ce titre, je pense avoir le devoir de t'avertir de l'imminence d'un malheur qui pointe à l'horizon. Je pense avoir vu des choses que vous ignorez toutes encore.

— Tu es juste plus âgée que moi de seulement une année, je te le rappelle, surgit Lydie pour recadrer les affirmations de Mawa.

Mawa tourna le regard vers Akoua et Ruth Poko.

— Eh, vous deux là-bas, j'ai deux années d'avance sur vous, ne l'oubliez pas. De toute façon, j'ai vu le soleil avant vous toutes ici. C'est parce que je n'ai pas de longues jambes comme vous ! Et en plus, j'ai la chance d'avoir passé au moins six années de ma vie à Abidjan. D'abord à Marcory, puis à Yopougon. On m'a parlé de belles dames qui faisaient venir des jeunes filles adolescentes innocentes des villages, et les obligeaient à "jeter le foulard" en Zone 4 ou les "plaçaient" dans des maisons closes, dans un lieu appelé "la rue Princesse" dans la commune de Yopougon pour faire des choses bizarres.

Poko sursauta.

— Des choses bizarres ? Ah, je vois. De l'impudicité, hein ! »

— Oh, non. Bien pire que ça, tenta de leur faire comprendre Mawa.

Lydie fronça les sourcils à l'endroit de Poko.

— D'où tu nous sors ce mot "impudicité" ?

Mawa, jouant l'intellectuelle :

— L'impudicité, c'est quand quelqu'un agit ou s'habille d'une manière qui choque ou qui manque de respect aux règles de la pudeur. Par exemple, montrer son corps de façon provocante ou parler de choses intimes sans gêne, c'est de l'impudicité. C'est comme quand quelqu'un fait exprès de se montrer nu ou parle de choses sexuelles devant tout le monde. Ça dérange, parce que ce n'est pas respectueux. Je vais faire la classe de troisième à la rentrée prochaine, figurez-vous ! recadra-t-elle au vu de la grosse exclamation de surprise de ses amies.

Poko, toujours présente sur le sujet :

— Moi, j'ai vu un film l'autre jour dans lequel on obligeait des jeunes filles adolescentes à faire des choses dégoûtantes avec des adultes.

— Je te croyais plutôt optimiste, non, Poko ? se surprit Lydie.

— Je le suis toujours pour Akoua, fit Poko, l'air fière.

— Oui, nous espérons que son cas sera très différent, ajouta Mawa.

Lydie renchérit à son tour :

— Et nous connaissons toutes très bien tantie Ama.

Mawa reprit la parole :

— Ma chère petite sœur, si dans six ans maximum tu te retrouves dans une impasse, prends courage et enfuis-toi pour nous rejoindre ici. Nous serons toujours là pour t'accueillir les bras ouverts.

Poko bondit de joie.

— Oui, mais Akoua nous reviendra, j'en suis sûre, au volant d'une voiture de marque... Comment, monsieur N'GUETTIA, notre maître le disait-il l'année dernière ? Rappelez-moi le nom de cet animal qui ressemble beaucoup à un gros chat noir ?

— Le jaguar, précisa Mawa, aussi amusée.

— Oui, elle nous reviendra à bord d'une JAGUAR noire hors-série, pour reprendre les mots de notre maître.

Des applaudissements unanimes des trois amies s'ensuivirent, enrichis par des rires et des taquineries empreintes d'amour à l'endroit de leur amie sur le point de les quitter.

Lydie, claquant des doigts comme pour présenter son idée brillante :

— Maintenant, que diriez-vous de chanter pour la dernière fois pour notre très chère sœur notre chanson préférée ?

— Moi, je vous propose la version moré , surgit Poko la première.

Lydie objecta :

— La version moré est très difficile pour nous. Tu es la seule à pouvoir la chanter correctement, puisque c'est ta langue maternelle.

Akoua se montra plus conciliante :

— Pourquoi pas la version dioula d'abord, et la version moré en rentrant au village ?

Poko trouva cette idée saugrenue.

— Avec nos bassines pleines d'eau sur la tête ?

Mawa pouffa de rire.

— Pourquoi pas ? Ce ne serait pas mal, non, après tout ?

Elles chantèrent ensemble, avec leurs voix adolescentes belles et suaves, leur comptine en langue malinké, dont la traduction littérale pouvait se comprendre en ces termes :

« Je suis une fille intelligente et sage,

De ma mère suis éduquée à l'image.

Bientôt

Tous les princes crouleront à mes pieds.

Très tôt,

Le plus beau d'entre eux me jurera fidélité.

Même s'il s'enfuit par-delà les limites du pays,

Mon amour le suivra à l'infini.

S'il se cache dans le désert,

Je soufflerai le sable chaud du désert pour le retrouver.

S'il se cache dans l'océan,

Je boirai toute l'eau de l'océan pour le retrouver.

S'il se cache dans les montagnes,

J'aplatirai toutes les montagnes pour le retrouver.

*S'il se cache au centre de la terre,
 J'affronterai tous les démons des enfers et finirai par le retrouver.
 S'il se cache au fond de la forêt noire,
 Je braverai tous les génies de cette forêt noire pour le retrouver.
 Mais, s'il se cache au fond de mon cœur,
 Alors, c'est lui qui m'aura enfin retrouvée... »*

Après ce récital d'adieu, les jeunes filles coururent se jeter à l'eau. Les jeunes garçons du village avaient aménagé un bassin de la rivière où ils venaient se rafraîchir par baignade aux heures de canicule. Le bassin en question se trouvait en aval du point de recueillage de l'eau potable pour les ménages, ce qui ne leur valut aucun grief de la part des mères qui venaient y chercher de l'eau pour le ménage.

Les jeunes filles batifolèrent dans l'eau de leur rivière adorée, comme des gamines insouciantes. Akoua le fit pour la dernière fois, comme pour dire adieu aux entités et demander leur protection pour ses nouvelles aventures. Elle tenait cette croyance dite ancestrale des adultes qui en parlaient souvent, et pour qui toutes les composantes de la nature étaient forcément présidées par des entités. La culture africaine, naturaliste par essence, constituait un agrégat de croyances similaires.

Elles n'avaient pas l'habitude de prendre leur bain en ce lieu à une heure si matinale. L'eau y était trop froide. Mais pour des adieux, aucun sacrifice n'était trop grand. Elles batifolèrent, chantant à tue-tête leur chanson pour se dire au revoir, alternativement en dioula puis en moré, tentant de braver le temps. Mais la marée et le temps n'attendant personne, elles s'accordèrent que le moment était venu pour Akoua de partir.

Au même instant, Aïcha, la sœur cadette de Mawa, juste âgée de six ans, vint à elle, essoufflée, porteuse d'un message de la grand-mère d'Akoua. Elle le lui retransmit aussi fidèlement qu'elle put le faire en abron, la langue locale.

— Akoua, Nanan me charge de te rappeler que l'heure n'est plus à l'amusement, et qu'il faut que tu rentres immédiatement.

— C'est compris, nous rentrons.

Elles s'entraidèrent à porter les bassines d'eau sur les têtes les unes des autres, puis les rires de folâtres fadirent, autant que les allures pour regagner le village, qui à leur tour devinrent moins empressées.

Très vite, elle avait accompli sa tâche de remplir tous les récipients qui pouvaient accueillir de l'eau. Bien que sachant tout travail éphémère, elle voulait s'assurer que sa grand-mère n'aurait pas de sitôt besoin d'eau : elle avait rempli à ras bord les quatre fûts, les seaux de toilette, de ménage et de cuisine ; les trois canaris d'eau fraîche de la cuisine et de la chambre à coucher, les bassines en aluminium et en plastique ; les marmites et les grandes soupières.

La jeune fille aurait eu du mal à extirper de sa mémoire les souvenirs de cette pauvre vieille, mais l'espoir renouvelé d'un bonheur très proche la consolait. Et ce bonheur, elle reviendrait très bientôt le partager avec sa grand-mère adorée.

CHAPITRE 2

Le pot aux roses

Quelques heures plus tard, une énorme voiture de type 4x4 rutilante vint stationner avec majesté devant la cour familiale où Akoua avait longtemps fait le guet trois jours plus tôt, le cœur palpitant d'espérance. Peu après, une foule hétéroclite constituée en majorité d'enfants curieux et bruyants arriva sur les lieux, attirée par l'éclat du véhicule imposant qui tranchait avec la modestie du village. Quelques adultes s'étaient aussi joints au rassemblement, commentant à voix basse cette scène inhabituelle qui marquait les esprits.

La jeune adolescente avait revêtu ses plus beaux habits pour la circonstance : la petite robe en coton imprimé que sa grand-mère avait fait confectionner avec les dernières économies. Ses cheveux fraîchement tressés dessinaient des motifs élégants. Lorsque vint l'heure tant redoutée des adieux déchirants, puis du grand départ vers l'inconnu, l'émotion étreignit toutes les gorges.

La dame, Tante Isabelle – tel qu'Akoua avait décidé de l'appeler, selon son prénom de baptême d'ailleurs –, plus resplendissante encore dans son ensemble pagne aux couleurs vives, installa sa nouvelle filleule à l'arrière du véhicule climatisé. L'intérieur sentait le cuir et un parfum capiteux qui donnait le vertige à la jeune villageoise.

La grand-mère ne pouvait plus retenir ses larmes qui roulaient abondamment sur ses joues ridées. Ses mains tremblantes s'accrochaient à celles de sa petite-fille à travers la vitre baissée. Akoua non plus, aussi stoïque qu'elle fût d'ordinaire, ne put supporter davantage la tristesse profonde de la mère de son défunt père. Les larmes lui montèrent aux yeux malgré ses efforts pour paraître forte. Elles se manqueraient douloureusement, c'était une certitude, mais l'enjeu en valait le sacrifice, se répétaient-elles pour se consoler mutuellement.

La voiture quitta enfin les rues poussiéreuses du village dans un nuage de latérite rouge et s'engagea sur la route goudronnée en direction du sud du pays, vers la capitale économique tant rêvée. À travers la vitre arrière, Akoua regardait s'éloigner progressivement les cases familiales, les grands arbres qu'elle connaissait par cœur, le clocher de la petite église. Bientôt, le village tout entier ne fut plus qu'un point minuscule à l'horizon avant de disparaître complètement dans la brume de chaleur.

Le trajet dura plusieurs heures, durant lesquelles Akoua, fascinée, regardait défiler le paysage qui se métamorphosait graduellement : la forêt dense cédait la place à des plantations organisées de cacao et d'hévéas, puis à des villages de plus en plus grands et animés, et enfin aux premières banlieues tentaculaires d'Abidjan avec leurs constructions anarchiques et leurs panneaux publicitaires criards.

Cette histoire, tirée des souvenirs douloureux et indélébiles d'Akoua, remonte à exactement six ans aujourd'hui. Six longues années qui lui ont paru une éternité. La jeune fille fut brutalement arrachée à ses chimères dorées et ramenée sur terre dès leur arrivée à Abidjan, cette métropole qu'elle s'était imaginée comme un paradis terrestre.

Elle découvrit des réalités crues et implacables, radicalement différentes des mœurs paisibles de son village natal. Elle découvrit surtout un monde aux antipodes absolus de ses rêves les plus fous, et diamétralement opposé aux promesses solennelles faites à elle-même et à sa pauvre grand-mère restée au village dans l'attente anxieuse de nouvelles heureuses.

Tout commença à se fissurer, tout bascula dès leur entrée dans le domicile qui devait les accueillir. Loin, très loin d'une villa duplex huppée de la Riviera comme annoncé avec emphase, il ne s'agissait de rien moins que d'une construction hybride précaire, un assemblage hétéroclite de matériaux disparates : planches de bois vermoulues, briques de terre crue, tôles ondulées rouillées récupérées on ne sait où. Un véritable taudis misérable niché au cœur d'un quartier de baraquements insalubres et de logements similaires, tous plus délabrés les uns que les autres.

Le quartier portait le nom d'Aklomiabla, un bidonville tentaculaire situé dans la commune populaire de Koumassi, une zone tristement célèbre. Les ruelles étroites et boueuses serpentaient entre des constructions de fortune. Des eaux usées stagnaient dans des caniveaux à ciel ouvert, dégageant une odeur pestilentielle qui prenait à la gorge. Des enfants en haillons jouaient pieds nus dans la fange. Des déchets jonchaient le sol partout. Le quartier était perpétuellement dans l'œil du cyclone gouvernemental pour ses problèmes chroniques d'insalubrité et de précarité.

Le contraste saisissant qu'il y avait entre cette agglomération sordide de galetas répugnants et le quartier résidentiel chic dont elle s'était faite une carte postale mentale idéalisée la fit frissonner d'effroi et de désillusion ce jour-là. Son cœur se serra douloureusement dans sa poitrine. Un sentiment de trahison profonde commença à germer en elle comme une graine empoisonnée. « Où sont les belles villas aux murs blancs ? Où sont les pelouses vertes et fleuries ? Où sont les rues propres et ombragées ? » se demandait-elle intérieurement, les larmes aux yeux, n'osant formuler ses questions à voix haute.

L'autre amère réalité qu'elle eut énormément de mal à digérer, et qui acheva de briser ses dernières illusions fragiles, concernait l'automobile rutilante, le prétendu « carrosse » princier et son mystérieux « cocher » en livrée. La révélation fut cinglante comme une gifle en plein visage. Le fameux chauffeur, monsieur Lazare Ehui, était en réalité le directeur général prospère d'une importante entreprise de la place, et simple ami occasionnel de Tante Isabelle, nullement son employé comme elle l'avait laissé croire. Il était en fait celui qui rendait gracieusement le service à l'autre et non le contraire comme elle l'avait laissé entendre avec aplomb et manipulation !

Se rendant pour un court séjour du long week-end dans son propre village natal situé à quelques kilomètres plus au nord sur le même axe routier, il avait généreusement accepté de prendre à son bord la jeune dame Isabelle qui lui en avait humblement fait la demande insistante. Voici donc la

vraie version des faits qui acheva définitivement de convaincre l'adolescente naïve de toute la fourberie savamment ourdie contre elle, du mensonge élaboré et prémédité avec une perversité calculée.

Le piège s'était refermé sur elle avec une précision diabolique. Elle était tombée dans un guet-apens soigneusement orchestré depuis le début. Aussi, Akoua ne tarda guère, dès les premiers jours éprouvants, à se rendre compte avec horreur des propensions esclavagistes et exploiteuses de sa nouvelle tutrice autoproclamée. Cette dernière l'avait attirée dans ce traquenard uniquement pour en faire une vendeuse servile et corvéable à merci de sachets d'eau glacée, de sirop de gingembre épicé et de bissap, cet autre sirop africain rouge fabriqué à partir de fleurs d'hibiscus séchées.

Elle était une fille travailleuse et courageuse, dotée d'une naïveté touchante et délicieuse, déscolarisée donc vulnérable et sans défense, naturellement besogneuse par éducation : le pigeon parfait, la proie idéale pour une prédatrice comme Isabelle. Ainsi, quelques heures seulement après son arrivée ont amplement suffi à la jeune fille observatrice pour cerner définitivement la vraie nature perverse de cette dame sans aveu ni conscience morale, avec son air trompeur de doux agneau innocent qui n'était en réalité que le manteau hypocrite d'un loup vorace et impitoyable.

Les premiers jours furent un cauchemar éveillé dont elle ne pouvait s'extraire. Pas d'inscription à l'école comme promis solennellement devant la grand-mère. Pas de chambre climatisée avec télévision personnelle et lit douillet. Pas de repas copieux trois fois par jour. Pas de sorties au supermarché le samedi. Que des mensonges éhontés, que des promesses creuses en l'air, que de la manipulation cynique et calculée. À la place, un régime quasi carcéral de travail forcé et de privations systématiques.

Akoua baisse machinalement l'éclat vacillant de sa lampe tempête à pétrole qui commence à manquer de combustible, et s'étend enfin péniblement sur sa natte-couchette usée jusqu'à la corde. Son corps tout entier lui fait mal après cette longue journée harassante. Ses pieds sont enflés et couverts d'ampoules cuisantes à force d'arpenter les rues brûlantes sous le soleil de plomb.

Tout près d'elle dans la même pièce exigüe et étouffante dort déjà profondément Anicette, surnommée ironiquement « la princesse » par Akoua dans son for intérieur. C'est la fille unique et adulée de Tante Isabelle la mégère tyrannique. Cette fillette gâtée de six ans – autant d'années qu'Akoua en avait passé dans cet enfer quotidien – a à elle seule un grand lit confortable de deux places, généreusement surmonté d'une moustiquaire blanche immaculée qui la protège des insectes nocturnes.

Akoua se doit impérativement de bichonner ce « nid » douillet chaque soir avec un soin maniaque pour permettre à son occupante capricieuse d'avoir le meilleur sommeil du monde, le plus paisible et réparateur. Cette tâche-ci représente pour elle bien plus qu'un simple devoir moral quotidien, mais un véritable sacerdoce vital qui vaut amplement le prix de son salut et de sa survie dans cette maison hostile. Car pendant qu'elle accomplit ce rituel servile avec déférence, elle-même doit

ensuite croupir misérablement à la dure sur une sorte de vieille natte en paille dans un état de désintégration avancée, trouée et moisie par endroits.

Elle ne se souvient même plus du nombre incalculable de fois qu'elle avait dû se réfugier précipitamment chez les voisins compatissants après un délit de manquement involontaire à ce devoir sacré, pour échapper temporairement aux sévices physiques violents qui en découlaient inexorablement. Certains voisins, témoins impuissants de son calvaire, lui ont offert leur protection occasionnelle.

Ce soir encore, elle n'a malheureusement pas pu échapper à une volée douloureuse de coups de fouet cinglants pour s'être fait surprendre en flagrant délit, en train de somnoler assise sur le bord du lit, épuisée par sa journée interminable, plutôt que de l'apprêter méthodiquement pour le repas de la petite fille qui tombait de sommeil en pleurnichant.

Tante Isabelle devient une véritable pie criarde et hystérique, une furie déchaînée quand elle a un grief réel ou imaginaire contre Akoua, ce qui arrive pratiquement tous les jours pour des brouilles. La jeune fille la redoute profondément et lui voue une crainte malade, comme on redoute un démon tapi dans l'ombre.

Ces tâches quotidiennes imposées sont innombrables, variées et harassantes au point qu'elle n'en finit jamais vraiment, même tard dans la nuit. C'est un cycle infernal qui se répète jour après jour, sans répit ni relâche aucune.

Après le ménage complet qu'elle doit commencer impérativement dès l'appel matinal du muezzin du quartier vers quatre heures trente, elle doit faire prendre une douche à Anicette avant la sienne. Elle doit ensuite préparer le petit déjeuner copieux de la fillette et l'accompagner à l'école. De retour à la maison, elle accomplit les tâches ménagères restantes qui l'attendent en nombre.

Après quoi seulement, épuisée mais ne pouvant s'arrêter, elle doit porter sur sa tête les énormes glacières gorgées de sachets d'eau glacée et de sirop, et partir courageusement pour sa longue randonnée commerciale coutumière à travers les rues encombrées et bruyantes d'Abidjan. Elle ne rentrera qu'en début de soirée, absolument convaincue d'avoir écoulé l'intégralité de sa marchandise quotidienne, sous peine de représailles physiques.

Sa journée ordinaire interminable s'achève par la préparation du repas du soir, qui doit être marquée par sa participation effective et zélée, condition sine qua non pour avoir elle-même droit au maigre dîner.

CHAPITRE 3

La servitude

Akoua se trouve désormais au crépuscule de sa deuxième décennie d'existence, mais ses souffrances accumulées et les durs travaux incessants auxquels elle est soumise quotidiennement la font paraître bien plus âgée que ses dix-neuf ans. À son jeune âge, elle endure déjà les tourments d'une femme adulte responsable d'un foyer entier, avec toutes les difficultés et contraintes que peuvent susciter l'entretien méticuleux et la recherche constante du bien-être de toute la maisonnée.

Elle est tenue de faire absolument tous les travaux de ménage à la fois, sans exception ni aide, pendant que Tante Isabelle prend un plaisir ostentatoire à fainéanter toute la sainte journée. Cette dernière passe son temps oisif à se limer soigneusement les ongles avec des instruments de manucure importés, avant de se farder méticuleusement le visage de maquillages aux couleurs criardes qui la font ressembler à un masque. Ou alors, elle fourre paresseusement le nez dans les pages glacées des revues people qu'elle achète religieusement chaque semaine.

Elle n'a d'intérêt véritable que pour les réseaux sociaux qu'elle consulte compulsivement sur son smartphone, et les sites Internet consacrés à la mode internationale et aux produits d'intérieur. Elle est parfaitement informée de tous les ragots et de tout ce qui se trame dans le pays et au-delà. Elle connaît des gens célèbres sur le continent qui ne sont peut-être même pas connus dans leur propre pays. Elle sait tout des stars et des célébrités, même de leurs habitudes alimentaires les plus intimes.

Avec ses airs prétentieux de dame de bonne descendance, insouciant et au goût prononcé pour le prestige, elle est d'une paresse écœurante. Son aversion viscérale pour le travail manuel, qu'elle considère comme hostile à la beauté de ses ongles vernis, est connue de tout le voisinage. Ces « griffes » au bout de ses doigts sont vraiment belles, Akoua l'avoue honnêtement, mais cela ne l'émerveille guère outre mesure.

Isabelle n'a que cela comme activité de toute la journée. Par surcroît, Akoua a entendu il y a de cela quelques jours Tante Isabelle discuter avec animation avec une voisine nommée Natacha de la possibilité de cultiver du vivrier sur une parcelle de terre située près de la ferme du mari de cette dernière, établie dans la région d'Agboville. Elles y iraient tous les week-ends, avaient-elles planifié. Cela ne manquera pas d'ajouter considérablement à la peine d'Akoua, car sa tutrice n'osera jamais effectuer elle-même ces travaux manuels de jardinage, mais exigera d'elle tout le rendement qu'elle lui imposera arbitrairement.

Sa vie ainsi rigoureusement planifiée, Akoua a toujours vécu son quotidien éprouvant sans jamais ouvertement rechigner, gardant ses souffrances pour elle. Partie en voyage pour San Pedro, une ville portuaire sur la côte ouest du pays, Tante Isabelle a quitté la maison très tôt le matin. Son objectif déclaré pour ce voyage est de rapporter de nouvelles marchandises que son fournisseur lui

aurait réservées. Elle ramène régulièrement de très beaux bijoux et autres objets d'art, de très beaux vêtements faits de mains d'artisans.

Ses clients cibles sont naturellement des touristes européens qui ne manquent pas à Abidjan. Ce commerce, selon l'observation de la jeune fille, semble bien lui profiter, comme en témoignent les voyages réguliers pour approvisionnement. Pourtant, l'argent de ce commerce n'a jamais été visible ni réinvesti dans le foyer. Akoua tient pour preuve les plaintes régulières de son mari à ce sujet.

Ces absences pour des raisons commerciales sont les moments les plus ardemment prisés de la jeune fille. Comme aujourd'hui, elle peut s'offrir le luxe de la grasse matinée. Elle peut même se payer le plaisir de ronfler paisiblement sans en récolter une volée de fessées. L'oncle Joseph lui permettra cette liberté. Cet homme, l'époux de cette femme invivable, est la seule personne qui lui témoigne un véritable attachement sincère.

Il est un homme naturellement doux, généreux, et sociable, et surtout très prévenant à son égard. Il ne l'a jamais repris qu'en aparté, avec délicatesse. Jamais en présence d'un tiers, et cela avec un tact empreint d'amour paternel. C'est à croire qu'il bénit ses petits défauts. Mais cet ange gardien, aussi bienveillant soit-il, est malheureusement l'homme le plus cocu qui soit.

Akoua en possède les preuves accablantes : elle a surpris à trois reprises Tante Isabelle en flagrant délit, et à chaque fois avec un homme différent. Elle connaît personnellement cinq de ses amants réguliers, tous des amis de la famille, ce qui rend la trahison encore plus odieuse. Des personnes sur qui ne peut apparemment peser aucun soupçon.

Il y a d'abord Tonton Lazare, le fameux « chauffeur » de son ex-modèle de réussite, dont la complicité a contribué énormément à mener tout le village en bateau, sa grand-mère comprise. Il fut le pilote de cette voiture qui l'avait conduite à cet enfer. Un véritable enlèvement déguisé.

Il y a Hamed, le propriétaire de la supérette du quartier voisin. Puis un autre Hamed, celui-là propriétaire d'une compagnie de taxis dont le parc est impressionnant. Avec ces trois hommes-là, Tante Isabelle a maintes fois profané le lit conjugal.

Les deux autres sont monsieur Sylvain Koffi, Directeur Général de l'entreprise portuaire qui emploie Tonton Joseph. L'ironie cruelle : le patron qui couche avec la femme de son employé ! Le dernier est le mari de Tante Julie la Blonde, une artiste humoriste au sommet de son art, et amie intime de Tante Isabelle.

Tous ont en partage l'aisance matérielle, et la jeune dame infidèle tire habilement son épingle du jeu. La possession par Akoua d'autant de preuves irréfutables fait d'elle une personne potentiellement dangereuse. D'où le caractère hargneux d'Isabelle, une sorte de moyen de dissuasion. Mais jamais la jeune fille n'a brandi cet épouvantail.

Elle possède même les preuves du recours à un philtre d'amour par sa méchante tutrice pour charmer oncle Josèphe et l'amener à l'épouser « devant le maire », et l'avoir sous son contrôle. L'adresse du marabout dont elle avait payé les services lui est bien connue.

En l'absence d'Isabelle, l'oncle lui-même prépare le petit-déjeuner pendant que la plupart du temps Akoua dort encore. La prévenance de l'homme à l'égard de la jeune fille est malheureusement souvent interprétée de manière tendancieuse, dans le but de lui prêter des actes d'infidélité.

Les critiques acerbes que cela engendre mettent cruellement à mal la dignité d'Akoua, « la sauvageonne qu'Isabelle héberge par humanisme », et qui ne trouve apparemment pas meilleure manière de lui témoigner sa gratitude que de tenter de lui ravir son mari. Toutes ces assertions causent une très profonde gêne chez la jeune fille face aux dons et autres gestes déférents de l'oncle, du reste son « seul père ».

Même en l'absence d'Isabelle, les craintes persistent. Les espions laissés sur place se donnent le plaisir de lui relater point par point les faits et gestes des suspects, des récits gonflés au levain du mensonge. Ces espions redoutés sont en l'occurrence Anicette, l'espiègle petite cousine de six ans ; et Tante Irène, la voisine, une autre femme acariâtre, un autre cauchemar.

Ce samedi donc, c'est oncle Joseph lui-même qui a préparé le petit-déjeuner comme il en a pris l'habitude, en l'absence de sa femme. Il a prévu pour tout le monde une tasse de chocolat au lait chaud et du pain aux omelettes, le genre de repas auxquels Akoua n'a droit qu'à de très rares occasions, plutôt accoutumée est-elle à prendre au petit-déjeuner que des restes réchauffés de la veille.

À peine a-t-elle mordu dans son premier morceau de pain qu'apparaît comme le diable, Tante Irène.

— Ton oncle est-il déjà sorti ? Demande-t-elle sans aucune autre forme de protocole.

— Non, il est allé raccompagner un visiteur. Il ne saurait tarder, répond Akoua visiblement tremblante.

— Et toi, que fais-tu à la maison à cette heure-ci, petite idiote ? N'es-tu pas censée aller vendre ce matin ?

— Je m'apprêtais à... Balbutie la jeune fille trépidante.

— Tu t'apprêtais à faire quoi ? À partir vendre ? Tu n'es sûrement pas en train de te moquer de moi, je l'espère. Je ne suis pas Isabelle, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Et je te vois t'empiffrer comme un porc de si bonne heure. Il a suffi que ta tante s'absente pour que tu commences à prendre des airs de reine. Tu n'étais qu'une sale gamine malheureuse qui traînait au village, souviens-t'en. Tu passes tout ton temps à te goinfrer et à dormir au lieu de travailler. Tu as dix minutes pour dégager.

Elle tourne le regard vers le repas devant elle.

— Ah, Madame s'est permise un petit-déjeuner de reine ! Et le reste du riz d'hier soir est destiné à la poubelle, donc ? Pas question. Tu le garderas pour le déjeuner ! Je n'ai pas besoin de te conseiller d'en prendre soin si tu veux le retrouver en bon état à midi. N'ai-je pas dit dix minutes ? Et te voilà encore assise ! Ah, Isabelle, tu es un ange ! Tu devrais vraiment louer ta tante, elle qui t'a recueillie alors que tu n'étais qu'une petite mendicante au village. C'est donc grâce à elle que tu manges aujourd'hui, et pour lui témoigner ta gratitude, tu te compares à elle en devenant sa rivale. Il n'y a que Dieu seul qui saura te rétribuer pour tes actes sordides... Remplis la plus grande glacière de ta marchandise, et ôte-toi de ma vue, petite peste.

Akoua s'exécute, hébétée. Elle reste confuse devant les accusations explicites de la voisine, comparse de celle qui l'asservit depuis six ans. La fin de sa diatribe déchire les tripes de la jeune fille. Elle aurait des relations indues avec oncle Joseph, elle qui n'a encore aucune expérience des choses de l'amour. Elle en a assez de tout cela. Son souhait à présent aurait été de prouver sa virginité afin de faire taire toutes ces langues fourchues, mais ces dames la savent détentrice de beaucoup de vérités. Et pour cette bombe à retardement en sa possession, elles ne lui laisseront point de répit.

La pauvre orpheline porte son lourd fardeau sur la tête, se met à arpenter les rues les larmes aux yeux et se frappant la poitrine. Elle chantonne comme à son habitude ces airs mélancoliques évocateurs de ses souffrances. Au coucher du soleil, elle n'a pas encore écoulé la moitié de la marchandise emportée pour l'après-midi.

S'imaginant l'accueil que lui réservera Tante Irène, elle refuse de rentrer avant d'avoir atteint un niveau de ventes acceptable. Au cours de ses longues randonnées quotidiennes de vendeuse ambulante, Akoua est parfois victime des tracasseries de certains clients, et aussi d'éventuelles agressions.

Au détour d'une rue aujourd'hui l'attendent ce genre de mésaventures. Elle se voit brutalement interceptée par une bande de jeunes délinquants qui lui réclament de force sa recette du jour. Malgré la menace, la victime refuse obstinément de leur donner satisfaction. L'un d'eux la frappe à la joue avant de la déposséder de sa bourse.

Au cours de la lutte, elle lâche prise de la glacière posée sur la tête, qui se renverse. Le cœur déchiré par le choc de voir sa marchandise perdue, elle reste coite devant le spectacle des sachets d'eau glacée et sirop roulant dans la boue pendant que d'autres finissent leur course dans un caniveau gorgé d'eau sale immobilisée par les ordures.

CHAPITRE 4

Claude

Alerté par les cris de détresse déchirants, un jeune adulte d'une trentaine d'années, d'une élégance raffinée, accourt à la rescousse de l'infortunée vendeuse. Les malfaiteurs, voyant venir les secours, se sont sauvés précipitamment en disparaissant dans les ruelles. Le jeune homme approche, rassurant Akoua de son entière disponibilité à lui venir en aide. Il l'invite donc à se joindre à lui au café d'où il a couru à son appel au secours.

Cette fille a vraiment l'air de souffrir, s'en est-il convaincu. Il se lance alors dans une vaine tentative de consolation, cherchant à conjurer la peine qui étreint la malheureuse inconnue.

— Non, je ne m'assiérai pas avant d'avoir retrouvé mon argent. Voyez-vous ? Toute cette marchandise est perdue. Que vais-je donc faire ? finit-elle en sanglots.

— Eh bien, combien as-tu perdu en tout ? s'enquiert le jeune homme visiblement désolé.

Akoua le regarde sans mot dire. Il a bien le droit de s'inquiéter pour elle. Une personne normale le ferait. Les jeunes profiteurs en quête de nouvelles aventures aussi. L'insistance du « pompier » de circonstance l'amène enfin à se prononcer.

— J'avais dix mille francs dans mon porte-monnaie, et vous avez sous vos yeux sept mille francs de marchandises totalement irrécupérables, précise-t-elle en désignant les sachets et bidons d'eau minérale et de sirop gisant sur le sol insalubre et humide d'après pluie, et d'autres au fond d'un caniveau plein d'immondices qui n'a pas été nettoyé depuis des lustres.

La crainte qui habite la demoiselle a fini par intriguer l'homme.

— Pour qui vends-tu ?

La jeune fille le regarde sans dire un mot. Sa curiosité pour le moins déplacée ne réussit qu'à l'agacer. Elle ne se sent d'ailleurs pas obligée de lui répondre. En quoi ces réponses peuvent-elles changer sa situation ? Elle l'entend une seconde fois reformuler sa demande.

— Ma tante, abrège-t-elle d'un air teinté d'arrogance.

— Eh bien, tu n'auras qu'à signaler le malheureux incident à ta tante et tout sera réglé.

Akoua le regarde, n'en croyant pas ses oreilles. Ce jeune homme a l'air assez intelligent pour formuler une affirmation aussi stupide.

— Quoi, vous ne savez vraiment pas de qui vous parlez. Tante Isabelle est pire qu'un dragon. Je suis perdue !

L'homme ne savait plus comment retenir les larmes de l'infortunée.

— Ah bon ? Viens donc t'asseoir avec moi, et nous parlerons ensemble de ta tante Isabelle. Après quoi je te rembourserai tout ce que tu as perdu aujourd'hui.

Il l'avait à moitié convaincue, pourvu qu'elle récupère sa recette du jour volée. Elle le suit donc, le pas peu empressé. Depuis des années, elle n'a eu aucun confident à qui soumettre ses amertumes quotidiennes, ses chagrins perpétuels. Mais ce jeune homme le lui demande. La jeune fille scrute les alentours, craignant de débusquer un des espions de sa tante, comme il en existe partout. Ce monsieur d'ailleurs lui est profondément inconnu ! Elle tire à elle presque sans bruit la chaise qu'on lui a proposée, garde une position assise, maintenant une distance pudique raisonnable. Elle regarde autour d'elle. La clientèle présente est constituée de jeunes gens du genre plutôt chics. Elle sait qu'elle ne doit pas y durer. Elle ne peut pas y durer. C'est un autre niveau, un autre monde.

— Je te trouve très peu bavarde. Comment t'appelles-tu ?

— Akoua, lui répond-elle presque immédiatement, mais sans enthousiasme.

— Akoua ? Tu n'as pas un prénom français ?

— Je ne suis pas une Française.

— Oui, bien sûr. Comme tu voudras. Moi c'est Jean Claude. Mais tu peux m'appeler Claude.

— Yvonne.

— OK, mais je préfère t'appeler par ton premier prénom... C'était quoi déjà ?

— Gardez Yvonne.

— OK, je t'appellerai Yves. Le permets-tu ?

— Comme bon vous semble, accorde-t-elle, pourvu que cela ne revêt aucune importance notable.

— Où habites-tu, Yves ?

— Là-bas à Aklomiabla, répond-t-elle en montrant du doigt la direction de son domicile.

La conversation ne dure guère qu'une dizaine de minutes, puis Akoua Yvonne demande à rentrer chez elle. Claude lui tend la somme précédemment déclarée perdue et qu'il avait promis de rembourser, augmenter d'une certaine largesse pour ses besoins personnels.

Elle hésite une seconde à peine, la main suspendue entre la fierté et la nécessité.

La jeune fille crut bon de rejeter le surplus rajouté aux dix-sept mille francs qui n'est juste que le montant de la perte. La possession d'un excédent sera forcément mal interprétée une fois découverte. Les accusations mensongères de vol n'étant pas absentes de son lot de griefs. Ses

explications seront mal comprises comme toujours, et engendreront des ennuis supplémentaires. Mais, sans qu'elle ne sache pourquoi, une voix ancienne, presque oubliée, remonta du fond d'elle-même : "Si tu accueilles tout présent d'un cœur ouvert, il se trouvera toujours quelqu'un pour t'en offrir." Elle referme les doigts sur les cinq billets de cinq mille francs CFA.

Le jeune homme la regarde s'éloigner jusqu'à se faire happer par la foule de gens pressés de rentrer, à quelques dizaines de mètres de là, car la nuit approche. Il n'a pas eu de mal à comprendre que son interlocutrice est asservie par une personne de sa famille qui répond au nom d'Isabelle. La détresse de cette fille le bouleverse profondément. Elle tremblait de tout son être après le malencontreux incident et il put voir sur ses bras certaines taches comme des ecchymoses cicatrisées, des marques de verges semble-t-il.

Claude a soudainement hâte de faire la connaissance de ces hydres qui l'ont mise dans cet état. Il aurait bien souhaité l'accompagner jusqu'à la maison pour découvrir les vraies causes de son hébétude, mais Yvonne s'était presque défilée et partie en toute hâte.

L'oncle Joseph est souvent ignorant des souffrances quotidiennes que subit Yvonne. Il part à quatre heures quarante du matin pour le travail, et n'en revient qu'à vingt-deux heures. Le bus affecté au transport de l'entreprise qui l'emploie a un bien long tour à faire. Le matin, il est parmi les premiers à y prendre place, et le soir parmi les derniers à en descendre. Il n'a donc que le week-end pour s'imprégner de la chaleur familiale, et aussi de la compagnie des amis proches et lointains dans la ville.

La jeune fille lui concède cette ignorance, accusant aussi l'envoûtement initial de sa femme. Les quelques rares occasions où il s'était aperçu des errements de son épouse, il avait réagi énergiquement comme un bon père.

Toutes ces pensées se bousculent dans la tête de la vendeuse ambulante qui marche en songeant aussi à la réaction qu'aurait eue Tante Irène à l'annonce du malheur, elle qui lui avait donné des instructions dont l'observance devait équivaloir son salut. Cet inconnu vient de la sauver d'une terrible situation, sur la base de laquelle cette reine du commérage n'aurait pas hésité à l'agonir de saletés verbales, en attendant le grand luxe de coups de fouet de la part de Tante Isabelle.

Yvonne est injuriée et battue, donc habituée à ce genre de maltraitance, mais mieux vaut aussi pour elle les éviter autant que possible. Elle se demande ce qu'a bien pu devenir cette dame, Tante Irène. Elle avait un air vraiment angélique. Il y a de cela quelques années, elle était une membre nouvellement baptisée d'une congrégation chrétienne « évangélique », et faisait montre d'un zèle débordant.

Yvonne est encore à se demander d'où pouvait provenir sa ruine morale. Cependant, elle se souvient bien d'un épisode indigne dans la vie de cette femme qui longtemps meubla toutes les conversations du voisinage.

Cela faisait deux ans, à l'époque que durait sa « déportation » chez Tante Isabelle, donc deux ans qu'Yvonne vivait la vraie destinée que lui avait réservée sa ravisseuse. Mais l'année suivant celle de son arrivée à Abidjan, une tentative de coup d'État avait plongé le pays dans une très profonde crise, occasionnant la délocalisation ou la fermeture en cascade de plusieurs entreprises étrangères pourvoyeuses d'emplois.

Ce fut ainsi que monsieur Félix, le voisin et époux de Tante Irène, perdit le sien l'année suivante, sans bénéficier d'aucune indemnisation de quelque sorte. Depuis, lui et sa famille végétèrent assez longtemps avant de retrouver une meilleure condition sociale, pour le bonheur des siens.

Mais bien avant ce revirement providentiel de sa vie, dernièrement observé, quelques mois après la perte de son emploi, il fit un effort surhumain pour offrir à ses enfants des cadeaux, un réveillon et une fête de Noël dignes de ceux qu'il leur avait toujours offerts. Mais à la fête du nouvel an, il ne put honorer le rituel des cadeaux comme le font tous les parents en Afrique.

Cependant, pour le repas de la fête, il demanda à son épouse, Tante Irène, d'y pourvoir, car lui-même se trouvait dans un dénuement budgétaire. Il ne fallait pas risquer de jeter la graine de la tristesse dans le cœur des enfants par un manque total de nourriture dans la maisonnée le jour de la fête du nouvel an. Il s'était réservé le droit d'imposer ce devoir à son épouse, dans la mesure où il était lui-même le pourvoyeur principal du financement du commerce de wax africains dont Tante Irène se vantait d'être propriétaire.

Mais la réponse de celle-ci à son époux, à la suite de cette demande d'aide raisonnable, fut cinglante : « Je n'ai pas d'argent. Et laisse-moi te prévenir que nous ne mangerons pas à cette fête. Mon commerce ne marche pas, tu le sais bien. Avec quoi veux-tu donc que je fasse le marché ? Ne compte pas sur moi, monsieur... »

L'homme insista encore avec la plus grande ferveur. Il la savait pertinemment en mesure de fournir les ressources nécessaires pour le repas de la fête. Le trente et un décembre, elle revint du marché chargée d'un panier de ménagère plein d'un riche contenu digne d'un repas de fête réussi, contrairement à sa déclaration de la veille. Le lendemain matin de très bonne heure, elle s'attela au ménage et à la préparation du repas de la fête.

— Je viens de recevoir à l'instant l'appel de mes amis Naoban et Serge. Je vais les rejoindre à la buvette de Palé. Je ne vais pas vraiment durer. Ils viendront partager le repas avec nous, et après nous irons présenter nos vœux à nos familles. À tout à l'heure chérie, annonça Tonton Félix avant de sortir, le cœur baignant dans la quiétude.

— C'est compris chéri, assura la dame, elle-même pilotant les œuvres de la cuisine, secondée par Nathalie sa jeune servante.

Le mari revint aux heures zénithales, heureux de trouver ses enfants à table.

— Où est votre mère ? s'enquit-il.

— Elle est sortie remettre sa nourriture de la fête à quelqu'un, lui répondit son fils aîné.

— Elle-même ? Et pourquoi n'a-t-elle pas confié cette tâche à Nathalie ?

— Tante Nathalie l'avait accompagnée, mais en est revenue seule, précisa son fils.

L'homme se dirigea vers le buffet mais fut surpris de sa vacuité. Quelques questions suffirent pour lui apprendre que rien ne fut prévu pour lui comme part de nourriture.

— Où dites-vous qu'elle est partie ? demanda-t-il en colère.

— Elle est allée apporter sa nourriture à Papa Pasteur, répondit l'un de ses enfants.

— Attendez. Vous voulez me faire croire que votre mère a transporté toute la nourriture qu'elle a cuisinée au domicile de son Pasteur ?

Nathalie la servante s'engagea pour plus d'éclairage.

— C'est exact, Tonton. Nous avons rangé tout cela dans une grande glacière et l'avons porté ensemble au domicile de Papa Pasteur.

— Et où est-elle partie elle-même, après ?

— Elle y est restée après m'avoir demandé de rentrer à la maison.

— Elle finira par me rendre fou, celle-là. Mais elle va m'entendre cette fois-ci.

Il se leva et sortit rageusement, trouvant absolument inconcevable qu'une mère pût laisser dans la disette sa propre famille prétextant un manque d'argent, et préférer faire à manger à son Pasteur sans aucune contribution financière de celui-ci. Est-ce la voie indiquée dans la Bible pour gagner le paradis ? Sûrement pas.

Toutefois, Tonton Félix avait sa coupe trop pleine. Il avait peine à se faire à l'idée que tous ces plats ragoûtants fussent destinés à quelqu'un qui se sucrait déjà pas mal sur le dos de ses ouailles. Une oie entière et des poulets cuits au four ; de volumineux poissons d'eau douce cuits à la braise étaient à la clé de ce menu royal, sans omettre les plats africains : du foutou ; du riz ; et des assaisonnements de sauces aussi diverses.

Ce beau menu aurait bien pu être au centre d'une réception qui réunirait leurs deux familles chez eux ! Tonton Félix en rêvait tellement depuis, mais le manque de moyens financiers avait fini par ternir son image auprès de ses beaux-parents.

Son taxi stationna devant le domicile du pasteur. Il le connaissait déjà en personne et savait son adresse. Tonton Félix avait décidé de sévir vraiment. Il sonna à la porte et l'on vint lui ouvrir. Il ne fut pas surpris outre mesure de trouver assises dans la cour une dizaine de femmes, avec devant

chacune son panier ou une glacière pleine de repas pour la fête à offrir à Papa Pasteur. L'atmosphère était celle du jour de l'an version « gospel ».

— Bonjour mesdames. Je veux voir mon épouse. Où est-elle ? adressa Félix, sévèrement, à celle qui semblait être la plus familière des lieux.

— C'est le mari de Sœur Irène, annonça l'une d'elles à l'introduction brusque de l'homme en colère.

— Où est-t-elle ? reprit-il, la voix devenue plus menaçante.

— Dans l'arrière-cour, lui répondit celle qu'il avait tantôt prise pour un membre de la maisonnée.

Félix arpenta la cour pour faire à nouveau irruption dans le patio. Il remarqua au premier plan une grande table dressée, supportant de nombreux mets aussi délicieux les uns que les autres, à en juger par la seule apparence.

Les plats posés sur ce buffet, en effet, étaient si nombreux qu'il n'y eut pas de place pour d'autres qui restaient dans des glacières non encore découvertes et posées ailleurs. De nombreuses personnes costumées ou vêtues comme des princes et assises autour exprimaient leur joie de vivre. Il s'agissait sans aucun doute des « ministres de culte » ou d'autres personnes de premier rang de l'Église, autour d'un homme illustre, dont la prestance lui permit de reconnaître en lui le Pasteur.

Surprise par l'entrée impromptue de son époux, Tante Irène sursauta, se retrouvant dans la plus grande gêne.

— Mais chéri, toi ici ?

Félix tourna le regard vers elle, toujours assise à l'écart, la glacière pleine de repas, et non encore ouverte, attendant son tour d'être appelée à présenter son offrande au banquet du pasteur. L'intrus vint se dresser devant son épouse, la dévisageant sans mot dire, cinq à six secondes, le regard enflammé, puis il s'empara de la glacière à repas devant elle, avec une autorité qui témoignait de son droit légitime. La portant par l'anse, il s'en alla chez lui.

— Qui est-ce ? Que se passe-t-il ? Quelles sont ces manières ? Mais quelqu'un peut-il m'expliquer ce qui se passe à la fin ?

S'offusqua le pasteur. Mais Félix l'époux s'était déjà éclipsé en claquant le portillon métallique derrière lui.

Il rentra chez lui, rejoint une dizaine de minutes plus tard par ses amis. Ils se mirent à table et mangèrent à satiété de ce repas à juste titre confisqué, et dont le droit lui fut naguère et outrageusement refusé. Ses convives, des amis personnels qu'il avait invités à partager ce repas obtenu au forceps, confectionné par sa femme à ses propres frais.

Ce repas qu'il avait vu son épouse cuisiner avec satisfaction, lui donnant ainsi des raisons de convier ses quatre amis. Avant l'arrivée de ceux-ci, Tonton Félix prit soin de faire une photo avec son vieil appareil qu'il avait fait recharger pour fixer comme chaque année au jour de l'an certains moments de joie des enfants. Cette photo faite de ce beau buffet serait un témoignage vivant à apporter aux beaux-parents des frasques de son épouse.

Les convives festoyèrent avec lui et les enfants et s'en allèrent sans jamais se douter de la brouille au sein de la famille AGNERO. Félix conserva les rôtis d'oie et de poulet au congélateur pour le lendemain.

Tante Irène ne se ramena à son tour qu'à la nuit tombée, accompagnée de son frère aîné et de son oncle, informés de la déconfiture conjugale.

— Demandez-lui ce qui s'est réellement passé et qu'elle arrête de vous raconter des fadaises. Parce que je ne suis pas un fou pour faire irruption chez son pasteur et agir comme je l'ai fait. Qu'elle vous dise tout depuis le début ! lança monsieur Félix AGNERO qui sentait Tante Irène mener ses propres parents en dérision.

— Mais Irène, intervint son frère aîné. Ton mari nous fait savoir que tu ne nous as pas dit la vérité. Nous exigeons de toi que tu nous racontes les faits tels qu'ils se sont passés, faute de quoi aucune solution ne pourra être trouvée.

Irène baissa la tête, le visage couvert de honte.

— Après avoir répudié sa femme pour cause d'"impudicité", et se trouvant incapable de faire la cuisine lui-même, notre pasteur a souhaité que toutes les femmes de sa communauté le désirant, fassent de leur mieux pour lui offrir le repas de la fête du jour de l'an...

Elle relata les faits, cette fois selon la vérité, sous la menace pressante de son époux. Indisposés par cette version exposant l'attitude irresponsable et immature d'Irène, les parents fléchirent les genoux devant le mari vexé pour implorer son pardon. Le problème du couple ainsi résolu, Tante Irène promit de ne plus jamais adopter pareil comportement.

Le lendemain matin, une délégation religieuse de la communauté à laquelle appartenait Tante Irène s'en vint au domicile du couple, non pour s'excuser pour les déconvenues de la veille, mais pour demander des explications pour la « violation de domicile » commise par le mari d'une fidèle.

Au bout de cet entretien stérile et inapproprié, Félix prononça une interdiction formelle et irrévocable à son épouse, et en présence du pasteur lui-même, qu'elle ne s'avise plus jamais de remettre les pieds dans cette église sous aucun prétexte. Cette décision tombée comme un couperet faisait suite à la trop grande suffisance du pasteur qui avait déclaré tantôt à son tour, à l'adresse de ses fidèles présents dans la délégation, ceci :

« Je crois que ce cas-ci fera école au sein de toute l'église. Vous avez ici sous vos yeux la raison vivante pour laquelle la Bible vous recommande toujours de vous marier dans la foi. Un frère dans la foi comprendrait facilement la nécessité de chercher d'abord le royaume des cieux et sa justice, en accordant la primeur aux œuvres pour la croissance de l'Église. Continuer de vous unir à des mécréants ne vous épargnera pas de ces humiliations. »

Ces mots suffirent à Tonton Félix pour les expulser de chez lui, presque à coups de pied, enjoignant alors à son épouse, en présence de son guide religieux, de quitter immédiatement cette congrégation au risque de se voir expulser à tout jamais du foyer.

Yvonne se remémore cet événement d'il y a quelques années, cherchant à comprendre les causes de la déconfiture morale de cette belle dame. Le soir, sur sa vieille natte en lambeaux, couchée en chien de fusil sous une couverture devenue trop petite, Akoua Yvonne repasse mentalement le film de sa journée, se demandant qui peut bien être cet adonis rencontré en début de soirée, cet éphèbe qu'elle ne reverra peut-être plus.

Plusieurs jours après, cette pensée ne l'a pas quittée, et ses souffrances quotidiennes sous la tyrannie de la méprisante et détestable maîtresse non plus. La jeune fille fait montre d'une foi ferme en la fin prochaine de sa servitude, en la liberté, une aspiration légitime de tout être humain.

Dans son rêve de vie future, elle se voit vêtue à l'instar des ravissantes jeunes filles de son âge, toujours dans la tendance du moment : jeans ; décolletés ; ensembles wax africains, fruits du génie de jeunes couturiers ivoiriens plus talentueux les uns que les autres. Mais cela lui semble physiquement inaccessible, à moins de trouver un travail rémunéré ; ce qui n'est non plus pas envisageable tant qu'elle restera encore coincée sous les pattes de son cerbère qui la maintient dans son enfer.

Tous ces chagrins, toute cette misère l'amènent souvent à songer au meurtre de son oppresseur, somme toute l'unique moyen à ses yeux de se payer cette aspiration à la liberté que partagent tous les humains. Fort heureusement, il n'existe fondamentalement pas en elle suffisamment de courage pour se souiller les mains de sang.

CHAPITRE 5

La fugue

Trois mois se sont écoulés depuis la dernière rencontre avec Claude. Pendant sa longue randonnée commerciale quotidienne à travers les artères grouillantes de la ville, Yvonne rencontre inopinément Lydie, son amie d'enfance. Elles ne se sont pas revues depuis son départ du village, depuis ces adieux déchirants au bord du marigot. La surprise est totale, l'émotion immense.

Elles ont eu tant à se dire, se raccrochant l'une à l'autre comme des naufragées retrouvant terre ferme. Yvonne insiste sur tout ce qu'elle a pu manquer, ce fossé qu'elle ne saura jamais combler : les mariages au village, les naissances, les deuils, les récoltes, les fêtes. Cette grande émotion engendrée par les retrouvailles inespérées, cette sensation de bonheur intense mêlée d'une nostalgie déchirante, est brutalement anéantie par l'annonce de la tragique disparition de sa grand-mère, survenue il y a six mois de cela.

Cette funeste nouvelle l'a pétrifiée sur place, la vidant de toute substance vitale. Depuis un semestre entier, Nanan a tiré sa révérence pour l'éternité, et personne n'a daigné lui en souffler un traître mot. Ni Isabelle, ni Josèphe, personne. La seule personne restée sur terre qui lui portait un véritable amour inconditionnel l'a quittée dans le silence et l'indifférence générale. À cet instant précis, une seule pensée déchirante lui traverse l'esprit comme une lame acérée : le suicide.

Elle sèche machinalement ses larmes du revers de la main et s'efforce de rester stoïque, zen, jusqu'à l'écoulement littéral de ses satanés sachets d'eau glacée. Elle vend comme un automate, le regard vide, le cœur mort. Puis elle rentre à Aklomiabla dans un état second. La pauvre orpheline pleure toute la nuit sans trouver une seule raison valable de se consoler, sans parvenir à apaiser cette douleur abyssale qui lui ronge les entrailles.

À l'appel plaintif du muezzin, son réveil-matin habituel qui résonne dans les haut-parleurs crachotants vers quatre heures trente du matin, elle prend une décision irrévocable. Elle s'enfuit de la maison comme une bête traquée, un pied chaussé et l'autre nu, dans une précipitation qui témoigne de son désarroi total. Plus jamais elle n'y retournera. Plus jamais elle ne reverra le visage hypocrite d'Isabelle.

La journée entière, elle marche d'abord sans vraiment avoir de destination fixe, mais une seule certitude l'habite : il faut s'éloigner de cet enfer, mettre le plus de distance possible entre elle et ce lieu maudit. Elle part la tête la première, l'esprit égaré dans ses pensées morbides qui tournent en boucle, se déplaçant comme un zombie à travers la métropole tentaculaire.

Elle traverse sa commune de Koumassi, quitte l'île de Petit-Bassam, cette grande agglomération urbaine qui réunit trois communes dont la sienne. Elle franchit le majestueux pont Félix Houphouët-Boigny qui enjambe la lagune Ébrié aux eaux scintillantes sous le soleil de plomb. Elle

atteint enfin le quartier du Plateau, le centre névralgique des affaires et le cœur battant de la ville, en début de soirée, alors que le soleil décline à l'horizon.

Elle n'est jamais venue en ce lieu auparavant. Tout lui semble étranger, intimidant. Elle erre pendant une bonne heure à travers les rues bordées de hautes tours de verre et d'acier qui percent le ciel, se sentant minuscule et insignifiante au milieu de cette forêt urbaine. Enfin, épuisée, elle s'assied sur le rebord d'une terrasse de café, les jambes fourbues et douloureuses.

L'arrivée galopante de la nuit ne l'inquiète nullement. Le temps pour elle a cessé d'exister, de signifier quoi que ce soit. L'affliction profonde de son âme lui a ôté toute envie de vivre, toute volonté de se battre. Le Plateau deviendra son nouveau domicile, elle l'a décidé ainsi dans son désespoir, et elle y passera aujourd'hui sa première nuit. Comme « enfant de la rue », comme ces déshérités qu'elle a toujours vus de loin.

Les dessous des ponts, les vieilles bâtisses abandonnées, les bâtiments en chantier seront désormais ses abris précaires, ses logis de fortune. Elle vivra de mendicité, de larcins minables, de mauvais deals dans les ruelles sombres, ou de... prostitution, comme tant d'autres avant elle. Le début sera assurément éprouvant, elle le sait. Ceux répondant aux noms génériques de badauds, enfants de la rue et SDF seront ses égaux, ses semblables. Ils ont tous connu leurs premières fois, leurs baptêmes de la rue.

L'important, l'essentiel, c'est de pouvoir enfin jouir pleinement de ce dont cette frange déshéritée de la société a en partage et dont elle se délecte avec un fatalisme résigné : la liberté. Une liberté illusoire, certes, mais une liberté quand même.

Plongée dans les méandres mélancoliques de ses pensées mornes et désespérées, une voix masculine l'interpelle soudain, la faisant sursauter. Qui peut bien la connaître en ce lieu totalement inconnu ? Yvonne tourne vivement le regard à la recherche de la source de l'appel qui l'a fait tressaillir. La voix qu'elle a entendue de prime abord ne lui semble pas familière, mais sa mémoire se rachète la seconde d'après. C'est Claude ! s'exclame-t-elle intérieurement, le cœur battant.

Elle se lève précipitamment et traverse la route à la faveur d'un feu rouge pour piétons. Ce bon « monsieur » est encore là, providentiel, comme un ange gardien tombé du ciel. La fugueuse le rejoint, le regard assombri par la tristesse accumulée et la fatigue extrême.

« Yvonne, que fais-tu à cette heure-ci, seule dans ce quartier si loin de chez toi ? Qu'y a-t-il ? Pourquoi es-tu si triste ? Je vois bien que tu as pleuré. »

Pour toute réponse, la jeune fille n'émet qu'un long silence pesant, laissant suinter de ses paupières boursoufflées et rougies des larmes pesantes et silencieuses. Puis elle baisse la tête, incapable de soutenir son regard.

« Ah, ta tante, je vois. C'est encore elle, n'est-ce pas ? »

Claude la prend délicatement par la main. « Assieds-toi sur cette chaise, s'il te plaît. Raconte-moi tout ce qui se passe. Que t'a-t-elle encore fait cette fois ? »

Cette fois-ci, avec beaucoup moins d'hésitation qu'à leur première rencontre, Yvonne narre son infortune de bout en bout, d'une voix étranglée par l'émotion. Elle raconte tout : la rencontre avec Lydie, l'annonce terrible, la mort de sa grand-mère dissimulée pendant six mois, sa fuite éperdue. Elle laisse le jeune homme dans la plus totale consternation, profondément choqué par tant de cruauté.

Après l'avoir consolée pendant de longues minutes, essuyant ses larmes avec un mouchoir, il lui fait la proposition de la raccompagner immédiatement à la maison, et d'intervenir personnellement en sa faveur auprès de sa tante. Cette suggestion rencontre une farouche opposition de l'opprimée qui souhaite ne plus jamais, au grand jamais, revoir cette famille diabolique et maudite.

Elle en veut aussi désormais à l'oncle Josèphe — Akoua s'était méprise à son sujet, réalise-t-elle amèrement — qui a dû être complice des errements abjects de celle qu'il appelle naïvement sa femme. Sinon, comment comprendre, comment excuser qu'il n'ait pas daigné annoncer à Yvonne le décès de sa grand-mère chérie, sachant combien elle l'aimait ? « Tous des hypocrites ! » finit-elle par signer avec amertume et dégoût.

Ils discutent longuement jusqu'à la nuit tombante, jusqu'à ce que les réverbères s'allument un à un dans les rues. Claude déploie des trésors de patience et de persuasion. Akoua accepte finalement, à contrecœur, de rentrer à la maison, mais refuse catégoriquement de se faire raccompagner directement par lui. Elle a trop honte, trop peur des représailles.

Claude fait arrêter un taxi qui passait par là. Il installe la jeune fille à l'arrière de l'automobile, lui remet précieusement sa carte de visite professionnelle et de l'argent pour payer la course. Il lui fait promettre solennellement de revenir le voir à son bureau dès que possible, de ne pas disparaître à nouveau. Elle s'est entendue promettre également de rester stoïque quelles que soient les souffrances à venir, de tenir bon.

Après quelques bifurcations à travers la ville nocturne, avant que le taxi ne soit proche de l'échangeur du pont Félix Houphouët-Boigny, Yvonne demande brusquement au chauffeur de s'arrêter et de la laisser descendre. Cette décision soudaine n'enchant guère le conducteur qui exprime immédiatement son mécontentement avec véhémence, croyant à une arnaque. Il la débarque après des invectives bien senties et s'éloigne en faisant crisser les pneus au démarrage, furieux.

La jeune fille vient subitement de s'apercevoir de l'énormité de l'acte qu'elle était sur le point de commettre, et qui lui aurait fait perdre cette liberté si chèrement acquise, si précieuse à ses yeux. Elle ne peut pas, elle ne veut pas rentrer. Pas encore. Pas maintenant.

Elle regagne d'un pas déterminé le cœur du Plateau, exceptionnellement moins désert ce jour-là, flâne encore à travers les rues jusqu'à ce que celles-ci, naguère bondées de monde et grouillantes

d'activité, se soient progressivement vidées. Les voitures se font de plus en plus rares, les commerces baissent leurs rideaux métalliques.

Il est vingt-deux heures passées et Akoua n'a pas encore goûté le moindre morceau de toute la journée. Son estomac crie famine, la tiraillant douloureusement. Elle trouve finalement une vendeuse ambulante de fruits installée sous un lampadaire, chez qui elle s'achète quelques bananes mûres et des pommes. Cela devra suffire pour garder des forces le reste de la nuit. Demain, elle pourra s'offrir de meilleurs repas, se promet-elle.

La fugitive s'assied sur une borne en béton et déguste son repas frugal avec lenteur, mastiquant machinalement. Il se fait tard et la question cruciale d'un refuge pour passer la nuit se pose avec acuité. Où dormir sans danger ?

La première épreuve concrète en tant qu'« enfant de la rue » ne tarde pas à se présenter : à quelques pas de là seulement, une bande de trois jeunes délinquants, des gamins à peine adolescents mais au regard dur, l'accoste sans ménagement, fulminant toutes sortes de menaces obscènes et violentes. Ils la dépouillent rapidement de son argent et disparaissent en courant dans l'obscurité.

Claude lui avait généreusement remis la somme de dix mille francs. Elle n'en a dépensé que mille pour la course de taxi et autant pour les fruits et l'eau minérale. Elle se retrouve maintenant sans un sou, totalement démunie. La jeune fille a eu vraiment peur que ces enfants sauvages ne lui fassent du mal physique, ne la violent. Mais ils ne lui ont réclamé que l'argent, et elle le leur a abandonné sans opposer la moindre résistance, paralysée par la terreur.

D'ores et déjà, elle sait pertinemment que les jours à venir, elle devra se contenter de maigres rations glanées dans les poubelles des restaurants de la commune, rejoignant ainsi le rang pitoyable des « vautours » de la ville. Ces enfants déshérités ou personnes misérables se nourrissant exclusivement de restes récupérés derrière les restaurants. Elle acceptera cette vie déshonorante et humiliante jusqu'à ce qu'elle se trouve un travail rémunéré dans un ménage ou ailleurs. N'importe quoi, mais un travail.

Une question vient maintenant lui tarauder l'esprit avec insistance, celle de savoir où passer cette première nuit dans la rue. Elle a pensé un instant au jardin public situé à quelques centaines de mètres de là, mais les défilés incessants dans les deux sens de jeunes délinquants menaçants l'ont fait déchanter rapidement. C'est trop dangereux pour une fille seule.

Une autre idée plus prudente germe dans son esprit : chercher à convaincre un vigile bienveillant afin que celui-ci lui permette de dormir dans une cage d'escaliers d'immeuble, à l'abri des regards et des prédateurs. Elle n'aura qu'à lui raconter sa triste histoire qui ne manquera sûrement pas de l'émouvoir. Les gens ont encore un cœur, se dit-elle pour se rassurer.

Le troisième gardien qu'elle aborde avec humilité est le bon, celui qui accepte. Un homme âgé d'une cinquantaine d'années, d'origine sénégalaise à en croire son accent chantant. Il l'écoute avec compassion, hochant la tête. Il lui prête un vieux sac de couchage usé mais propre, et l'installe dans

un coin de mur discret, moins exposé aux regards, dans la zone sous sa surveillance directe. Elle se sert de son petit sac contenant ses quelques vêtements de rechange comme oreiller de fortune.

L'homme, qui se prénomme Mamadou, lui a parlé avec bonté d'un chantier de construction dont les travaux ont été brutalement suspendus pour des raisons politiques obscures. Ce lieu serait, selon lui, l'« hôtel » officieux de tous les SDF de la cité, un refuge connu de tous les marginaux. « Tu y seras plus en sécurité avec d'autres », lui assure-t-il.

Le lendemain matin, après une nuit agitée et inconfortable, elle s'y rend avec appréhension. Il s'agit effectivement d'un véritable chantier avec des travaux assez avancés, un squelette de béton impressionnant. Et tout cela abandonné aux sauriens et autres fléaux de la brousse : arachnides, batraciens, serpents, et ceux bien pires de la ville — la lie de la plèbe urbaine.

C'est un chef-d'œuvre architectural en gestation, mais mort-né, abandonné cyniquement par les nouveaux gouvernants parce que faisant partie d'un projet pharaonique du précédent régime déchu. La politique et ses jeux cruels.

Yvonne n'a pas tardé à rencontrer les occupants humains hétéroclites de ces lieux sordides, et à prendre connaissance du genre de vie violente qui y a cours. Une échauffourée pour un rien, des provocations gratuites à sa personne lui en ont donné des frayeurs terribles. C'est une véritable jungle urbaine où il n'y a de loi que celle du plus fort, du plus brutal. Le soir venu, elle a à son actif un combat qu'elle a perdu, des escarmouches diverses, et a manqué de très peu de se faire violer par deux hommes ivres. Elle s'en est sortie en hurlant et en fuyant.

Mais à midi, elle s'était rendue à un centre gastronomique du quartier, où un « envoyé de Dieu », un homme élégant d'une quarantaine d'années, lui a gracieusement acheté de la nourriture « propre » en la voyant collecter honteusement des restes de repas dans les poubelles. Elle ne ressemble pas encore à un « enfant de la rue » endurci. Les affres récentes de sa vie ont certes laissé des stigmates visibles qui sautent aux yeux, permettant à quiconque d'en deviner aisément les différentes péripéties douloureuses, mais elle garde encore une certaine dignité dans le maintien.

Le soir, ce sont les fumets alléchants des restaurants européens et asiatiques qui ont guidé ses pas affamés à travers les rues. Les cuisines de ces établissements chics sont malheureusement difficiles d'accès, bien gardées. Les restaurants africains étant fermés à ces heures tardives, elle n'a pas d'autre choix.

Encore une fois, la providence veille : un cuisinier chinois compatissant lui a généreusement offert un plat presque entier, manifestement non entamé au vu de la richesse appétissante de son contenu. Peut-être le client s'en était-il allé précipitamment après un appel urgent, laissant son assiette intacte. Trêve de commentaires inutiles, se dit-elle. Yvonne a pu pour l'essentiel se régaler royalement, savourant chaque bouchée comme un festin.

La providence divine a encore joué merveilleusement en sa faveur, car elle avait pris la ferme décision de dormir ce soir-là le ventre douloureusement creux. La perspective humiliante de tendre l'écuelle du mendiant la répugne au plus haut point. Elle a encore sa fierté.

Quelques heures plus tard, elle est retournée voir Mamadou, l'homme sénégalais qui lui a offert l'hospitalité la nuit précédente. Elle lui demande encore humblement asile pour cette nuit, le temps de son intégration définitive dans ce monde parallèle. Elle n'a pas eu cette fois-ci droit au sac de couchage — il ne peut pas le prêter indéfiniment. Elle va chercher son balluchon à l'endroit sécurisé que l'homme lui avait conseillé et revient s'étendre tant bien que mal sur des morceaux de cartons déchirés, qu'elle aplatit et dispose côte à côte en guise de couchette précaire.

Après à peine deux heures d'un sommeil agité et superficiel, elle se réveille tard dans la nuit, en sursaut. Son esprit erre çà et là dans l'obscurité, évitant surtout consciemment de se fixer sur sa misère présente, sur l'horreur de sa situation. Mais peu à peu, inexorablement, elle se laisse aller à la mélancolie dévastatrice. La tristesse l'envahit comme une marée noire et son esprit se remplit d'émotion autant que ses yeux de larmes brûlantes.

Il lui est terriblement difficile de rester stoïque, de garder son sang-froid comme elle l'avait promis à Claude. Une improvisation mélodieuse émane spontanément du tréfonds meurtri de son âme blessée, qu'elle entonne silencieusement dans la nuit, sur le rythme spasmodique de ses sanglots étouffés pour ne pas alerter les autres dormeurs, et celui des battements sourds de son cœur rouge de rage impuissante.

« Je vivais dans notre petit village,

Si doux, si paisible

Avec ma grand-mère,

Ma douce Nanan au cœur d'or.

Un jour, elle est venue me chercher.

Pourquoi l'as-tu laissée m'emmener ?

Une femme d'une beauté indicible

Mais au fond de son cœur ses désirs sont amers.

Ses belles promesses à Nanan donnèrent du réconfort

Mais derrière sa belle âme le diable était caché

Maintenant Nanan tu es partie

Plus jamais tu ne répondras à mon appel.

Me voici maintenant perdue dans cette ville

À la merci des loups et des fauves indociles

Nous nous reverrons c'est sûr

Ma douce Nanan.

Dans tes bras je me blottirai encore

Dans ce monde au-delà

Dans tes bras je me blottirai

Nous nous reverrons c'est sûr

Ma douce Nanan. »

Elle se réveille le lendemain matin, percluse de froid et de courbatures. Son corps tout entier est douloureux. Elle continue ainsi sa vie péniblement, sans ressources aucunes, pendant quelques jours interminables qui lui semblent des semaines.

Le cinquième jour de son séjour cauchemardesque dans la rue, elle décide finalement de revoir Claude. Il était le seul être humain disposé à combler ses besoins matériels sans qu'elle n'ait l'air de mendier honteusement, le seul qui la traitait avec dignité. Le vigile Mamadou lui prête généreusement son téléphone portable et une heure plus tard à peine, une voiture luxueuse stationne auprès d'elle devant l'immeuble.

C'est une Jeep imposante, d'un modèle tout droit issu de la dernière série du genre, rutilante et puissante. Claude en descend élégamment. Ils s'entretiennent de longues minutes sur le trottoir. Le jeune homme manifeste ouvertement son mécontentement profond quant à l'attitude hasardeuse et dangereuse d'Yvonne. Il la sermonne avec fermeté.

Il l'oblige catégoriquement à accepter de se faire raccompagner à la maison sans plus tarder, à y rester coûte que coûte, et à se faire une raison d'y vivre tant bien que mal, en dépit des mauvais traitements qu'elle y subit. Il lui promet solennellement que lui, Claude, ne l'abandonnera plus jamais dans la solitude et le dénuement. Il lui rendra visite très régulièrement, il veillera sur elle. Cette seule promesse sincère reconforte immensément la jeune fille désespérée, lui redonnant un semblant d'espoir.

Ils ont abordé d'autres sujets plus légers, et Claude lui a parlé longuement de lui-même, s'ouvrant à elle. Il lui a confié son chagrin amoureux encore tout récent, encore à vif. Il a manifestement l'air

de vraiment souffrir de cet amour immense et dévorant qu'il voue toujours à cette fille qui l'a rejeté. Claude parle avec passion de Jeanine, tantôt avec une tendresse infinie, tantôt avec une amertume palpable qui lui serre la gorge.

Yvonne n'arrive vraiment pas à comprendre pourquoi cet homme si beau physiquement, si séduisant et manifestement fortuné à en juger par sa voiture de luxe et son style vestimentaire raffiné, peut-il être ainsi rejeté froidement par une femme. Quelle idiote, cette Jeanine ! pense-t-elle intérieurement.

Elle se fait déjà une idée assez précise de la personne de Jeanine. En se fiant à la biographie détaillée faite par son interlocuteur meurtri, cette femme doit être une personne profondément matérialiste, superficielle et suffisante. Une ingrate qui ne mérite pas un homme comme Claude.

Le jour décline rapidement à l'horizon et Claude a décidé fermement qu'il est grand temps de rentrer. Il ouvre galamment la portière de la voiture côté passager. La jeune fille se rebiffe d'abord avec véhémence :

« Je ne monterai pas dans cette voiture magnifique. Je dégage une forte odeur corporelle désagréable pour n'avoir pas eu droit à des bains et des toilettes sérieuses depuis plusieurs jours maintenant. Je vais salir vos sièges. »

Cette attitude inhabituelle ne manque pas de fâcher légèrement son bienfaiteur qui le lui exprime sans détour. « Monte immédiatement, Yvonne. Nous nous en moquons de l'odeur. Ce qui compte, c'est ta sécurité. »

Elle s'installe finalement dans le siège moelleux en cuir, littéralement séduite malgré elle par le confort luxueux de la voiture. En très peu de temps, elle retrouve son quartier familial avec ses baraquements misérables, ses ruelles étroites. Tout le long de leur trajet à travers la ville, cette automobile impressionnante n'a pas manqué de détourner admirativement tous les regards sur son passage.

Le confort intérieur douillet, la climatisation agréable, la technologie sophistiquée de bord... Tout cela jusqu'à présent amuse tellement Yvonne au point de lui faire oublier momentanément ses souffrances et sa condition. Mais maintenant, alors qu'ils approchent de sa destination, la réalité brutale qui l'attend redevient mordante, cuisante. La tristesse l'a reconquise subitement, chassant le sourire éphémère de ses lèvres.

Les rugissements puissants du moteur s'arrêtent devant l'entrée d'une ruelle étroite et boueuse qui mène directement chez elle, à son enfer. La jeune fille refuse cette fois catégoriquement l'argent que lui tend généreusement Claude. Les conditions de vie déplorables qui sont les siennes dans cette maison maudite lui interdisent absolument le luxe de posséder de l'argent pour elle-même. Déjà que la mauvaise tante et sa comparse acariâtre ne se retiennent jamais de déblatérer contre elle au moindre prétexte !

Claude prie instamment la passagère de descendre du véhicule. Il lui fait un signe encourageant de la tête, l'exhortant silencieusement à prendre courageusement le devant, tout en la rassurant fermement de sa présence protectrice indéfectible juste derrière elle. Elle n'est plus seule désormais.

CHAPITRE 6

La protégée

Yvonne s'avance aux côtés de l'homme en gardant prudemment un écart respectable, comme si sa seule proximité physique pouvait la protéger des foudres à venir. Elle pousse avec beaucoup d'hésitation et d'appréhension le lourd battant grinçant de tôles rouillées et usées, donnant ainsi accès à son enfer familial. Son cœur bat à tout rompre dans sa poitrine.

À peine ont-ils franchi le seuil de la porte délabrée que son regard croise aussitôt celui, incendiaire, de Tante Isabelle. Instinctivement, comme un réflexe de survie, la jeune fille s'agrippe fermement au bras protecteur de Claude, se réfugiant immédiatement derrière lui comme derrière un bouclier salvateur. Elle tremble légèrement.

La concertation animée qui a cours en ce moment-là entre Tante Isabelle, Irène, Oncle Joseph et quelques voisins curieux — certainement au sujet de la disparition mystérieuse de la filleule — s'interrompt net, brutalement. Un chœur d'exclamations d'agréable surprise et de soulagement se fait entendre à l'entrée totalement inattendue d'Yvonne accompagnée de cet étranger élégant.

Tous partageaient manifestement la peur qu'un danger grave, un malheur irréparable lui soit arrivé dans cette ville si dangereuse. Tous... mais certainement pas certaines personnes présentes pour qui la présence encombrante de la jeune fille dans ce foyer représente un fardeau quotidien dont elles se passeraient bien volontiers.

— Akoua, où étais-tu donc passée depuis tous ces jours interminables ? Tu as l'intention délibérée de me créer des problèmes avec les autorités, n'est-ce pas ? Je n'aime pas du tout cette attitude irresponsable, Akoua ! finit Tante Isabelle de l'avertir sèchement en abron, leur langue maternelle commune qu'elles partagent et que les autres ne comprennent pas.

L'intervention de la maîtresse de maison empeste l'hypocrisie la plus crasse, la duplicité la plus éhontée. Oncle Joseph, lui, vraiment réjoui et profondément soulagé par le retour même longtemps inespéré de celle qu'il considère comme sa propre fille, a littéralement bondi de son siège usé à la vue de celle-ci.

— Mon enfant ! Ma petite ! Où étais-tu passée tout ce temps ? s'exclame-t-il, la voix étranglée par l'émotion. Nous t'avons cherchée absolument partout avec acharnement ! Nous avons parcouru méthodiquement tous les commissariats de police de la ville ; visité tous les hôpitaux et les morgues ; ratissé systématiquement toute la commune ; passé des annonces pressantes à la radio communale ; et même placé des avis de recherche dans les journaux.

Il agite fébrilement le journal qu'il tient encore à la main, montrant l'annonce encadrée avec la photo d'Yvonne. « Regarde ! Nous sommes morts d'inquiétude pour toi, mon enfant ! »

Il embrasse tendrement la jeune fille sur le front, puis la tient délicatement par la main pour l'attirer avec douceur vers l'intérieur de la cour, l'invitant affectueusement à y entrer pleinement, à reprendre sa place parmi eux.

La consternation profonde causée par la disparition inexplicquée d'Yvonne peut aisément se deviner par l'éclat de bonheur intense et de soulagement qui illumine le visage ému de l'homme. Ses yeux brillent d'une joie sincère. La jeune fille s'assied docilement près de lui sur un bas tabouret en bois posé à proximité.

— Dis-moi maintenant, qu'y a-t-il eu ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi t'es-tu enfuie ainsi de chez moi, de notre maison ? Qu'avons-nous fait ?

Pour toute réponse immédiate, Yvonne n'émet qu'un silence profond et pesant, marqué du sceau indélébile de sa tristesse accumulée. Elle considère désormais lucidement que dans la jungle impitoyable qu'est cette maisonnée hostile, elle n'a véritablement que des ennemis déclarés ou dissimulés. Par conséquent, cette lueur attendrissante qui peint le faciès sincère de son oncle bienveillant n'est peut-être qu'un leurre habile, une manipulation de plus. Elle ne sait plus à qui faire confiance.

Claude, resté depuis le début volontairement invisible et silencieux dans un coin de cette cour encombrée, se voit finalement forcé de s'introduire lui-même dans la conversation.

— Bonjour mesdames et messieurs, fait-il révérencieusement avec une politesse exquise, inclinant légèrement la tête.

— Bonjour monsieur, répond Oncle Joseph, visiblement confus et gêné pour son impardonnable manque de courtoisie élémentaire à l'égard d'un étranger qui leur ramène leur enfant disparue. — Entrez, je vous en prie. Soyez le bienvenu dans notre modeste demeure.

Il lui fait prendre place avec empressement dans la chaise métallique qu'un jeune voisin venu s'enquérir de la situation venait justement de libérer à son intention. Claude accepte gracieusement le verre d'eau protocolaire qui lui est offert sur un plateau, geste traditionnel d'hospitalité. Il boit quelques gorgées par politesse, puis décline calmement mais fermement les raisons précises de sa visite inattendue.

À sa seconde prise de parole, plus longue et détaillée, il narre méthodiquement toute l'histoire de sa rencontre fortuite avec Yvonne, n'omettant aucun détail significatif. Tout y est scrupuleusement mentionné : partant des incidents de la glacière brutalement renversée par des agresseurs violents il y a trois mois ; les multiples raisons accumulées de la fugue désespérée ; son séjour périlleux dans les rues dangereuses du Plateau ; les conditions déplorables dans lesquelles il l'a retrouvée.

Il insiste particulièrement, avec une emphase calculée, sur la misère quotidienne intolérable de sa nouvelle protégée, sur les mauvais traitements systématiques qu'elle subit. Il mentionne aussi, d'une voix grave chargée de reproche, le fait scandaleux qu'elle n'avait pas été informée en temps voulu

du décès de sa grand-mère bien-aimée, décédée il y a maintenant plus de six mois. « Comment peut-on dissimuler une telle nouvelle à une orpheline ? » demande-t-il avec indignation contenue.

L'oncle Joseph tombe littéralement des nues en apprenant cette information accablante. Il blêmit, sous le choc. En son temps en effet, se défend-il vigoureusement, bouleversé, il avait expressément conseillé à sa femme de le faire savoir à Yvonne au plus vite, dans les meilleurs délais, pour éviter précisément de futurs désagréments et souffrances inutiles. La dame l'en avait formellement rassuré, lui assurant qu'elle s'en était occupée personnellement, jusqu'à cette preuve irréfutable et accablante du contraire.

L'homme se tourne brusquement vers son épouse le regard dur et accusateur, et lui assène publiquement des reproches sévères devant toute l'assemblée médusée. Il adresse ensuite des excuses sincères et plates à la jeune victime innocente de cette cruauté gratuite. Josèphe est manifestement vraiment désolé, profondément affecté que les choses se soient passées aussi mal. Sa sincérité palpable et son émotion visible lui valent finalement le pardon généreux d'Yvonne qui a fini par décider d'exempter Oncle Josèphe seul des rétributions futures qu'elle pourrait être amenée à infliger.

Écœurée et furieuse par autant d'attention soudaine portée à Yvonne, prête à exploser de rage contenue, Isabelle se retire subitement et théâtralement de l'assemblée. Elle s'éloigne à grands pas rageurs en maugréant distinctement, assez fort pour être entendue de tous :

« Qui est donc cette reine de pacotille qui se croit sortie de la cuisse de Jupiter et que je devrais obligatoirement contenter en tout ? Le ciel m'en garde ! Quelle prétention ! »

Le regard perçant de Claude croise furtivement celui d'Yvonne où il lit clairement le regret amer de celle-ci de s'être laissée convaincre de se ramener dans cet enfer quotidien. Mais il lui fait un signe discret et rassurant de la tête. Patience. Il est là maintenant.

L'heure de la séparation inévitable venue, Claude remet discrètement le billet de banque tantôt refusé par prudence excessive par Yvonne directement à Oncle Josèphe, pour le petit-déjeuner quotidien de sa protégée. Mais Joseph, dans un geste de dignité touchante, lui recommande fermement de remettre plutôt l'argent directement à la principale concernée. « Elle est assez grande pour gérer son argent de poche », affirme-t-il.

En revanche, il accepte néanmoins, après une longue et embarrassante insistance du visiteur généreux qui frise presque la supplication polie, l'argent offert par celui-ci pour le petit-déjeuner de la petite Anicette. « Pour l'enfant, j'accepte. Merci infiniment, monsieur. »

L'abnégation remarquable et la dignité dont fait preuve l'oncle à l'égard de sa protégée ont profondément accroché l'intérêt et le respect de Claude au point qu'il décide immédiatement de songer à son tour de l'exempter généreusement du sceau de culpabilité qui pesait lourdement sur lui jusqu'il y a seulement quelques minutes. Le maître de céans a suffisamment donné les preuves irréfutables de sa sincérité et de sa bonne foi.

L'« avocat » providentiel d'Yvonne s'en remet cependant prudemment au temps qui ne tardera certainement pas à mettre à nu toutes velléités éventuelles de fourberie cachée. On verra bien.

Depuis ce jour mémorable, Claude ne manque jamais de rendre visite régulièrement à la pauvre fille. Il s'en est fait une loi sacrée, un engagement personnel. À une telle fréquence soutenue qu'Yvonne ne peut désormais plus s'en passer, qu'elle attend impatiemment chacune de ses visites comme une bénédiction.

À chacun de ses passages hebdomadaires, il multiplie généreusement les présents variés et autres largesses matérielles à l'égard de toute la famille, pour acheter une paix sociale précaire. Tante Isabelle et sa voisine abonnée au commérage passionné et venimeux, Irène la mégère, ne parviennent absolument pas à se faire à l'idée stupéfiante que « cette petite sauvageonne aux cheveux pouilleux, à l'haleine fétide et aux aisselles à la puanteur insupportable de poisson frais mal conservé », ait pu s'offrir ainsi l'attention particulière et soutenue d'un aussi beau jeune homme distingué.

Et pour comble de l'ironie, ils apprennent qu'il est le premier responsable local, le directeur régional, d'une banque internationale appartenant à un puissant groupe multinational ! À un si jeune âge, occuper un tel poste stratégique de haute responsabilité dans le pays n'est vraiment pas chose fréquente ni ordinaire. Ses soins attentifs à Yvonne et par ricochet bénéfique à la famille entière ne laissent personne indifférent dans le voisinage, ce qui explique d'ailleurs l'affabilité soudaine et suspecte d'Isabelle.

Cet effort surnaturel qu'elle fait visiblement sur elle-même pour se montrer aimable lui fait gagner temporairement certains privilèges inespérés. Ce bon monsieur a vaillamment lutté avec persévérance pour l'émancipation progressive de sa filleule, au point d'obtenir victorieusement pour elle le week-end entier comme jours de repos bien mérités. Une révolution dans cette maison !

Quelques mois plus tard, il a même proposé généreusement de lui payer des cours d'apprentissage d'un métier de son choix. Il en a judicieusement déduit ainsi qu'il était grand temps pour elle de chercher à s'affirmer véritablement dans la vie en acquérant une qualification professionnelle saine et reconnue.

Le samedi, qu'Yvonne appelle désormais « son jour de Claude », il la fait sortir en ville pour lui faire découvrir Abidjan. Il lui offre les meilleures glaces des glaceries de la ville, l'emmène au cinéma découvrir les blockbusters américains, et lui fait découvrir toutes sortes de distractions qu'elle n'aurait jamais imaginées.

Sa garde-robe, qui naguère n'avait de semblable que la vieille armoire poussiéreuse d'un fripier minable, et où ne pendaient lamentablement que des hardes déchirées et des haillons, a subi la métamorphose radicale qui s'imposait jusqu'au plus ridicule des détails. Eh bien ! On y distingue désormais exclusivement que des « toilettes de princesse » : robes élégantes, ensembles coordonnés, chaussures assorties.

Yvonne, naguère pauvre et petite paysanne « idiote » comme on la traitait, n'a maintenant plus ce complexe d'infériorité paralysant. Elle est maintenant d'un charme indéniable qui laisse les gens pantois. Son âme respire enfin pleinement la vie, la joie de vivre, à telle enseigne que les « flèches empoisonnées » des critiques acerbes de la méchante tutrice jalouse de son succès fulgurant l'effleurent à peine désormais.

Elle attribue totalement ce bonheur intérieur intense et nouveau à ce phénomène ineffable, merveilleux, qui lui arrive. Elle est maintenant habitée corps et âme par la pensée obsédante de cet homme de trente-trois ans qui a bouleversé son existence. Une forte chaleur délicieuse embaume son cœur chaque fois que sa pensée tendre se tourne vers lui, ce qui arrive des dizaines de fois par jour.

Entendre simplement prononcer son nom fait littéralement bondir son cœur dans sa poitrine, et ces soubresauts intérieurs rythment désormais agréablement toute sa vie. Elle n'arrive vraiment pas à s'expliquer rationnellement ce sentiment puissant, ce bonheur indescriptible qui l'anime constamment, cette douceur enivrante dans sa poitrine, cette surabondance inépuisable d'énergie dans ses cellules, ce merveilleux sentiment de plénitude absolue.

Ses nuits sont de plus en plus colorées de rêves troublants où Claude se taille invariablement la part belle, où il joue le rôle principal. Elle a surtout une envie de plus en plus pressante, et presque incontrôlable, de se lover tendrement dans ses bras puissants, de se faire cajoler et protéger toute son existence par lui. À peine est-il parti qu'il lui manque déjà terriblement.

Est-ce cela l'Amour, ce sentiment dont parlent les chansons et les films ? Si tel est le cas, alors Yvonne le trouve absolument DIVIN, transcendant.

Cependant, sa condition de vie quotidienne chez Tante Isabelle, loin de s'améliorer comme on aurait pu l'espérer, s'est au contraire considérablement aggravée. La tante éprouve une jalousie tenace et malade, engendrée par la vue insupportable de l'épanouissement subit de la « paysanne » maintenant courtisée assidûment par un homme manifestement riche et influent.

Elle se met à longueur de journée, avec une joie déconcertante et sadique, à déblatérer méchamment contre cette relation qu'elle qualifie selon elle de « contre nature », d'« obscène ». « Une petite paysanne comme elle avec un homme de cette classe ! Quelle indécence ! » répète-t-elle à qui veut l'entendre.

Mais Claude, de son côté, ne cesse de répéter patiemment qu'il n'a pour Yvonne que de la sincère amitié fraternelle, une affection désintéressée de grand frère protecteur. Il ne manque jamais les occasions de l'expliquer clairement aux parents de sa protégée, dissipant toute ambiguïté.

Cependant, chacune de ses visites est invariablement pour Yvonne l'occasion précieuse de conter en détail à son « protecteur » attentif les nouvelles exactions dont elle a été victime durant la semaine écoulée. À la différence notable qu'elle s'en moque maintenant royalement, qu'elle en rit presque. Elle a trouvé sa force intérieure.

Un jour, Claude trouve l'idée ingénieuse et stratégique d'annoncer publiquement ses prétendues relations amoureuses officielles avec Yvonne, à dessein calculé d'imposer définitivement le respect et de mettre un frein aux maltraitances. Cette déclaration solennelle sera sans aucun doute la magie libératrice qui brisera les chaînes de sa protégée et lui permettra enfin d'obtenir sa liberté tant convoitée.

Oncle Joseph a été le tout premier à manifester bruyamment son ravissement sincère d'apprendre cette nouvelle réjouissante, contrairement à Isabelle qui y trouve une offense personnelle insupportable, une provocation. Elle guette dès lors avec malveillance l'occasion inestimable de mettre un frein définitif à toutes ces humiliations répétées infligées à sa personne, à son autorité bafouée.

Les traquenards sournois et les pièges ne manquent pas depuis cette annonce, mais ils ont tous été très prestement déjoués par la jeune fille désormais avisée et sur ses gardes.

Un soir, après une longue journée particulièrement pluvieuse qui a transformé les rues en rivières boueuses, Yvonne est rentrée du marché avec un sérieux retard inhabituel. La pluie l'avait bloquée sous un auvent pendant des heures.

— Pourquoi le dîner n'est-il pas encore prêt à cette heure ? explose soudainement Tante Isabelle, rouge de colère contenue, les veines saillantes sur son cou.

— Tante, c'est la pluie diluvienne qui... tente d'expliquer Yvonne.

— Quelle pluie ? L'interrompt-elle brutalement. — De quelle pluie parles-tu exactement ? Menteuse éhontée ! Espèce de traînée de bas étage ! N'étais-tu pas plutôt avec ton "cher mari" à roucouler ? Non seulement tu couches impunément avec le mien, mais en plus tu viens me narguer effrontément avec ton amant riche, et sous mon propre toit ! J'en ai plus qu'assez de supporter cette insolence insupportable !

Puis elle signe son verdict d'une voix glaciale : « Puisque tu es mariée maintenant, va donc vivre avec lui chez lui, parce que je ne peux absolument plus continuer de te nourrir à mes frais. Tu as jusqu'à demain matin pour déménager toutes tes affaires et dégager. Et quelles affaires, même ? »

Isabelle termine son verdict implacable par une moue désinvolte et méprisante qui en dit long sur son véritable état d'esprit vindicatif. Mais la situation, bien que sérieuse en apparence, est loin d'inquiéter véritablement la mise en cause qui esquisse même un sourire en coin. Elle songea, fugitivement, au canal que sa grand-mère lui recommandait de ne jamais fermer. Peut-être celui-ci s'était-il enfin rouvert.

Yvonne sait que demain, une nouvelle vie commence. Et cette perspective, loin de l'effrayer, l'emplit d'une joie secrète et libératrice.

CHAPITRE 7

La concubine

Depuis deux ans, Yvonne a quitté la maison d'Isabelle, loin des injures acerbes, des tracasseries quotidiennes, des réquisitoires acrimonieux de la tutrice épaulée en cela par sa mauvaise voisine, Tante Irène. Deux années qu'elle habite chez Claude, qui lui a généreusement offert l'hospitalité après cette expulsion insensée de chez ses « parents ». Il l'a logée dans l'une des pièces spacieuses de sa somptueuse demeure sise à la « Rue des Jardins », dans la commune huppée de Cocody.

L'homme est un solitaire endurci, et ne partage sa vaste propriété qu'avec ses domestiques et autres employés de maison dévoués. Yvonne s'est vu offrir une bourse généreuse pour une formation au métier d'esthéticienne dans un institut précédé d'une renommée continentale. La jeune fille a en somme retrouvé sa jovialité d'antan, cette gaieté naturelle qui la caractérisait au village.

Boute-en-train infatigable, elle a trouvé en la personne du jardinier un ami précieux, un confident attentif, un père de substitution à qui elle révèle tout son amour grandissant pour Claude. Mais cet Apollon au physique avantageux ne voit en elle qu'une jeune sœur, une petite sœur vulnérable à qui il prodigue des soins et une attention peut-être un peu exagérée.

Le jeune homme a tout pour lui et ne manque de rien sur le plan matériel. Cependant, l'aspect sentimental de sa vie accuse une instabilité crierde, le faisant voguer de déceptions amères en déceptions. Au faîte de ses tourments sentimentaux donc, il trouve la consolation auprès d'Yvonne qui ne tarit pas de paroles douces pour l'apaiser et transformer sa langueur morale, en lui communiquant généreusement son énergie débordante.

Son soutien est d'une tendresse douce suintant ses propres penchants pour l'homme. Ces gestes en apparence anodins mais aux effets redoutablement efficaces pour résorber les chagrins de Claude se sont progressivement mués en actes de séduction au début subtils, mais qui à la longue et graduellement ont gagné en ostentation manifeste.

Puis un soir mémorable, ses tentatives répétées pour attirer le jeune homme dans ses bras ont abouti à un baiser tendre et passionné qui les a tous deux consumés. Ce soir-là, elle lui a avoué son amour avec une sincérité désarmante, elle lui a chanté sa magnifique poésie émanant du tréfonds meurtri de son cœur, de son âme en quête d'amour.

Cette nuit-là a été la plus magnifique de sa vie, car pour la première fois elle a sacrifié sa virginité à un homme, celui que son âme a élu comme son bien-aimé. Une page se tourne alors définitivement sur son passé douloureux. Dès lors commence une vie de couple véritable et allègre, une relation qui la comble de bonheur.

Ils égrènent de longs mois de passion intense, se surprennent parfois à parler ouvertement de mariage futur. Yvonne voue à ce rêve matrimonial un attachement exclusif, absolu. Le temps s'est écoulé davantage, et elle ne voit aucun signe concret de réalisation de son vœu le plus cher : porter l'alliance étincelante de Claude à son annulaire.

Ayant pris sur elle la décision audacieuse d'anticiper sur les événements, Yvonne finit par se convaincre qu'une grossesse obligera son homme à être moins velléitaire, moins hésitant. Secrètement, elle exécute son dessein calculé, attendant patiemment le moment propice pour lui en faire la révélation solennelle.

Elle s'imagine déjà la surprise émerveillée de l'homme, et sa joie débordante face à la perspective réjouissante de devenir père. Trois mois plus tard, elle reçoit d'un courrier de son gynécologue une enveloppe contenant les clichés échographiques confirmant l'état avancé et la progression normale de sa grossesse.

Yvonne se trouve maintenant confrontée à un souci délicat, qui n'en est pas un aux yeux bienveillants de son mentor, le vieux jardinier : comment parvenir à révéler à son amant son état actuel ? Comment Claude le prendra-t-il ? Comment le lui annoncer sans buter sur quelque chose de désagréable enfoui profondément en lui ?

Depuis plusieurs nuits interminables, elle y songe sans relâche, se retournant les méninges, tentant par des moyens astucieux de lui mettre discrètement la puce à l'oreille, mais rien n'y fait. Ce soir, elle l'a décidé fermement, et n'y renoncera pas avant d'avoir abouti à ses fins.

Elle observe Claude depuis un long moment à son bureau à travers l'entrebâillement étroit de la porte. Les yeux rivés intensément sur l'écran lumineux de l'ordinateur portable, et les mains promenant adroitement sur le clavier, le banquier s'est attelé avec concentration à la préparation d'importants dossiers financiers en prévision du programme chargé du lendemain qui promet de la transpiration abondante.

Yvonne quitte finalement le canapé moelleux du séjour et s'approche doucement de son homme absorbé. Elle se tient penchée tendrement sur lui, les bras affectueux autour du cou, le couvrant de baisers délicats, en lui chuchotant des paroles caressantes derrière les oreilles.

— N'as-tu rien remarqué, chéri ?

— Non, rien de particulier. Pourquoi ? Que devrais-je remarquer, donc ? répond l'homme en jouant toujours distraitemment du clavier.

Yvonne insiste avec une pointe d'agacement.

— Dis-moi seulement ce que tu as remarqué en moi ces derniers temps !

L'homme arrête brusquement tout mouvement, se tourne vers elle, et la regarde longuement, l'air scrutateur et perplexe.

— Je te trouve très belle et de plus en plus raffinée dans tes manières.

— Non chéri, reprend la jeune femme visiblement déçue. Je veux dire quelque chose de physique qui m'aura fait changer notablement. Regarde bien et arrête de faire l'enfant.

Elle se retire à quelques pas de lui pour lui permettre une meilleure appréciation évidente du volume de son ventre gravide qui s'arrondit.

— Euh... Je constate que tu as pris de l'embonpoint ces temps-ci. Tu as l'air très en forme, excellente santé.

— C'est tout ce que tu trouves à me dire ? rétorque-t-elle au bord de l'humiliation cuisante.

— Écoute Yves, laisse-moi travailler s'il te plaît. J'ai tout un tas de dossiers urgents à préparer pour demain matin. Nous en reparlerons plus tard, tu veux bien ?

La jeune femme enceinte quitte le bureau la tête basse, le cœur serré. Le lendemain matin, elle se réveille avec un léger retard inhabituel. Elle n'a presque pas dormi de la nuit, l'esprit tourmenté, contrairement à son conjoint qui a sombré dans un sommeil profond. Cependant, ils ne se sont pas dit un seul mot depuis la veille.

Aux heures matinales, profitant astucieusement de la profondeur du sommeil tardif d'Yvonne épuisée, l'homme quitte la maison presque sur la pointe des pieds, fuyant la confrontation. Ils ont pourtant coutume de prendre ensemble le bain matinal et de quitter le domicile ensemble dans la même voiture. Il la dépose lui-même à l'Institut de beauté, avant de rejoindre son lieu de travail à la banque.

Aujourd'hui, il s'en est allé sans crier gare, suite à ce petit échange embarrassant entre adultes. Après le bain solitaire, Yvonne découvre sur sa coiffeuse une note pliée qu'il lui a laissée. Elle la prend avec hésitation tremblante et d'angoisse dévorante. Yvonne déplie lentement le papier et ce qu'elle y découvre la sidère : « Avorte. »

La jeune femme pétrifiée par cette injonction brutale s'affale lourdement sur la chaise. De grosses larmes pesantes et silencieuses apparaissent sur ses joues encore sans fard matinal. Pourquoi veut-il la faire avorter de cette grossesse qui pourtant devrait constituer le ciment solide de leur amour ? Mille questions de la même nature douloureuse se bousculent dans sa tête sans réponse.

Elle y a réfléchi toute la journée entière au point d'en avoir des migraines lancinantes. Elle a peine à comprendre l'unilatéralité choquante et l'incongruité de cette décision imposée. Son niveau scolaire médiocre la rend-il moins méritante d'un homme de sa trempe intellectuelle ?

Pourtant depuis deux ans déjà, ils avaient convenu ensemble de l'utilité pour elle de suivre des cours intensifs du soir pour acquérir un niveau d'études conséquent qui lui permettra de mieux profiter des opportunités de la vie. Elle y fait d'ailleurs des progrès étonnants qui ravissent ses formateurs !

Que se passe-t-il alors dans ce couple autrefois si harmonieux ? Est-ce le début d'un déboire irrémédiable ? Yvonne n'ose même pas y penser sérieusement. Elle se réfugie dans la splendeur de son rêve mirobolant d'échanger un jour les alliances sacrées avec l'homme de sa vie devant Dieu et les hommes.

Le soir venu, l'homme est rentré moins jovial et moins prompt à la plaisanterie habituelle. Après lui avoir accordé quelques minutes de délassement silencieux, la jeune femme le rejoint dans le canapé à la recherche d'une franche discussion. Elle a besoin impérieux de se faire éclairer la lanterne sur cette décision incompréhensible de ne pas garder cet enfant qu'elle sent déjà grandir en elle.

— Bonsoir, chéri.

— Bonsoir Yves, répond-il froidement, évitant son regard.

— J'ai lu ton mot... Je souhaite que tu m'expliques cette décision. Je n'y comprends rien. Pourquoi, hein ?

— Pour la simple raison que je ne veux pas avoir d'enfant maintenant. Je ne suis pas prêt pour la paternité.

— Tu n'es pas prêt ? s'indigne la jeune femme, la voix tremblante. Je m'attendais à autre chose ! Que te manque-t-il alors, Claude ? Regarde cette magnifique maison spacieuse. Tout y est trouvé, excepté des enfants pour lui donner encore plus de vie joyeuse. Tu t'imagines la joie immense que procurent souvent les cris de ces adorables garnements qui gambadent dans le jardin ?

— Chérie, reprend calmement l'homme toujours incisif. La vie n'est pas aussi simple que cela n'y paraît. J'ai eu une enfance très éprouvée, vois-tu ? Le nom KOUAKOU que je porte est le patronyme de ma mère. Chose anormale dans notre société, n'est-ce pas ? Eh bien, je n'ai pas connu mon père biologique pour la simple raison que je n'en ai jamais eu de véritable. Ce jeune homme désigné par ma mère comme étant l'auteur de sa grossesse s'était dérobé illico, lâchement. C'était un jeune Peul nomade solitaire. Il avait disparu des radars en abandonnant sa demi-douzaine de bêtes et n'a plus jamais refait surface. Ce petit troupeau fut d'ailleurs décimé par une épidémie bovine une année plus tard. Ma pauvre mère, qui n'avait que quatorze ans à ma naissance, a dû suer sang et eau pour faire de moi ce que je suis aujourd'hui. Tu vois, j'ai connu la peine et la douleur comme toi. Sauf que moi, je suis un enfant bâtard, tu entends ? Et je ne veux pas d'un enfant issu d'une grossesse non désirée.

— Non désirée, tu dis ? Je désire cet enfant, moi ! s'indigne la malheureuse Yvonne, les larmes aux yeux.

— J'ai pris rendez-vous pour toi avec ton propre gynécologue. Tu iras le voir demain à dix heures précises, martèle l'homme ex cathedra.

— Claude mon amour, est-ce pour autant que je dois faire tuer notre enfant innocent ?

Yvonne pleure toutes les larmes de son corps meurtri. Tout cela n'émeut guère Claude qui reste sourd et insensible à la détresse poignante de celle pour qui il avait autrefois combattu bec et ongles pour son émancipation. Cette décision tombée comme un couperet implacable s'impose à elle brutalement. Elle doit la comprendre et l'accepter sans broncher.

Encore une autre épine douloureuse à ajouter à son lot d'aigreurs accumulées. Accepter et comprendre un choix malthusien de son homme, plein de non-sens, opéré sans qu'elle n'ait eu son mot à dire. Dans un monde normal, une première grossesse détient la magie de consolider les liens dans un couple en aplanissant toutes sortes de divergences. Et ce ciment fait la fondation solide de la maisonnée et le béton de l'amour durable.

Yvonne s'est naïvement appropriée cette philosophie traditionnelle et en fait maintenant les frais d'un revers cinglant. Elle n'a ni le courage, ni la force de s'opposer à cette décision des plus impopulaires de peur de contrarier définitivement son homme.

Le lendemain, elle s'est rendue à la clinique où l'opération est exécutée dans la douleur et la honte. Yvonne passe ses journées entières en compagnie du vieux jardinier, resté son mentor fidèle, durant sa semaine de convalescence difficile. Elle lui a conté son infortune récente, bien qu'étant lui-même témoin impuissant des faits.

Les paroles du vieil homme sont un baume apaisant sur son cœur meurtri. Il sait trouver les verbes consolants qui font reverdir l'espoir en elle. Dix ans que dure son contrat avec Claude, et il le connaît assez pour savoir qu'il est d'un commerce agréable. Et la prise d'une décision aussi inflexible envers sa femme a bien des raisons qui ont leurs racines profondes dans le cœur blessé de l'homme.

Le vieil homme, Moustafa, ne trouve aucun jugement à apporter à l'attitude de son patron. C'est un problème de foyer qui les concerne seuls. Il regarde Yvonne sans dire un mot, plein de compassion. Il la plaint, elle qui voue à son homme un amour insensé, aveugle. Il lui souhaite sincèrement le meilleur car il sait que, mis dans une balance, les sentiments de Claude pour elle ne vaudront pas une once comparée aux siens pour lui.

Les jours se succèdent et ne ressemblent en rien à ceux qu'elle a connus en ses débuts de concubinage heureux avec son bien-aimé. L'harmonie s'est fissurée, et Yvonne prie en silence pour que leur amour survive à cette épreuve.

CHAPITRE 8

Jeanine

Les choses ont basculé au pire depuis la visite au cabinet du gynécologue. Yvonne voit résolument sa vie partir en vrille sans pouvoir rien y faire pour l'arrêter. Chacune de ses adresses à l'homme est désormais perçue comme une étincelle qui met le feu aux poudres, déclenchant systématiquement une explosion de paroles acrimonieuses et blessantes.

Cette attitude hostile est le signal clair d'un sentiment d'aliénation profonde qu'éprouve chaque membre du couple au sein de la maison autrefois si harmonieuse. Yvonne ne parvient plus à justifier sa présence entre ces murs qui sont pourtant en réalité son seul rempart solide contre tout ce qui pourrait être dirigé à son encontre, venant de l'univers cruel de Tante Isabelle et consorts.

Pourquoi Claude ne supporte-t-il plus Yvonne ? Pourquoi sa présence autrefois si désirée est-elle devenue si oppressante pour son homme pourtant si aimant au début de leur relation ? Le point de vue que le vieux mentor de la jeune femme n'ose lui révéler frontalement est que, selon toute vraisemblance, Claude n'a jamais éprouvé pour elle qu'un amour fraternel sincère. Il l'a toujours aimée comme une petite sœur vulnérable, celle qu'il n'a jamais eue dans son enfance solitaire.

Moustafa savait dès le début que cette relation irait droit dans le mur après cette méprisable IVG qui n'a été en réalité qu'un élément déclencheur de réactions difficiles à contenir pour Yvonne meurtrie. Et aujourd'hui, cet amour est devenu pour lui un fardeau pesant sur ses épaules, maudissant le soir où il s'est laissé entraîner dans son lit, ce soir fatidique à partir duquel il a perdu sa précieuse liberté.

Maintenant, en effet, il la traîne comme un boulet encombrant entravant ses mouvements, versant dans toutes sortes de pratiques désobligeantes pour s'en débarrasser progressivement. Cependant, Yvonne s'est munie d'une volonté de fer qui ne peut être aussi facilement ébranlée, là où même les conseils avisés et paternels de son mentor restent sans effets notables.

Au sommet de cette tumultueuse grisaille semée de pleurs amers et de profonds regrets apparaît soudain Jeanine, une jeune dame « sophistiquée » à souhait, avec un air hautain et assuré qui en impose. Yvonne ne la connaît ni d'Ève, ni d'Adam. Mais les souvenirs les plus sûrs se rapportant à ce prénom troublant remontent à quelques années en arrière, lors de sa fugue désespérée, et sa courte expérience traumatisante d'enfant des rues au Plateau.

Ce jour-là, Claude lui avait narré avec émotion son déboire avec celle qu'il disait lui avoir arraché le cœur sans anesthésie. Ce fut ce jour-là que Claude avait réussi à la convaincre de rentrer à la maison chez Isabelle en promettant solennellement de ne jamais l'abandonner et de lui rendre visite régulièrement.

Il avait, pendant une longue période, cherché désespérément à recoller les morceaux avec cette Jeanine insaisissable, jouant d'une galanterie vaine et infructueuse jusqu'à ce qu'Yvonne s'imposât finalement à lui comme concubine de substitution. Jeanine qui réapparaît dans cette maison après au moins six ans d'absence totale, se comporte déjà comme une personne qui a toujours été sur les lieux, qui connaît chaque recoin. Yvonne est surprise de voir tous les employés de maison visiblement névrosés par la seule présence intimidante de cette jeune dame au port altier.

L'étrangère a attendu Claude des heures durant, pour le voir rentrer froidement en début de soirée, visiblement fatigué. L'homme est surpris de la voir, car Jeanine a resurgi à la maison sans rendez-vous préalable, selon toute vraisemblance. Une grande gêne visible se lit sur le visage de l'homme dont les traits sont défaits par une fatigue accumulée mêlée de mélancolie lancinante : la crainte sourde d'une querelle explosive entre les deux femmes ravage son cœur anxieux.

Il reconnaît bien à Jeanine son impulsivité légendaire, son irascibilité débridée, et son sale caractère explosif, mais cette fois elle a respecté scrupuleusement la bienséance élémentaire. Une demi-heure plus tard, Claude raccompagne la visiteuse jusqu'à sa voiture luxueuse et, une fois loin de la portée des oreilles indiscrettes d'Yvonne, ils ont eu la discussion qui s'impose entre anciens amants.

Après cet entretien à voix basse, Jeanine s'installe avec grâce au volant de son cabriolet Mercedes sport rutilant, capote élégamment escamotée, avant d'interroger l'homme avec un calme olympien calculé :

— Qui est-ce ?

— Elle s'appelle Yvonne. C'est ma... euh, enfin, nous vivons ensemble, bredouille-t-il au comble de l'embarras palpable.

— C'est donc ta femme, alors. Tu n'as donc pas perdu ton temps, mon ami. Moi qui croyais naïvement être en présence de ta nouvelle servante !

— Que croyais-tu ? Que je continuerais indéfiniment à me morfondre en t'attendant ? Tu m'as claqué la porte au nez à la faveur d'une petite dispute vile et inutile ; et depuis, tu n'as plus jamais remis les pieds dans cette maison. Je t'ai attendue des années durant, et après, j'ai décidé qu'il fallait continuer de vivre avec ou sans toi ; comprends-tu ?

— Voilà une décision judicieuse, ironise-t-elle avec un sourire en coin. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé d'elle alors que nous nous voyons fréquemment ces derniers mois ?

— Je ne voulais pas te contrarier avec ce sujet délicat qui pourrait s'avérer fâcheux pour notre rapprochement. J'enregistre actuellement un lamentable échec avec elle. Il n'y a que toi qui puisses me rendre véritablement heureux.

— Eh bien, fais le ménage chez toi ou je reviendrai le faire moi-même. Je n'ose même pas parler de ta déconvenue qui sera plus grande si je me retrouve obligée de le faire à ta place, alors !

La jeune femme vient de l'assommer verbalement avant de démarrer sa voiture dans un rugissement puissant et de s'éloigner en trombe. Yvonne était sortie discrètement à la rencontre de son homme, mais pas assez tôt pour surprendre et saisir l'essentiel de cette conversation suspecte. Le bruit assourdissant du moteur de l'auto a fait écran à leurs voix basses.

L'air pue un danger imminent qui menace son foyer déjà chancelant. Sa vie actuelle comparée à celle avec Tante Isabelle n'est pas vraiment meilleure. C'est un fait douloureux. Mais elle éprouve pour Claude un amour aveugle, viscéral. Mais l'harmonie au sein de son couple est aux antipodes de celle qu'elle avait souhaitée, solide et durable, combustible d'un foyer heureux et stable.

Voyant son rêve piquer du nez dangereusement, Yvonne décide fermement de s'engager corps et âme, contre vents et marées dans cette bataille amoureuse, mais avec opiniâtreté, à la reconquête de son Claude. Pour elle, le jeu en vaut la chandelle.

Un trimestre plus tard, les choses sont loin de se tasser comme elle l'espérait. Ce samedi, Jeanine est annoncée par téléphone. L'indésirable visiteuse arrive cette fois-ci à bord d'une autre voiture de luxe encore plus ostentatoire, étant mieux outillée et plus déterminée que jamais. Il y a eu une véritable empoignade verbale entre les deux femmes rivales.

Toutes griffes sorties, elles ne s'épargnent aucune injure ; et malgré la partialité notoire de Claude pour Jeanine, cette dernière s'est aperçue qu'elle avait affaire à forte partie. Son adversaire n'a aucune intention de se laisser piétiner et se faire expulser de « chez elle » comme une vulgaire malpropre sans valeur.

Claude demeure le seul garant de sa présence légitime dans cette maison. Aussi longtemps qu'il n'aura pas assez de courage pour la renvoyer de ces lieux, elle y demeurera encore. Avec ses airs assurés, ses richesses étalées et ses privilèges de fille d'ancien ministre influent, Jeanine ne peut en aucun cas s'arroger le droit de l'en expulser de force.

Les positions des deux femmes se sont radicalisées dangereusement, rendant Claude amorphe et impuissant devant l'équation insoluble. Il ne veut pour autant pas faire plus de mal à Yvonne, cette pauvre fille qui a fait l'erreur de s'éprendre de lui passionnément. Il lui voulait un avenir radieux, volant de ses propres ailes. Il aurait tout fait pour elle. Par acquis de conscience, il avait répondu à l'ordre divin de courir à son appel de détresse autrefois.

Mais son avenir à lui est tout conçu et promis à Jeanine depuis toujours. Mais il doit rester discret sur son intime décision de sorte à rendre un jugement qui n'embrasera pas davantage les poudres déjà explosives.

— Écoutez, mesdames. Nous allons arranger cette affaire à l'amiable.

— Quoi ? peste Jeanine folle de rage contenue. Si tu veux que j'accepte des propositions amiables, je te conseillerai vivement de vider d'abord cette ignoble paysanne avant mon retour, lâche-t-elle lourdement avec mépris.

— Claude, demande à cette femme de sortir immédiatement d'ici ou je me verrai obligée de le faire moi-même, réagit Yvonne sans attendre, tremblante de colère.

L'homme a usé de ruses et de douceur pour dissiper l'orage menaçant. L'intrépide visiteuse s'en est allée, non sans promettre un round définitif de ce combat qui ne fait que commencer. Yvonne sait que son adversaire n'en démord pas, elle non plus et l'attend de pied ferme.

CHAPITRE 9

Un scorpion dans mon lit

Ce spectacle insolite s'est à nouveau produit : un serpent de couleur noire s'est pour la deuxième fois introduit dans la propriété. Avisée, Yvonne a donné des instructions fermes au responsable de l'entretien du jardin afin qu'il préserve la vie de l'ophidien. Cette deuxième visite mystérieuse s'effectue au lendemain de l'empoignade violente entre les rivales.

Yvonne et Moustafa, le vieux jardinier, regardent le serpent se promener en toute quiétude dans la cour, jusqu'à disparaître sous leurs yeux à travers une petite lézarde de la clôture en béton. Tous les employés de la maison présents ont été médusés par la contemplation respectueuse et l'admiration dont a fait montre leur patronne.

Si Claude avait été présent, cela aurait été différent ; il ne comprendrait peut-être pas les implications profondes d'une telle scène, choses trop mystérieuses pour qui n'a pas fait son enfance au village. Le vieux jardinier, Burkinabé que Claude emploie comme jardinier depuis dix ans, sait décrypter les codes des traditions ancestrales. À celui-ci, Yvonne n'a rien caché, lui a même déjà révélé la nature particulière de sa naissance, et avoué n'avoir pas revu sa sœur jumelle depuis des lustres.

— Tu la reverras un jour. Tu vois, le signal qu'elle t'envoie à cet instant précis ? Elle aussi « pense » à toi. Vous ne vous voyez pas physiquement mais vos âmes communiquent entre elles.

— Dieu t'entende. Merci papa.

À ces mots, elle tourne les talons et rejoint ses occupations quotidiennes.

Au bout de trois années de vie de couple entre le zist et le zeste, Yvonne est toujours contrainte de châtier son langage de peur d'offusquer un homme qui lui avait promis le bonheur aux premières heures, et à qui elle avait donné le bon Dieu sans confession. Ce soir, elle est rentrée vers dix-neuf heures de chez son amie Sylvie.

Leur projet de voyage pour le Togo resté d'actualité a été reporté à une date ultérieure. Elles avaient depuis une année environ engagé ensemble un commerce d'importation de mode de tous genres. La nécessité d'un renflouement urgent des stocks exige une réponse rapide à l'appel du fournisseur togolais qui avait préalablement enregistré leurs commandes détaillées, d'où ce voyage initialement prévu.

Mais voilà, il vient d'être ajourné pour la simple raison que Sylvie, sa partenaire commerciale, a contracté une vive colique dans la matinée, qui l'a conduite en urgence au CHU de Cocody. Elle a été libérée après des soins appropriés, et exemptée de toute activité capable de lui porter préjudice.

Yvonne rentre ainsi à la maison ayant à cœur le souhait d'une remise sur pieds prompte de son amie.

Pourtant, l'événement qui s'ensuivra marquera sa vie à tout jamais. Elle entre et se vautre dans le canapé moelleux, pensive. Que se passe-t-il dans sa vie ? Plus de trois années à souffler le chaud et le froid auprès d'un homme qu'elle a dans les veines, comme un virus dévastateur aux douces morsures.

Tandis que ses pensées gagnent en altitude, franchissant des horizons plus lointains, des voix lui parviennent soudain, filtrant du côté de la chambre à coucher principale, la leur. Elle avait omis d'appeler Claude plus tôt et de le prévenir du report de son voyage. Il ne se doute donc pas de sa présence ; mais avec qui parle-t-il dans la chambre ?

Elle se lève pour suivre le filet de voix, s'arrête net, interpellée par la senteur du parfum et cette impression tenace de connu. La voix d'homme est bien celle de Claude, il n'y a pas de doute à cela. L'intrigue vient de la seconde voix féminine. On aurait dit celle d'Isabelle. Non, des timbres vocaux parfois se ressemblent, se convainc-elle immédiatement.

Elle avance tantôt décidée, tantôt hésitante pour enfin parvenir au seuil de la chambre conjugale. Elle avance la main tremblante vers la poignée de la porte, l'immobilise au-dessus de la manivelle sans pouvoir l'empoigner au sens littéral. Puis après moult hésitations, se saisit de la poignée et pousse doucement le battant, laissant entendre un léger grincement du gond.

La porte s'ouvre sur Claude surpris, debout le torse nu et vêtu seulement d'un caleçon de nuit ; et étendue dans le lit... Tante Isabelle, sa bête noire, l'air n'exprimant aucune gêne.

— Akoua, Akoua ! Je t'ai toujours dit de frapper avant d'entrer... lâche Isabelle malveillamment.

Frappée de stupeur par l'acte que pose l'être qu'elle aime le plus sur cette terre et la personne la plus haïe de tout son être, et à la fois épouvantée par la présence de sa tante, Yvonne rabat timidement la porte en s'excusant.

— Pardon tantie !

Mortifiée et le cœur déchiré par cette découverte inattendue, Yvonne se saisit de son sac à main sur le canapé, et quitte hâtivement la résidence KOUAKOU. Elle appelle un taxi et disparaît malgré les supplications de son mentor, le vieux Moustafa, et la menace d'une pluie imminente.

Le taxi l'abandonne au quartier des 220 logements dans la commune d'Adjamé. Elle n'a en réalité nulle part où aller, ayant toutefois pris la résolution ferme de ne plus jamais retourner dans cette maison maudite. Elle s'est d'abord assise dans un café non loin pour mettre un peu d'ordre dans sa tête.

Est-ce un rêve ? Sinon, comment s'en remettra-t-elle ? Elle se pince la peau du bras pour se réveiller de ce cauchemar qui n'a que trop duré. Pourquoi Claude a-t-il agi ainsi ? Depuis combien de temps

la trompe-t-il avec ce démon ? Un million de questions se bousculent dans sa tête sans qu'elle ne trouve une réponse à aucune.

Il lui faut trouver un asile, sans laisser de traces afin que Claude ne la retrouve plus. Elle a décidé de ne plus réapparaître dans sa vie, de le laisser vivre avec qui il désirera. En revanche, elle ne lui permettra plus de s'introduire dans la sienne.

Une lutte contre Jeanine, cette fille hyper stylée avec une case en moins serait aisée, elle en a eu une ébauche encourageante. Mais la nouvelle adversaire, inattendue et arrivée comme un cheveu sur la soupe, la terrorise jusqu'au tréfonds de son âme, l'a forcée dans ses retranchements. Elle doit partir. Fuir.

Son village natal n'est pas la meilleure destination pour elle, dans la mesure où Claude ira trop facilement l'y retrouver. Elle souffle profondément et tente de garder la tête froide. Une envie soudaine lui vient de retrouver son oncle Richard. Cet homme est un parent, à un double titre : le frère aîné de sa défunte mère, et l'ami intime de son défunt père.

Tonton Richard s'était toujours montré paternel à son égard jusqu'à sa brusque disparition après le décès de son père. Yvonne n'a plus eu de ses nouvelles depuis son départ du village. Sa grand-mère lui avait dit il y a longtemps de cela, qu'il avait bâti sa propre résidence à Bongouanou. Il aurait l'âge de la retraite révolu, et elle est convaincue de l'y retrouver.

Sans trop longtemps y réfléchir, elle se précipite à la gare routière, ayant tôt fait de monter dans le car sur la piste de départ, en partance pour ladite ville. Elle a bien eu la chance de trouver le dernier départ et d'acheter le dernier ticket de transport. Juste après s'être installée dans le siège, le car démarre comme si tous n'attendaient plus qu'elle.

Après une heure de route, Yvonne n'aperçoit plus les luminaires de la ville d'Abidjan. Le mastodonte mécanique, le moteur à plein régime, avec un grondement qui témoigne de sa rage de vaincre la distance, fonce dans la nuit noire sous une pluie battante.

Elle regarde défiler par la vitre embuée les silhouettes floues des arbres, les villages endormis, les étendues sombres. Chaque kilomètre qui l'éloigne d'Abidjan semble alléger un peu le poids qui écrase sa poitrine. Mais les images de la scène continuent de la hanter : Claude surpris, Isabelle triomphante dans le lit conjugal.

Comment a-t-elle pu être aussi aveugle ? Les absences de Claude, ses retards, sa froideur croissante... tout prend maintenant un sens atroce. Et Isabelle ! De toutes les femmes du monde, pourquoi elle ? La femme qui l'a exploitée, humiliée, martyrisée pendant six longues années. C'est une trahison double, un poignard dans le dos et dans le cœur à la fois.

Yvonne ferme les yeux, tentant de contenir les larmes qui menacent de déborder à nouveau. Elle ne pleurera plus pour Claude. Elle ne pleurera plus pour aucun homme. Dans la nuit qui défile, elle

fait le serment silencieux de se reconstruire, seule. Tonton Richard l'aidera peut-être à retrouver un semblant de dignité, un nouveau départ.

Le car cahote sur la route défoncée, et elle se laisse bercer par le rythme hypnotique du voyage, s'enfonçant peu à peu dans une torpeur épuisée. Demain sera un autre jour. Demain, elle renaîtra.

PARTIE II : LA RÉSURRECTION

« Elle fera irruption dans la vie de Claude, à l'Yvonne, de manière totalement inopinée, impromptue et fantomatique, tel un spectre surgi du néant. »

CHAPITRE 10

La morsure du destin

Des cris ; des plaintes ; des gémissements ; et des pleurs fusent de partout. Mais Yvonne reste muette comme un animal abattu, résigné, sentant son sang se vider de son corps, et son âme s'en détacher progressivement. Tout ce méli-mélo de voix évoquant leur détresse bientôt devient lointain, faisant place maintenant aux enchantements naturels de la nuit.

Les grenouilles, abasourdies par la surabondance des flots de leur étang natal, déploient leurs gorges goitreuses pour laisser entendre des chœurs majestueux d'une symphonie mystique, sous les applaudissements vibrants et soutenus des ailes membraneuses des cigales et des grillons de toutes les tailles. Les hululements de quelques hiboux donnent l'air à des manifestations de mécontentement, lors d'un spectacle, de quelques personnes chagrines mêlées à un public acquis. Plus loin, un daman aux cris stridents, perché dans la touffeur des branches et des lianes entrelacées, poursuit ses alertes à la manière d'un matelot guetteur du haut de son mât, à la vue d'un danger imminent.

Tout ce beau monde nocturne, aux grands yeux nyctalopes, est témoin avec une totale indifférence du malheur déshumanisant de ces personnes dont l'état requiert de toute urgence une forte assistance médicale et humaine.

L'obscurité est dense, impénétrable. Yvonne se traîne péniblement jusqu'au bord d'un cours d'eau tumultueux. Elle a rampé sur une longue distance, étourdie par le choc violent, étant l'une de la vingtaine de miraculés sur la soixantaine de vies que transportait l'autocar avant le drame. Les contusions sur son corps meurtri sont profondes et béantes, laissant échapper un sang noirâtre qui se mêle à la boue. Des bris de verre lui ont mortellement tailladé le visage et certains endroits névralgiques du corps, transformant sa chair en un tableau de désolation. Jusqu'à trois heures du matin, aucun secours n'est arrivé sur les lieux du carnage. Malgré l'épuisement qui l'accable, elle se traîne encore sur quelques mètres, en désespoir de cause, loin du lieu du drame, dans une boue de terre mêlée à son propre sang et d'eau de pluie, jusqu'à un morceau de tronc d'arbre abandonné par des bûcherons à la tronçonneuse.

Elle s'y agrippe avec l'énergie du désespoir et s'abandonne dans les bras apaisants et réparateurs de Morphée, ce dieu antique du sommeil. Les eaux de la rivière, hors de leur lit sous ces trombes d'eau, ont emporté la malheureuse victime à l'article de la mort sur son esquif de fortune, ici et là, à plusieurs lieues de là, dans une dérive incontrôlée. Les secours sont arrivés vers l'aube, quand les premières lueurs rosées déchiraient l'horizon, et personne n'a retrouvé Yvonne, et encore moins des traces annihilées par les flots tumultueux. Encore faut-il que son absence soit soupçonnée par les sauveteurs débordés, car au sein des passagers réguliers figurent des « clandestins », des passagers glanés en cours de route et occupant des sièges bas improvisés dans les allées du car, et dont les

titres de transport donc échoient au convoyeur et au conducteur complices. La fâcheuse habitude des compagnies de transport à ne pas enregistrer les identités des passagers à l'embarquement ne peut guère contribuer au succès d'une enquête rigoureuse après un accident de cette ampleur.

Yvonne ouvre les yeux avec difficulté. Elle est surprise, désorientée, de se retrouver dans cette maison rudimentaire faite de branches entrelacées, de chaume séché et de terre crue, et se demande comment elle y est arrivée, par quel miracle elle se trouve en ce lieu inconnu.

—Tiens, mange ça. C'est du bacca de maïs. C'est très bon, très nourrissant, propose une voix d'enfant enjouée, qui lui présente une cuillerée de bouillon de farine de maïs légèrement sucré.

Yvonne tourne péniblement le regard vers cette personne qui tente de communiquer avec elle. Il parle un français très "spécial", baragouinant sans gêne devant cette étrangère très amochée, mêlant les tournures locales aux expressions françaises approximatives. Le devoir de l'heure incombe à tous de tirer de cette malheureuse inconnue le maximum d'informations qui peuvent les aider à lui apporter un secours véritable et approprié. Son interlocuteur est un garçon de dix ans environ, au regard vif et curieux. Il y a aussi à son chevet d'autres personnes bienveillantes, dont une fille plus jeune que le garçon, aux nattes soigneusement tressées ; un homme entre deux âges, un homme entre deux âges, au visage bienveillant, empreint de sagesse, et au regard doux et attentif ; et une femme fort vieille, au corps courbé par le poids des années. La miraculée ne sait rien de ce qui lui est arrivé, ni les circonstances tragiques qui l'ont conduite là, et encore moins ignore-t-elle tout de ceux qui l'environnent avec tant de sollicitude. Tout ce dont elle a la certitude absolue est ce mal horrible, lancinant, qui inflige son corps entier, du crâne jusqu'aux orteils. Aussi endommagée qu'elle soit, Yvonne peut déjà louer le bon Dieu d'être encore comptée parmi les vivants, d'avoir échappé à la grande faucheuse. La vieille dame, après s'être retirée quelques minutes dans l'arrière-cour, revient avec dans les mains calleuses un récipient rempli d'eau portée à ébullition et une petite corbeille tressée pleine de plantes officinales fraîchement cueillies. Yvonne ne peut bouger une seule partie de son corps qu'une douleur fulgurante ne la traverse de tout son long, comme des lames incandescentes. Après avoir ôté délicatement les vieux pansements imbibés de sang séché, la vieille femme applique, avec une extrême douceur maternelle sur ses larges et profondes blessures, une serviette propre trempée dans l'eau bouillante et essorée avec précaution. Elle répète cette opération de nombreuses fois, avec une patience infinie ; puis pour finir pose un nouveau pansement sur ces entailles assainies par son traitement ancestral. Ces blessures, aux premières heures, causaient de l'effroi à quiconque y posait le regard, tant elles révélaient la violence du choc. Ces pansements se résument en des cataplasmes faits de feuilles fraîches, d'écorces broyées et d'herbes médicinales rapportées tantôt de la forêt environnante. C'est un remède antibiotique très "efficace" selon les propres termes de la vieille femme, transmis de génération en génération dans sa lignée. Les blessures les plus sévères après cet accident meurtrier se localisent dans le visage tuméfié, les parties lombaires et iliaques profondément contusionnées. Ce qui rendrait la pauvre jeune femme profondément méconnaissable pour toute personne qui l'aurait connue antérieurement, même ses proches les plus intimes.

— Comment t'appelles-tu, jeune fille ? S'enquiert l'homme d'une voix douce, qui n'a cessé de la dévisager avec compassion.

Yvonne n'émet aucun son de la voix, ses lèvres demeurent closes. L'homme qui parle un français des plus modernes, presque académique, poursuit sa tentative d'approche à dessein de conquérir la confiance de son interlocutrice murée dans le silence.

— Moi, mon prénom est Nicolas et j'habite le village à quinze kilomètres de ce campement forestier. Je suis un enseignant à la retraite, après quarante années passées devant les tableaux noirs. Mes plantations sont à deux pas d'ici et j'y viens souvent surveiller les récoltes. Je te présente M'Affoua, dit-il en désignant respectueusement la vieille femme. Et ces deux garnements que tu vois là sont Aya, la fille aux yeux pétillants, et Kassi. Tu peux aussi l'appeler Paul, son prénom chrétien. Ils t'ont retrouvée il y a une semaine au bord d'une rivière non loin d'ici, accrochée à un tronc d'arbre. Nous n'avons trouvé aucun papier d'identification sur toi, rien qui puisse nous renseigner sur ton identité. Il faut avouer que tu as eu énormément de chance, une chance inouïe, car tu aurais pu servir de petit-déjeuner aux alligators qui rodent dans les parages. Il y en a dans le coin, et ils sont voraces. Tu es restée dans le coma depuis que tu es chez nous, plongée dans un sommeil profond ; nous n'avons pas pu te transporter au dispensaire qui se trouve à une vingtaine de kilomètres d'ici, et surtout que ce campement est totalement enclavé, inaccessible par la route ! Heureusement que tu es aux mains d'une très grande guérisseuse reconnue dans toute la région ! Les plantes n'ont aucun secret qu'elle ne sache pas, aucune maladie qu'elle ne puisse soulager. Maintenant que tu as repris connaissance et que tu sembles mieux te porter, retrouver quelques forces, nous allons te conduire à l'hôpital pour des examens approfondis. Te sens-tu capable de marcher quelques pas ?

Yvonne le quitte brusquement des yeux, détournant son regard vers le plafond de chaume.

— Ce n'est pas la peine d'insister davantage, Nicolas. Elle est encore en état de choc psychologique, et de toute évidence bien trop faible pour marcher. De plus elle ne semble pas apprécier ton idée de déplacement. Fait remarquer M'Affoua d'un ton sage et mesuré, puis de poursuivre avec autorité. — Tu avais exercé la profession d'infirmier dans le privé étant très jeune, dans une clinique urbaine, avant d'opter plus tard pour l'enseignement, n'est-ce pas ? Eh bien, maintenant qu'elle est hors de danger immédiat, que la mort s'est éloignée, tu pourras me relayer en poursuivant les traitements par la voie de la "médecine des blancs", celle que tu connais bien. C'est inutile, voire dangereux, de vouloir la déplacer dans la mesure où tu pourras te procurer tout ce dont tu auras besoin à la pharmacie du second village voisin, là où le pharmacien te connaît bien.

M'Affoua ne s'exprime qu'en Agni, la langue de cette région, qui est aussi la langue maternelle de Nicolas et des deux enfants.

Nicolas regarde la patiente, l'air empreint d'une profonde compassion mêlée d'inquiétude.

— Pauvre petite créature. Faisais-tu partie des victimes de l'accident dont il était question à la radio locale il y a quelques jours ? L'accident qui a fait tant de victimes sur la route de Bongouanou ? Les enfants t'ont retrouvée sur un vieux morceau de tronc d'arbre échoué. Tu étais très mal en point, dans un état critique, et abandonnée à la merci des prédateurs de la forêt. Ces papiers sont-ils à toi ? Les enfants ont aussi retrouvé ce portefeuille seulement hier aux abords de la rivière, loin du lieu où ils t'ont repêchée il y a une semaine, mais en amont, dans une vieille plantation de cacaoyers abandonnée, sous des joncs enchevêtrés. Nous peinons à faire une identification formelle à partir des photos.

La jeune fille rejeta tout de suite le regard à la vue de la broche portant la griffe « YKS » de la marque YAKAS, finement ciselée et fixée sur le rebord du portefeuille en cuir. Pour toute réponse elle fronça les sourcils, comme si quelque chose d'enfoui tentait de remonter à la surface de sa conscience.

— Qui que tu sois, continue de louer ton Dieu, car il a été très généreux avec toi, infiniment miséricordieux, achève l'homme compatissant d'une voix émue.

De quoi parle-t-il exactement ? Qui sont toutes ces personnes aux yeux apitoyés, attroupées à son chevet comme autour d'une mourante ? Que fait-elle d'ailleurs allongée sur ce lit raide et inconfortable ? Elle se rend à l'évidence quand elle tente de se lever, lorsqu'une douleur terrible, insoutenable, la maintient clouée sur son grabat. L'homme lui parle d'un accident tragique tandis qu'un trou noir béant a pris place dans sa mémoire, effaçant tout sur son passage. Yvonne est prise d'une subite peur panique de ne plus se reconnaître, de ne plus savoir qui elle est. Tout lui échappe jusqu'à son propre nom, jusqu'aux souvenirs les plus élémentaires de son existence.

Le lendemain, son infirmier de circonstance, suppléant de la vieille femme qui aux premières heures de son réveil s'attelait à ses soins traditionnels, rapporte du village une énorme boîte à pharmacie métallique. Dans ce coffre médical n'y a absolument rien que Nicolas n'ait prévu à toutes fins utiles pour une prise en charge médicale efficiente et moderne : antibiotiques, antiseptiques, compresses stériles, sérum physiologique, analgésiques.

Yvonne a ainsi passé les cinq semaines les plus dures de sa vie, les plus éprouvantes, où elle a dû lutter quotidiennement contre la mort rôdeuse, au milieu de nulle part, dans ce campement perdu, avec à son chevet des inconnus pleins d'abnégation et de dévouement désintéressé. Ces gens sont en effet les personnes les plus aimables et les plus compatissantes qu'elle n'ait jamais rencontrées, si toutefois sa mémoire défaillante peut en témoigner. Elle souffre d'une amnésie profonde qui ne lui donne pas cette assurance absolue, néanmoins elle pense, elle ressent intuitivement, qu'un tel humanisme ne se rencontre pas régulièrement sur terre, qu'il se fait rare dans ce monde égoïste. Tous sont à ses petits soins, jours et nuits, sans relâche ni plainte.

Nicolas, un enseignant à la retraite et reconverti en infirmier improvisé, ses premières amours de jeunesse qu'il n'avait jamais complètement oubliées, parcourt chaque jour une quinzaine de kilomètres à pied pour s'enquérir de son état de santé et changer tous les deux jours ses pansements

avec une méticulosité professionnelle. M'Affoua, une vieille femme à peine capable de marcher sans s'appuyer sur son bâton noueux, d'humble condition matérielle mais d'une richesse du cœur témoignant d'un don divin, d'une bonté céleste. Et ces deux joyeux gamins espiègles, de véritables amuseurs nés, des artistes en herbe. Ils passent le plus clair de leur temps auprès de leur hôte malade, lui racontant des histoires amusantes, des galéjades souvent pour se chahuter l'un l'autre avec des rires cristallins ; et parfois jouent des pièces improvisées, mimant les adultes du village avec un talent comique naturel.

Malgré l'attachement sans faille qu'ils lui témoignent chaque jour, tous s'évertuant avec patience à l'aider à sortir du mutisme dans lequel elle s'est enfermée, Yvonne n'a jamais prononcé le moindre mot depuis son réveil du coma, pas même un murmure. Sa préoccupation première, obsédante, étant de recouvrer sa mémoire perdue, de retrouver les fragments épars de son identité. Ils lui viennent de nombreux flashs de plus en plus importants, de plus en plus précis, et rien n'augure pour elle des souvenirs heureux ou réjouissants. Des images floues de violence, de cris, de ténèbres qui l'assaillent dans ses cauchemars nocturnes.

CHAPITRE 11

Amers Souvenirs

Ce matin, le vieil enseignant à la retraite est arrivé avec du retard inhabituel. M'Affoua a déjà apprêté l'eau bouillante pour les soins quotidiens de leur patiente miraculeusement rescapée. Un événement fort souhaité, espéré depuis des semaines, vient de se produire et a ébloui tous les cœurs réunis dans cette humble demeure : Yvonne a réussi toute seule à faire ses propres toilettes, sans aide ni soutien. Nicolas s'approche d'elle d'un pas mesuré, s'assoit sur un siège de fortune taillé dans du bois, jouxtant le lit rudimentaire de la patiente.

— Comment va notre patiente aujourd'hui ? Laisse-moi voir ça ? Hum, elles continuent de cicatriser admirablement, exulte l'homme, imité aussitôt par les autres présents.

— Elle est allée prendre son bain, toute seule aujourd'hui, sans qu'on l'aide, lance la petite Aya d'une voix enjouée et fière.

— Ah, voilà une très bonne nouvelle, une excellente nouvelle même ! s'exclame l'infirmier de circonstance avec enthousiasme. Dans quelques jours elle pourra gambader avec vous dans les bois environnants, explorer les sentiers. Allonge-toi ma fille, je vais changer tes pansements délicatement et après on fera nos exercices mnémotechniques habituels, ceux qui t'aident à te souvenir. Il faut que tu réussisses à te souvenir au moins de ton nom, de ton identité.

— Yvonne. Mon nom est Akoua Yvonne KOUABENAN, répondit la malade d'une voix claire à la grande stupéfaction de ses hôtes médusés.

C'est la première fois qu'elle prononce un mot, qu'un son franchit ses lèvres, depuis son sauvetage providentiel, à l'article de la mort, par ces parfaits inconnus qui avec acharnement et abnégation ont bataillé jours et nuits pour la tirer des méandres sombres du trépas. Cet événement inattendu irradie tous les visages de joie pure.

— Ah, la voilà enfin qui retrouve l'usage de la voix, qui rompt le silence ! Dieu soit loué ! Que le Très-Haut soit remercié ! exulte à nouveau l'homme et ses assistants dévoués.

Après cet accès de joie partagée, la vieille dame, profitant de l'occasion propice, se lance à son tour dans son français à elle — un français de vache espagnole, comme on dit — mêlé de tournures locales, à la quête de plus amples informations sur cette étrangère mystérieuse.

— Ma petite-fille, dis-nous d'où tu viens exactement. Que s'est-il passé ? Quel malheur t'a frappée ?

— Je n'en sais rien, répondit simplement la malade d'un ton las et désespéré. Mais ces papiers d'identité sont bien les miens, j'en suis certaine, dit-elle en désignant d'un geste faible le portefeuille en cuir usé posé à son chevet.

— D'accord, nous allons te soigner avec patience, et après tu nous raconteras ton histoire quand tu seras prête, fit l'homme d'une voix rassurante en préparant les nouveaux pansements stériles pour la patiente.

— J'ai peur d'avoir perdu une grande partie de ma mémoire, peut-être pour toujours ! fit la patiente d'une voix inquiète et tremblante.

— Ce n'est pas bien grave, ma fille. Ne t'inquiète pas outre mesure. Tu es encore sous le choc traumatique de l'accident. Tu retrouveras sous peu toute ta mémoire grâce à nos exercices réguliers et à la potion de M'Affoua. Mais déjà je suis très heureux, profondément réjoui, de constater les progrès considérables observés depuis ton arrivée ici dans cet état pitoyable.

Des semaines durant, interminables, Yvonne s'active à « piocher » méthodiquement ; à « bêcher » laborieusement, et à retourner toutes les parcelles de sa mémoire défaillante à la recherche désespérée de sa vieille personnalité enfouie, s'aidant aussi d'une potion amère et verdâtre que lui prépare quotidiennement la vieille guérisseuse aux mains expertes.

Au fil du temps qui s'écoule lentement, et en dépit de ses violents maux lancinants aux articulations douloureuses, Yvonne parvient à marcher péniblement, à se promener prudemment, s'aidant d'une canne en bois neuve, aux alentours immédiats du campement forestier. L'échine douloureuse courbée telle une vieille femme décatie au seuil ultime de sa vie, elle prend parfois le risque audacieux d'aller plus loin, marchant sans se faire tenir, avec à ses côtés les deux gamins dévoués qui animent les conversations comme des pies bavardes et insouciantes. Elle trouve en ces deux-là de vrais compagnons fidèles, des amis sincères. Ils s'évertuent avec tendresse à lui faire oublier son infortune cruelle, sa condition tragique.

Mais ces moments-là sont éphémères et fugaces, car une fois restée seule dans la pénombre de la case, elle se retrouve implacablement confrontée à la cruelle réalité, cette réalité implacable qui fait d'elle un être hideux et défiguré. Les bris de vitres acérées qui lui ont « labouré » sauvagement le visage au cours de l'accident meurtrier ont transformé ses beaux traits naturels harmonieux en d'affreuses séquelles boursofflées et violacées, la rendant hideuse et totalement méconnaissable. La première fois qu'elle s'est regardée dans une glace, confrontée à son nouveau visage, elle s'est piquée d'une telle rage incontrôlable, d'un tel désespoir, qu'elle l'a brisée violemment contre le mur. Et depuis ce jour terrible, elle n'a plus jamais approché un miroir, refusant cette image.

Au bout de six mois de traitement assidu et de convalescence difficile, Yvonne retrouve progressivement son passé fragmenté. Des souvenirs immémoriaux et enfouis fusent des confins obscurs de son passé trouble, des plus heureux et lumineux aux plus amers et douloureux, des plus doux et tendres aux plus cruels et déchirants.

Parfois elle a besoin de solitude absolue, d'isolement. À ces moments ultimes privilégiés de recueillement, elle se retire seule au bord de la rivière non loin, à cet endroit favori et secret où le bruissement mélodieux des clapotis de l'eau qui fuit rapidement dans son lit sinueux exerce sur elle

un effet thérapeutique apaisant et réparateur. Elle témoigne une reconnaissance infinie et éternelle à ces personnes exceptionnelles à qui elle doit la vie sauve, et qui par ailleurs sont devenues sa nouvelle famille d'adoption, ses anges gardiens. Sur son site de prédilection paisible, assise sur un bloc de pierre granitique massive expulsé du lit de la rivière par les crues hivernales violentes le long des années successives, Yvonne fait le bilan amer de son existence brisée. La trahison abjecte qui a failli lui coûter la vie et qui l'a conduite dans cette jungle épaisse au milieu de nulle part est insupportable, révoltante.

Comment comprendre les raisons obscures qui ont pu unir l'homme chéri au-dessus de tout, l'homme qu'elle adorait, à Isabelle, la personne pour qui elle nourrit une aversion profonde qui n'a d'exemple, une haine viscérale ? Quel est donc ce sentiment viscéral torride et dévorant, que l'on appelle l'« Amour » avec un grand A, divin ou démoniaque selon les circonstances, qui peut en un tour de main tourner la raison humaine en dérision totale, au point d'abaisser sa « victime » aveugle au rang de l'animal dénué de discernement ?

Car Yvonne réalise maintenant avec amertume le nombre considérable d'indices révélateurs qui s'étaient offerts à elle si elle n'y avait pas fermé obstinément les yeux, si elle n'avait pas été si naïve. Des semaines plus tôt avant le jour fatidique de la découverte, et à trois reprises distinctes, elle avait surpris l'effluve subtil d'une essence féminine et entêtante qui embaumait l'air tempéré du séjour spacieux de leur résidence cossue, et parfois même de la chambre conjugale intime.

Si la raison ne l'eut pas abandonnée ce jour-là pour faire une place de choix à cet « Amour » insensé et aveuglant qu'elle voue inconditionnellement à Claude, elle se serait rendu compte lucidement qu'elle ne connaissait en réalité qu'une seule personne qui portait ce parfum caractéristique et envoûtant : ISABELLE. Le discernement manquant cruellement, elle n'a pu nourrir de tels soupçons légitimes, ni même imaginer une telle trahison. De plus, elle ignorait même totalement l'existence de rapports quelconques, de contacts secrets entre Claude et sa tutrice machiavélique en dehors de ceux qu'elle connaissait officiellement, et qui tournaient invariablement autour d'elle-même. Or les choses avaient tellement évolué entre temps et entre eux, dans l'ombre et le mensonge, qu'ils s'étaient tissé dans son dos, en toute hypocrisie, des liens amoureux clandestins et passionnés.

CHAPITRE 12

Le sacrifice ingrat

« L'autocar rugissant comme une bête sauvage frappée de plein fouet fonça aveuglément sur cette route battue par des cordes de pluie diluviennes. L'obscurité était dense, impénétrable, et la visibilité médiocre, quasi nulle. Le car, sans aucune pitié fouetté violemment sur les flancs par la folle tempête déchaînée, semblait se fier uniquement à la vitesse pour échapper au supplice aquatique. Soudain, une détonation tonitruante et sèche arracha brutalement les passagers de leur quiétude trompeuse.

"Seigneur !", avait crié instinctivement sa voisine terrifiée. L'énorme car balança dangereusement à gauche, puis à droite dans un mouvement incontrôlé. La panique naquit instantanément à bord parmi les passagers affolés. Le conducteur qui venait de perdre des roues sensibles de son engin massif, détruites par des clous acérés posés intentionnellement sur la route par des « coupeurs de routes » embusqués dans l'ombre, ces pirates redoutables des routes de campagne, n'eut guère le temps de redresser le car et ralentir qu'il butât violemment à nouveau sur une crevasse profonde occultée par des eaux débordantes que constituait un vaste « nid de poule » béant sur la chaussée détrempée.

Le "Soixante places" tangua brutalement, bascula dangereusement à gauche puis à droite, et quitta la route dans un dérapage, dévalant une pente abrupte et accidentée. Les hurlements de détresse des passagers terrorisés appelant le secours de Dieu de toute leur foi désespérée ne purent qu'amplifier la panique grandissante du conducteur impuissant. Les grands coups de freins désespérés et répétés ne purent non plus stopper l'autocar effarouché qui poursuivait sa folle chevauchée incontrôlable sur ce versant périlleux, slalomant dangereusement entre bosquets touffus et monticules. Le mastodonte d'acier ne pouvant plus tenir sur ce qui lui restait de ses trains robustes disloqués, continua sa course folle par une embardée finale qui s'acheva près d'un étang sombre dont les eaux sortaient de leur lit naturel.

La pluie torrentielle s'était interrompue brusquement. La profonde obscurité fit place progressivement à une pénombre grisâtre favorisée par la lueur laiteuse d'une lune longtemps éclipsée derrière les épais nuages noirs dont les eaux liquéfiées avaient copieusement inondé la terre meurtrie.

Le spectacle était indescriptible, effroyable, digne d'un film d'horreur. Des pleurs déchirants et des cris à l'aide des victimes mutilées constituaient un vacarme assourdissant qui pouvait s'entendre au loin dans la nuit, tandis que d'autres gisaient plongés dans l'inconscience et leur sang propre qui formait des flaques sombres. Yvonne leva lourdement la tête ensanglantée, baignant dans son sang poisseux, le corps devenu insensible à l'extrême douleur qui le ravageait. Elle vit soudain surgir de nulle part ces « coupeurs de routes » tant redoutés. Ces êtres sans cœur, peut-être tout aussi

dépourvus d'âmes humaines et de compassion. Ils avancèrent vers eux à pas pesants et menaçants, dépouillant méthodiquement les passagers déjà préoccupés par leur survie immédiate, pendant que d'autres-mêmes étaient à l'agonie, rendant leur dernier souffle. Ces êtres nécrophages, comme des spectres sinistres venus des contrées d'outre-tombe, leur ravirent tout sans scrupule : des espèces sonnantes et trébuchantes aux téléphones portables, en passant par les bijoux précieux et les montres-bracelets de valeur.

Prenant tout leur temps avec une patience glaçante, ils fouillèrent minutieusement les sacs à mains des femmes et les bagages éparpillés des coffres du car éventré, et même introduisaient les mains avec détermination dans les poches des victimes à l'article de la mort, sans se préoccuper le moins du monde de leurs statuts pour l'heure de « vivants » ou de « morts ». Leurs grandes lampes électriques puissantes semblables à des lampes tempêtes produisant de la lumière blanche crue, accrochées solidement à des branches, suffisaient à éclairer toute la scène macabre. L'un des pirates, semble-t-il le plus jeune de la bande, s'approcha d'Yvonne gisante et s'empara sans ménagement de son sac à main toujours posé près d'elle. Il l'ouvrit fébrilement et empocha le téléphone portable qu'il y trouva. Il s'intéressa surtout à une trousse plate en cuir qu'il y trouva et qu'il identifia immédiatement à un portefeuille pour les papiers d'identité de sa victime. Il jeta celui-ci négligemment par terre après n'y avoir rien trouvé de valeur comme les quelques bijoux modestes qu'il avait déjà empochés.

Dans un autre compartiment de l'accessoire féminine, à l'air bien bourré et prometteur, il infiltra la main pour la ressortir avec une grosse enveloppe scellée qu'il devina être porteuse d'une liasse de billets de grandes coupures. Le jeune pirate signala immédiatement sa trouvaille précieuse à son chef qui ne cacha pas sa satisfaction évidente en serrant le butin convoité dans la paume. Celui-ci extirpa la grosse liasse de "billets roses" soigneusement rangés dans une enveloppe kraft. Puis jetant un regard circulaire, il observa la trousse dont le contenu de papiers administratifs était éparpillé auprès de leur propriétaire mourante. Il se baissa pour les ramasser. Puis resté accroupi près d'Yvonne agonisante, il énumérait les objets en sa possession d'une voix rauque.

— Carte nationale d'identité ; Permis de conduire ; Passeport... Yvonne... Tu as le même prénom que ma femme, toi. C'est vraiment dommage, vraiment !

Il rassembla et rangea ces documents dans leur étui de protection et en referma soigneusement le zip.

— Sois forte petite, les secours seront là sous peu, conclut-il en jetant le portefeuille près d'elle d'un geste presque compatissant. Il se retira d'auprès de sa victime en brandissant triomphalement la volumineuse enveloppe au contenu royal éventrée.

— Cette jeune fille vient de payer la dîme pour tout le monde. On se tire d'ici.

À ces mots qui sonnaient comme un ordre impératif de lever le camp, les porteurs des lampes s'emparèrent de leurs luminaires, s'enfoncèrent rapidement dans la jungle dense au-devant de la

horde de brigands satisfaits. Yvonne garda les yeux ouverts et fixes, témoins impuissants de ce double malheur accablant. Elle regardait auprès d'elle, à hauteur de sa tête ensanglantée, gisait et béant de toute sa vacuité, son sac à main de cuir de reptile. L'argent perdu était d'une valeur de huit cent mille francs CFA, prévue pour venir en apport financier supplémentaire au capital alloué au commerce entrepris avec son amie Sylvie. Ce supplément d'argent devait être utile pour parer aux imprévus et autres éventualités liés au commerce d'importation avec tous ses aléas économiques. Le voyage pour le Togo par voie routière ayant été subitement ajourné pour cause de mauvaise santé de sa partenaire commerciale, Yvonne n'eut pas le temps de sécuriser cette somme importante dans une banque traditionnelle ou sur un compte mobile money, lorsqu'elle fut contrainte de quitter dare-dare la maison à la survenue brutale de la trahison dont elle fut victime.

Toute cette scène se déroulait sous le regard d'Yvonne, la vue floue et brouillée par des caillots de sang qui lui coulaient dans les yeux, ne l'émouvait guère. Elle n'en avait plus la faculté ni la force. Son corps était paralysé comme sous l'effet d'un anesthésiant puissant. Elle avança péniblement la main, empoigna courageusement le portefeuille au précieux contenu, et l'attira à elle faisant appel à sa toute dernière énergie résiduelle. Elle essaya tant bien que mal à l'insérer dans le creux de sa taille sous la ceinture de son pantalon jeans. Les productions de son esprit semblaient lui échapper progressivement, à mesure que son traumatisme gagnait en ampleur. Un voile opaque enveloppa sa conscience défaillante et elle sombra à son tour dans les vapeurs soporifiques d'un coma profond dont la durée s'avèrerait hebdomadaire. »

La malade se réveilla en sursaut en se débattant violemment, poussant des cris à l'aide déchirants. Ses hôtes la retinrent fermement sur le lit, la rassurant de la totale sécurité. Cela n'était juste qu'un cauchemar, un mauvais rêve.

Le lendemain matin, son infirmier averti de cette scène de nuit fut plutôt enchanté d'apprendre la nouvelle.

— C'est une résurgence de la mémoire, cela ne doit pas t'inquiéter outre mesure, rassura-t-il sa patiente anxieuse.

— Ces images sont si nettes et retracent les faits avec une telle exactitude troublante !

— Et c'est justement ce qui me réjouit. Cela s'explique par une reconnexion synaptique liée à la mémoire. Ton cerveau recouvre toutes ses fonctions progressivement. Ces rêves vont très bientôt cesser, lorsque l'ordre sera rétabli dans ton esprit.

Depuis le départ d'Yvonne sans laisser d'adresse, il y a plus d'une année et demie maintenant, Claude avait entrepris quelques recherches çà et là ; interrogeant ses amies communes ; avait prolongé ses investigations jusqu'au village natal de la fugitive. Nulle part il n'avait retrouvé les traces de sa concubine disparue. Mais jamais il ne s'était laissé effleurer par l'idée de la survenue d'un drame. Il avait attendu dix mois qu'Yvonne mît une fin à sa fugue (il lui reconnaissait cette propension à fuir en situation très défavorable), afin qu'il s'excusât pour ce qu'elle avait vu. Il fallait

rompre cette relation débordante et sans lendemain avec elle, et redéfinir leurs rapports en leurs imposant des limites, réexaminer ces rapports dans leurs cadres premiers, ceux d'une profonde amitié fraternelle. Passé le douzième mois il épousa Jeanine qui revint s'établir chez lui. Claude vivait maintenant heureux avec elle, se réjouissant à la limite du départ salutaire de celle dont la présence constituait un frein à leur bonheur conjugal.

Yvonne relate sa vie passée à Nicolas sans en omettre un iota. Comme toutes les après-midi, elle se retire seule à la rivière pour méditer. Sur son siège de roche elle écoute les plaintes des eaux qui retracent sa propre tragédie, relatant des faits et méfaits de son existence entière : l'époque de son enfance ; ses propres déportements ; la période « transitoire » chez Tante Isabelle où elle n'avait souvent droit qu'à un seul repas par jour ; et à la fin, la grosse bourbe de sa vie, Claude. Elle jette une pierre à l'eau, une autre, et une troisième, regardant les vaguelettes centrifuger sinueusement pour s'évanouir plus loin. Elle s'était amourachée de lui d'une manière obsessionnelle. De l'amour pur, sans macule, diraient bon nombre de contemporains, et de la pure idiotie pour les moins crédules pour qui une telle débauche de sentiments ne peut qu'être létifère. En outre les difficultés et la misère rencontrées ont opiniâtrement concouru au malheur qui est le sien.

Amers souvenirs, nostalgie de son enfance paisible. Elle a une pensée reconnaissante envers Mawa, son amie d'enfance qui tentait de la prévenir d'un danger à venir, qu'elle exprima dans une image qui se clarifie maintenant pour elle : « ... Je crois que tu emporteras cette rivière dans tes yeux et là-bas, elle deviendra un océan... » Un océan de larmes voulait-elle dire. À cet instant précis, des larmes lui échappent, sanglots muets rythmant une mélodie à peine murmurée et improvisée.

« Mawa mon amie,

Mawa ma tendre amie.

Que tu es vigilante !

Tu m'avais prévenue

Que tu es sage !

Plus sage que mille voyantes

Je ne t'ai guère crue.

Pourtant à l'avance tu avais tout vu.

Je suis aujourd'hui devenue

L'ombre de moi-même.

Mawa mon amie,

Mawa ma tendre amie.

Bénis soient tes jours

Mon amie,

Ma tendre amie. »

Comme de coutume son infirmier la rejoint à cet endroit relaxant pour les échanges avec sa patiente avant de s'engager sur le long chemin de retour au village.

— Bonjour, ma fille. Il prend place auprès d'elle.

— Bonjour, tonton. C'est déjà la fin des travaux. N'est-ce pas trop tôt ? s'étonne la fille.

—Oh, je ne suis plus jeune, tu le sais ; et avec ces rhumatismes ! il la prend doucement par la main. —Qu'en est-il de la migraine de ce matin ? Y a-t-il du mieux ?

Yvonne opina du bonnet le regard figé sur le ballet des vaguelettes à la surface de l'eau. L'homme comprend sa préoccupation.

— Arrête de pleurer sinon tu ne réussiras pas à te débarrasser de tes maux de tête. Tu penses à lui, n'est-ce pas ? remarqua l'homme.

—Il s'appelle Jean Claude KOUAKOU, originaire de Yakasse-Feyasse.

—Yakasse-Feyasse, dans le département d'Abengourou?

—Oui, fit la jeune malade surprise par l'enthousiasme subit que suscitait chez l'homme le nom de cette localité.

—Je connais bien ce patelin. C'est une bien coquette bourgade ! J'y suis allé il y a deux ans pour le mariage de ma nièce. En plus, et c'est le clou, ma mère est originaire de Zinzénou, à quelques kilomètres avant en partant du sud. Je connais bien ce village. J'ai moi-même fait tout mon cycle secondaire au lycée moderne d'Abengourou en tant qu'élève, et y ai pris mon premier poste d'enseignant pendant dix ans. Par conséquent je ne suis pas étranger à cette région.

—Claude est le propriétaire, reprit Yvonne, de la marque d'accessoires de mode « YAKAS », lancée il y a seulement deux ans.

—"YKS", comme la marque du portefeuille ? Je vois.

—Chacun de mes voyages au Togo est une occasion de faire connaître la marque aux commerçants qui désirent la découvrir. J'en emporte toujours des échantillons.

— Oh, je vois à quel point tu t'es mise à la disposition de ton homme ! Tu sais ma fille, nous sommes tous un jour passés par ce genre de déceptions. Et dès que cela arrive on perd tout de suite le goût à la vie. L'amour dans la jeunesse est une véritable folie que nul ne peut expliquer. L'essentiel est d'éviter de retomber dans les mêmes problèmes. J'en ai connu aussi des trahisons, et je puis t'assurer que je comprends parfaitement ce que tu ressens. Mais j'aimerais toutefois te faire remarquer que tu t'es montrée trop naïve.

— Mais, il était tout pour moi. Il m'avait sortie du malheur, de l'esclavage de ma tante, de la détresse en un mot. Je l'aimais plus que tout, et je ne demandais qu'à vivre heureuse avec lui ; et j'étais prête à tout pour y arriver. Son immixtion dans ma vie a bouleversé toute mon existence.

— À mon avis, reprend l'homme, tu as consenti ta part de sacrifice pour la réussite de votre couple ! Toutefois permets-moi de te faire remarquer que tu es allée trop vite en besogne, ma fille. Tu l'aimais par reconnaissance, mais ce monsieur selon moi, éprouvait pour toi un amour purement philanthropique. Si vos relations restaient circonscrites dans le seul cadre et l'esprit qu'il avait dès le début enjoint à sa conscience, je jure qu'il aurait personnellement veillé à ton épanouissement social. Dis-toi qu'il n'était pas du tout obligé de te venir en aide. Il agissait selon le dictamen de sa conscience. N'oublie pas qu'il fréquente la haute bourgeoisie où les filles sont les plus distinguées. Sans te précipiter comme tu l'as fait, il aurait fallu procéder par étapes. La séduction est une étape décisive en amour. Cela peut durer autant de temps que nécessaire, le résultat est toujours probant. Mais la manière indécente dont tu l'as alléché ne pouvait aboutir qu'à ce cuisant déboire.

— Je pensais qu'il m'aimait tout au moins. Je me suis abusée, reconnaît Yvonne s'abandonnant aux larmes.

— C'est absurde de penser que l'amour est toujours réciproque. Tu t'es fourvoyée comme il ne le fallait pas.

— J'ai perdu ma fleur pour lui, j'en ai honte, chevrote la jeune femme le visage dans les paumes.

— C'est toujours comme ça, et tu as bien raison de culpabiliser. Tu as sacrifié ta virginité à l'amour. Mais ce sentiment est parfois, je dirais même souvent, d'une ingratitude qui se passe de commentaires. Tu sais ma fille les relations avant le mariage impliquent un changement irréversible qui rend impossible de revenir à l'état initial.

Ils marquèrent un silence. La jeune fille reprit la parole.

— Depuis le décès de mon père, je n'ai pas connu un seul moment de bonheur en dehors de celui que me procuraient les soins de ma grand-mère. Toutes les circonstances ont concouru à me rendre malheureuse chaque jour encore davantage.

L'homme souffle puis reconnaît.

— Tu purges un terrible karma, en effet.

Il lui explique brièvement cette notion de karma.

— Qu'ai-je donc fait de si grave pour mériter de telles souffrances ?

— Je me le demande aussi. La nature est parfois très impitoyable dans l'exécution de ses lois.

— Qu'ai-je donc fait que je devrais payer si durement ? continuait de se demander la pauvre victime.

— Cela n'est sûrement pas à mettre au compte de cette existence-ci, te répondra-t-on.

Remarquant les signes d'incompréhension de son interlocutrice de la notion du karma, l'ex-enseignant se montra plus explicite.

— Tout ceci est bien trop compliqué pour moi. J'en ai vraiment assez. J'aurais vraiment préféré mourir dans cet accident, vous savez !

— Ne sois pas si négative, ma fille. Il y a encore beaucoup à espérer, à en juger par le miracle dont tu as bénéficié. Certaines victimes de l'accident n'ont pas eu ta chance, tu sais ? Les choses tourneront à ton avantage très bientôt, crois-moi.

— J'en doute fort, fit Yvonne l'espoir ruiné.

— Vois-tu ? Tu as subi passivement les coups de la vie comme une enclume ; et le temps viendra bientôt d'en « donner. »

— Et comment ?

— Les circonstances de la vie, fastes et néfastes, arrivent par vagues selon un rythme alternatif. Ainsi les jours malheureux sont toujours suivis de jours heureux. Tu as passé un « cycle de malheurs » en acceptant de subir passivement les coups à la manière d'une enclume. L'heure vient où tu devras t'investir du rôle du « marteau ». En attendant ce jour ; il faudra te prémunir d'atouts indispensables comme l'INSTRUCTION. Je m'attèlerai personnellement à te fournir les bases d'une bonne instruction. Rien n'est encore tard, bien au contraire ! Et puis il est inutile de ressasser le passé. Je voulais seulement te faire voir l'énormité de ton erreur. Maintenant que tu as compris, je pense qu'il faille à présent envisager la reconstruction de ton avenir. As-tu encore un parent quelque part qui acceptera de t'héberger et t'aider à entreprendre un petit commerce ?

— Claude était mon seul « parent ».

— Oui, je comprends. Mais je voulais dire un parent biologique : un cousin, etc... même éloigné, reprend l'homme tout de suite, l'air proche de la désolation.

Yvonne marque une longue minute de silence. Ses yeux s'embuent à nouveau.

— Ma mère est morte quelques minutes après notre naissance. Mon père alors pour satisfaire à la faveur que lui demandait une ancienne amie devenue une épouse rendue malheureuse par un problème de stérilité, accepta de lui accorder l'adoption de ma sœur jumelle.

— Ah, c'est intéressant. Comment s'appelle ta sœur jumelle ?

— Yvette.

— Yvonne et Yvette.

— Nous portons des prénoms presque similaires parce que nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau.

— Continue s'il te plaît, s'impatiente l'homme.

— Je n'ai connu ma sœur qu'à l'aube de nos huit ans. Ses parents adoptifs projetaient de se rendre très prochainement aux USA pour s'y établir, avec elle bien entendu. Un an plus tard, mon père contracta une maladie qui eut raison de lui. Après son inhumation l'on retrouva dans ses effets personnels des traces de correspondances qu'il eut avec eux. Jusqu'à une date récente je possédais encore une de leurs lettres affranchies aux États-Unis.

— Ce qui nous permet d'espérer qu'ils y sont toujours !

— Jusqu'à preuve du contraire, ils y seraient.

— Bien, mais maintenant tu as perdu leur adresse, non ?

— Non. Je la savais par cœur. Je vais tâcher de m'en souvenir.

— Voilà une très bonne nouvelle. Tu vas leur écrire et expliquer tout le malheur dont tu as été victime ces dernières années. Je suis convaincu que ta sœur ne te laissera pas ainsi. Ils t'aideront, j'en suis convaincu, à redonner un nouveau départ à ta vie. Je viens à l'instant même de faire une prédiction sur ton avenir, et la lueur d'espoir ne s'est pas faite attendre... Maintenant que l'espoir renaît, bavardons simplement. Parle moi de ces personnes qui t'ont pourri la vie à koumassi, Isabelle ; Irène... Parles-moi de la première. Quels sont vos liens réels de parenté ? Dis-moi tout sur elle. Ainsi j'espère pouvoir te permettre de te vider !

Akoua reprend la parole, avec une telle volubilité qui fait sourire l'enseignant.

— Ces deux femmes sont les pires cauchemars pour un homme, commence-t-elle.

Akoua le dit avec une telle conviction que son seul interlocuteur, du reste le moins hypocrite, peut juger de la tangibilité de la haine qui anime ces mots. Une haine, dirait-on, celle de l'esclave pour son maître, de l'opprimé pour son oppresseur, toute chose ayant en toile de fond le projet d'une revanche couvée. — Ces deux femmes, à l'entendre parler, se faisaient passer au début pour de ferventes chrétiennes. Isabelle était catholique, et l'autre, son alter ego, protestante. Elles avaient

pour habitude d'exacerber leur foi, se pavanant dans les rues du quartier, l'une la tête voilée et une Bible à la main, et l'autre un chapelet terminé par une croix avec un Sauveur efflanqué cloué, et un médaillon avec un relief de la Vierge Marie. Dans un coin de sa chambre se trouvait une petite table couverte d'une nappe blanche, sur laquelle reposait un encensoir, d'étranges chandelles et des bondieuseries de fervents catholiques.

Ce lieu sacro-saint m'était interdit d'approche, pour le nettoyage, même pas d'un demi-mètre. Tante Isabelle le faisait elle-même. Et pourtant, elle m'avait empêché de faire sa troisième année de catéchuménat qui m'aurait conduite cette année-là au baptême catholique. « Savent-ils seulement la comédie qui se joue en leurs noms en ce bas monde ? », ne cessais-je de me demander, pensant au Bon Dieu, à son pauvre fils et à sa mère. Les heures de répétition de ma tante à la chorale étaient les plus précieuses.

Mais toute cette comédie prit fin un jour, après une action vigoureuse de l'oncle Joseph, lorsque tout le quartier découvrit qu'Isabelle était en réalité la "chérie de service" des maîtres de chœur de « tout Abidjan ». Quant à la seconde sainte-nitouche, c'était bonnet blanc, blanc bonnet. L'histoire de tante Irène remontait à 2002, l'année de ma "déportation" du village à Abidjan. Je l'estimais beaucoup au début tant qu'une certaine histoire n'avait pas encore dévoilé sa vraie nature. Je ne m'appesantirai pas sur l'histoire de cette dernière car elle ne fait en réalité pas partie des membres des équations de ma vie. Et d'ailleurs, je ne pense plus la revoir sur mon chemin.

L'homme lui parle longuement de ce que pourra devenir sa vie future si cette famille adoptive de sa sœur lui vient en aide. Ils rentrent dare-dare au campement sous la menace pressante d'une ondée. Puis un quart d'heure plus tard, l'homme la quitte après lui avoir promis de revenir le lendemain.

CHAPITRE 13

La lettre

Yvonne fait désormais partie intégrante de cette famille qui vit au milieu de cette forêt dense de la région du N'zi-Comoé. Elle a beaucoup appris de la vie, instruite des sages conseils de la vieille M'Affoua et de ceux du vieil enseignant perspicace. Elle s'est beaucoup cultivée intellectuellement grâce à une quantité impressionnante de livres et de publications que lui rapporte l'homme régulièrement, dans le souci de meubler son temps et combattre l'oisiveté néfaste, mais surtout de tester ses capacités intellectuelles et ses aptitudes d'assimilation. Les résultats s'étant avérés au-delà de ses attentes optimistes, le vieil enseignant a décidé de dispenser à la jeune étrangère des cours véritables accélérés selon le programme scolaire officiel en vigueur. Il le fera pour elle avec dévouement, espérant par ce fait lui fournir des armes meilleures pour ses combats futurs, celui pour s'offrir un avenir meilleur et digne. Cette décision a été arrêtée à partir de la motivation personnelle intense de la jeune fille à vouloir rattraper le temps perdu et se battre courageusement pour retrouver sa dignité bafouée.

Ce projet ambitieux d'Yvonne a pour fondement son rêve de retrouver sa sœur jumelle résidant aux États-Unis où elle gagne sûrement bien sa vie. Parfois le découragement et le doute l'envahissent à la pensée de ne jamais recevoir de réponses à la lettre expédiée un mois plus tôt. Pourquoi cette réponse tarde-t-elle tant ? Peut-être ont-ils changé d'adresse ? Ou avaient-ils quitté ce pays ? Toute une flopée de questions angoissantes qui la tourmentent jour et nuit. Depuis son rétablissement jugé acceptable par son traitant, Yvonne est devenue très active dans cette famille. Elle s'occupe de tous les travaux ménagers et champêtres avec ardeur, s'attelle à la récolte des cultures semées de ses propres mains, puis les mercredis et dimanches, jours du marché, elle fait transporter les légumes et vivriers produits au village pour procéder à leur vente. Au village, elle ne s'y rend jamais personnellement.

La dernière fois et la seule d'ailleurs où l'envie l'y avait conduite, Yvonne essuya une cuisante humiliation dont elle se souvient encore : pendant qu'elle marchait à pas de caméléon, claudiquant l'échine recourbée par des blessures traumatiques lombaires, sur l'artère principale du village, vêtue d'une longue robe de n'zassa, un patchwork de wax africain descendant jusqu'à la cheville, elle rencontra un groupe de femmes dont un petit garçon. Ce dernier, le petit garçon, qui accompagnait sa mère voyant Yvonne à l'allure clopinante telle une personne du troisième âge, s'exclama naïvement à l'endroit de sa génitrice :

— « Maman, regarde cette vieille femme. Ce qu'elle est laide ! »

— « Petit impoli, intervint promptement la mère embarrassée. Ne t'ai-je jamais interdit de parler des personnes âgées de la sorte ? »

La mère visiblement très confuse s'approchant d'Yvonne, s'adressa à elle qu'elle prenait en réalité pour une personne du troisième âge. « Je vous demande pardon grand-mère, pour la très mauvaise attitude de mon petit-fils. Une fois à la maison je lui appliquerai une correction exemplaire dont il se souviendra à jamais. »

La dame était sensiblement proche de la ménopause. Yvonne resta coite, la dignité meurtrie et piétinée. Elle avait tant changé physiquement que l'on l'eut prise pour une vieille femme décatie. Toutes ces choses inhabituelles l'avaient profondément marquée psychologiquement. Cet événement s'était produit il y a bien longtemps, au début de sa période de convalescence. Maintenant elle a recouvré de la vigueur et son squelette a retrouvé de sa verticalité. Sa claudication moins accentuée entrave peu sa motricité. Mais... son masque facial n'adhère plus au goût d'un esthète. Même s'il lui était offert toute la possibilité de refaire sa vie, sera-t-elle la même personne d'avant l'accident ? Se trouvera-t-il un homme pour l'aimer ? Une si belle jeunesse gâchée par la faute d'un individu paragon de l'infidélité, qui à l'heure où elle y pense doit filer des jours heureux avec... elle n'ose plus penser à cette femme introvertie et matérialiste à souhait. Jeanine est une fille issue d'une famille riche.

Cette condition avantageuse a-t-elle peut-être jamais joué en sa faveur auprès de Claude ? Mais tout porte à croire que cet homme vit une situation similaire à celle qu'il lui faisait vivre à elle : tout ce grand amour qu'il dispense à Jeanine au point de devenir son esclave, cette folie qu'il lui témoigne ne serait nullement récompensée que par une troublante hypocrisie. Cependant cette jeune femme s'annexe cette place auprès de Claude pour des raisons qu'elle seule connaît. Mais Yvonne reste convaincue qu'il court à sa perte avec cette fille aux envies idiopathiques pour le luxe à ses côtés.

Nicolas est arrivé très tôt le matin le visage radieux, tenant à la main un pli, la réponse à la correspondance expédiée aux USA. Il tend tout de suite l'enveloppe à Yvonne.

— Enfin, je n'y croyais plus. Quinze mois que nous attendions, fait remarquer Yvonne.

— Moi non plus je n'y croyais plus. Ouvre-la donc, je suis impatient aussi.

La jeune femme abandonne son balai à manche confectionné à son attention à cause de ses douleurs lombaires, hésite longuement n'osant presque pas poser les yeux sur l'enveloppe ; puis après un geste d'approbation de son protecteur déchire frénétiquement l'enveloppe. Un tremblement s'empare de ses mains moites. Le contenu de la lettre est des plus concis et des plus prometteurs : Yvette, la sœur jumelle sur l'autre bord de l'océan Atlantique invitait sa sœur à l'y rejoindre afin d'y refaire sa vie. Cette proposition ravit Yvonne à l'ivresse, car sa jumelle lui ouvre les portes de l'avenir, à elle une jeune femme de vingt-six ans qui en fait malheureusement la soixantaine révolue. La correspondance s'est poursuivie des mois durant. Yvonne reçoit à chaque réponse à ses lettres des photos de sa sœur. Un jour elle a reçu un important mandat destiné à se payer un billet d'avion, après acquisition de toute la documentation administrative afférente à son très prochain voyage.

CHAPITRE 14

La main secourable

Depuis près d'une heure Yvonne attend dans la vaste salle de l'aéroport. La grande horloge murale indique 16 h 17. Nulle part elle n'aperçoit l'ombre d'une connaissance qui l'attende. L'inquiétude la gagne progressivement. Elle songe un instant qu'il faille trouver un hôtel où passer la nuit au cas où ses contacts ne se manifesteraient à temps. Tout semblait prévu et devrait se dérouler sans aucune anicroche. Le manque de connaissance de la langue locale et des mœurs des aéroports ; la fatigue due au long voyage transatlantique ; l'abattement moral profond et prolongé, sont des facteurs notables qui jouent indubitablement en sa défaveur. Car en effet, depuis le débarquement de cet avion les annonces à son endroit passent en boucle, lui rappelant le point de contact prévu où l'attendent ses hôtes. Pendant qu'elle se remplit de pensées mornes et anxieuses, une voix féminine l'interpelle tendrement.

—Bonjour, petite sœur.

Yvonne lève doucement la tête alourdie par la fatigue accumulée. Trois personnes avancent vers elle d'un pas rapide. Yvette est là, accompagnée par ses parents adoptifs bienveillants. L'étrangère se redresse lentement pour embrasser sa sœur avec émotion. Toutes les deux pleurent, heureuses de se retrouver pour la première fois depuis l'âge de la conscience. Chacune n'ignorant pas l'existence de l'autre, elles avaient adressé de ferventes prières au ciel afin qu'elles se retrouvent un jour. Yvette pleure longuement à la vue des séquelles encore visibles sur le visage de sa sœur jumelle, faisant siennes les souffrances qu'elle a subies. Les jumelles sont restées un long moment silencieuses, bâillonnées par l'émotion intense, se dévisageant mutuellement. Le couple Irié BI manifeste aussi sa joie de compter Yvonne parmi eux. Ils marchent ensemble jusqu'à la voiture garée, aidant leur hôte visiblement exténuée. Ce couple est l'un des symboles les plus parlants de la réussite de l'Africain sur le sol américain. Ils ont accumulé une fortune considérable qui leur garantit le respect de leurs pairs du monde des affaires, et de la diaspora. Le quart des entreprises de la famille est dirigé par Yvette l'héritière, connue d'ailleurs pour son dynamisme et son sens des affaires.

Plus les jours se succèdent, davantage Yvonne tombe d'admiration pour sa jumelle. Elle la trouve d'une beauté sublime et éblouissante. Encore plus belle que les filles les plus renversantes qu'elle n'avait jamais rencontrées à Abidjan. Cependant, en dépit des séquelles laissées par les chocs traumatiques sur le visage d'Yvonne, et ce raffinement et ce soin quotidien d'Yvette, les jumelles ont des traits de ressemblance qui ne peuvent tromper personne. Après plusieurs jours de concertation familiale, la famille décide de songer à l'insertion et à l'intégration de son nouveau membre. Un poste au sein d'une de leurs entreprises florissantes lui sera attribué. Cet objectif leur impose donc le défi de lui payer des cours pour le rehaussement de son niveau d'études et lui apporter toutes les formations nécessaires à une mise à niveau efficiente et accélérée. Ainsi juge

cette famille le meilleur moyen de redonner un sens souhaité à la vie de la malheureuse jumelle de leur fille chérie. Mais tout cela n'est que secondaire ; car le premier sujet de préoccupation de cette merveilleuse famille reste et demeure la santé physique d'Yvonne. Son état ne laisse personne sans larmes, et nécessite des soins particuliers et urgents. Yvette préconise une intervention en chirurgie réparatrice et plastique pour sa sœur, qui ne méritait rien de ce qui lui était arrivé. L'idée a reçu une approbation unanime de toute la famille. En quelques coups de fil des rendez-vous sont pris avec les meilleurs spécialistes en la matière.

Cette opération est impérieuse aux yeux de la famille au regard des souffrances morales marquées d'Yvonne. Quelques semaines plus tard, elle est entrée en clinique pour ces soins spéciaux et en est ressortie avec des résultats anthropologiques et spectaculaires. La patiente sourit à sa propre image réfléchie, heureuse de reconnaître ses propres traits, les trouvant même très beaux et encore plus fins qu'auparavant. L'"artiste" ayant reconnu une similitude choquante entre les jumelles n'a trouvé meilleure option que de faire d'Yvonne une Yvette bis. Son choix n'a rencontré aucune objection venant des deux sœurs, car il ne fait en réalité que restituer l'œuvre de la nature. Elles sont semblables en tous points, au point qu'un "non-initié" aura un mal incroyable à les distinguer l'une de l'autre. Après le rétablissement complet d'Yvonne, une grande réception a été donnée en son honneur.

Yvonne fait la connaissance des meilleurs amis de la famille et ceux personnels de sa sœur. Tous comme un seul l'ont accueillie avec un enthousiasme empreint d'une grande convivialité et chaleur humaine. La fête a été belle et mémorable, tous s'évertuant à lui témoigner leur soutien indéfectible et leur disponibilité. Mais, un grand vide a pris place en Yvonne, non comblé et permanent, entretenu par l'idée de s'établir définitivement dans ce pays, selon la proposition à elle faite par Yvette. Son amour pour Claude est resté inébranlé, nullement entamé par le temps, et encore moins par les souffrances corporelles, le chagrin et la trahison. Elle n'avait connu aucun homme ni avant, ni après ; qui plus est, elle se dit qu'elle n'a pas encore dit son dernier mot à Jeanine. Elle en a discuté longuement avec sa sœur. Malgré les tentatives de sa jumelle à l'en dissuader, lui faisant une projection de ce que sera son avenir aux États-Unis, dans un milieu hautement propice au développement humain, en compagnie des hommes les plus en vue de la bourgeoisie de l'État, la crème de la société américaine, Yvonne est demeurée ferme sur sa décision de retourner à Abidjan.

— Je ne te comprends pas Yvonne. Sache que cet homme dont tu parles est très dangereux. Tu ne dois pas oublier ce qu'il t'a fait subir, s'exclame Yvette.

— Je le sais petite sœur, mais...

— Sois raisonnable, et aie un peu de lucidité ! Quel genre de cœur as-tu ? Quel amour ? Et ce qui me surprend est que tu t'y accroches crânement comme si tu n'avais pas déjà failli y laisser la peau.

Yvonne garde la tête baissée.

— Oui, mais c'est plus fort que moi, ajoute Yvonne la voix noyée dans ses propres larmes.

— Rien ne te garantit le succès !... Oh, mon Dieu ! Mais, j'hallucine ou quoi ? Je n'en crois pas mes oreilles. Penses-tu qu'il t'aime, lui ? Il se fiche pas mal de tes sentiments ! Sinon crois-tu qu'il oserait s'afficher ostensiblement avec ta tutrice et qui plus est, sur votre lit conjugal ? Ma parole, c'est du délire !

Pendant qu'elle écoute silencieusement les réprimandes de sa sœur, Yvonne se repasse mentalement la scène d'infidélité qu'elle avait surprise à son retour chez elle un soir, et dont sa sœur jumelle parle avec force détails.

— Vois-tu, poursuit Yvette, cette Jeanine dont tu m'as parlé, si je veux m'en tenir à tes dires est une fille qui ne recule devant rien, et peut user de tous les moyens pour arriver à ses fins.

— Cette femme n'aime pas Claude.

— C'est justement le problème. Elle est comme une harpie qui emprisonne sa victime dans ses serres sans trop savoir quoi en faire, mais pour rien au monde n'acceptera de se laisser déposséder. Le hic est que l'homme lui-même ne se doute pas de cette réalité et s'y complaît plutôt.

— Raison de plus pour que je retourne à Abidjan.

— Il y a quelques jours nous avons organisé une fête à ton honneur. J'en avais profité à dessein pour te présenter mes amis, des jeunes hommes bien, de bonne vie, célibataires et qui feraient baver ton Claude, rien qu'en faisant l'éventail de leurs biens personnels. Je me disais que tu ferais mieux de refaire ta vie avec l'un d'eux, en faisant table rase sur le passé. Il y en a bien un d'entre eux qui commence à te faire des galanteries, n'est-ce pas ? Penses-y vraiment.

— Je n'aime que Claude, et je ne crois pas avoir la force d'en aimer un autre.

— C'est tout ça, mais ça te passera, crois-moi. Sinon, je crains qu'il n'y ait urgence.

— Bof ! fait Yvonne avec une désinvolture qui fait qu'Yvette se laisse tomber dans le canapé de sa chambre à coucher.

Les jumelles se regardent comme des étrangères se demandant l'une pourquoi l'autre ne la comprend pas. Sans s'avouer vaincue, Yvette a attendu le lendemain pour exposer le problème à la face des parents afin que ceux-ci, avec le charisme qu'on leur connaît, parviennent à dissuader sa sœur jumelle de vouloir s'arrimer à cette idée puérile de retourner à Abidjan pour sauver ce qui reste d'un amour qui a déjà failli lui coûter la vie.

CHAPITRE 15

Les raisons du cœur

Vouloir décrocher la lune avec ses dents, voilà ce à quoi cette entreprise insensée s'apparente. L'idée même frise l'absurde. Mais la stupéfaction d'Yvette n'en a été que plus grande lorsque, après un exposé minutieux et détaillé fait par Yvonne elle-même, la réaction parentale n'a pas produit le choc escompté. À peine une légère réticence s'est-elle manifestée, le temps pour les parents de prendre la mesure des risques encourus, après quoi Yvette n'a pu que battre en retraite, désarçonnée par cette tournure inattendue des événements.

L'exposé d'Yvonne s'est révélé d'une puissance émotionnelle extraordinaire, au point que leur mère n'a pu retenir ses larmes. Des larmes qui coulaient le long de ses joues telles des perles de cristal trahissant l'ampleur de son trouble. Le père, profondément attendri par cette scène déchirante, n'a guère eu le pouvoir de réchauffer une atmosphère devenue pesante sous le poids des émotions. Loin de chercher à dissuader Yvonne de son dessein, il s'est au contraire assigné à lui-même la mission délicate de convaincre Yvette du bien-fondé de ce projet audacieux, auquel il compte désormais arrimer les ressources de sa Compagnie.

En effet, depuis quelques mois déjà, le conseil d'administration de son entreprise table sur le projet d'une possible extension de la compagnie IRIE-FOX Corp. en terre ivoirienne. L'opportunité se présente sous des auspices favorables. Après une formation qui devra nécessairement durer le temps requis pour acquérir les compétences indispensables, Yvonne pourra bien entendu retourner à Abidjan et prendre par la suite la tête de la succursale éburnéenne. Elle pourra ainsi mener à bien sa propre entreprise comme elle l'entendra, avec toute la latitude dont elle aura besoin.

Cette perspective change radicalement la donne. Yvette trouve cette idée excellente, presque providentielle. S'engager dans une telle bataille sans une arme de taille équivaldrait à un suicide programmé pour sa sœur jumelle. Yvette se surprend finalement à prononcer des paroles d'encouragement à l'égard de sa sœur, elle qui quelques jours auparavant s'y opposait farouchement.

— Nous te comprenons, et saches que tu as notre soutien indéfectible, admet-elle en lâchant ainsi prise, abandonnant enfin sa position rigide qui ne tenait plus lieu d'être.

Yvette est littéralement tombée en admiration devant l'intensité prodigieuse des sentiments que sa sœur jumelle nourrit pour ce Claude, quoiqu'elle-même ait le plus grand mal à concevoir qu'un amour aussi romanesque et passionné puisse encore exister dans ce monde désenchanté. Yvonne exprime toute sa gratitude à ses hôtes pour leur sollicitude et leur compréhension, puis leur fait part avec une politesse teintée d'urgence de la nécessité de partir dans un délai maximum de deux mois. Elle a catégoriquement décliné l'option de la formation, laquelle selon elle peut s'étendre sur des années interminables, ce qui mettrait irrémédiablement à mal son ambition. D'autant qu'elle a déjà

perdu au moins trois années précieuses à lutter contre la mort qui la marquait de si près, l'effleurant de son aile glacée.

Mais cette fois-ci, l'opposition ferme d'Yvette a reçu une adhésion populaire unanime. Le couple IRIE-BI a trouvé l'initiative précipitée, immature, et une véritable gageure de ne pas associer ses projets aux mesures préalablement préconisées par la sagesse et l'expérience. Yvette observe chaque jour son sosie avec un étonnement renouvelé, n'en revenant toujours pas de sa surprise croissante. Elle ne parvient décidément pas à réaliser qu'Yvonne puisse foncer tête baissée, la tête la première sur un objectif pourtant jugé de première importance, faisant fi des dangers encourus sans vergogne, sans chercher véritablement à mettre tous les atouts de son côté avant de s'élancer dans l'arène.

L'entêtement obstiné de sa sœur la laisse profondément perplexe, presque inquiète. Cet homme, ce Claude mystérieux, devait être un criminel habilement déguisé en ange, un manipulateur qui avait profité avec cynisme de la naïveté d'une innocente, aussi généreux qu'il avait pu paraître avec elle au début de leur relation. Il avait manifestement réussi à utiliser les sentiments d'Yvonne comme bouclier commode pour se dérober au chagrin que lui infligeait la séparation d'avec Jeanine. Sinon, rien au monde, sauf peut-être par égard hypocrite pour Yvonne, ne l'avait empêché de coucher avec Tante Isabelle dans une trahison consommée. Qu'espérait-il donc en agissant ainsi, à moins de vouloir bien sûr se débarrasser d'Yvonne devenue désormais une intruse encombrante dans sa vie ?

Il devait nécessairement savoir qu'après un tel acte de félonie, sa femme, rouge de colère et brûlante d'humiliation, déciderait de partir de chez lui sur-le-champ. Et la suite tragique est bien connue aujourd'hui. Il aurait été le seul et unique responsable si Yvonne avait trouvé la mort dans cet accident terrible. Il y avait donc « préméditation » claire et nette. À force d'y penser sans relâche, Yvette a fini par être obsédée, littéralement possédée par l'envie irrépressible de venger sa sœur jumelle.

Elle est animée d'un amour de plus en plus grandissant, viscéral pour elle, à mesure qu'elles se découvrent mutuellement, ainsi que d'une tendre compassion qui lui étreint le cœur. Le mal indicible que cet homme qu'elle ne connaît pas a infligé à sa sœur la révolte jusqu'au plus profond de son être. Pourquoi Yvonne n'aurait-elle pas droit au bonheur à l'instar des autres femmes ? Quel crime a-t-elle donc commis pour mériter un tel sort ? Yvette se voit désormais imposer le devoir sacré d'aider sa sœur jumelle à retrouver la joie de vivre, quoi qu'il en coûte, quel qu'en soit le prix à payer.

Et ce bonheur tant désiré est étroitement conditionné par la reconquête de ce qu'Yvonne a perdu dans le naufrage de sa vie conjugale : l'unique amour de son existence, celui qui fait battre son cœur contre toute raison. Yvette prend alors une décision audacieuse : elle se rendra elle-même à Abidjan en substitution à sa sœur, incarnant son double parfait.

Ces jumelles, qualifiées de vraies par tous les spécialistes, se ressemblent comme deux gouttes d'eau dans leur troublante similitude. Et la chirurgie reconstructrice subie par Yvonne a davantage amélioré les choses à l'avantage de celle-ci, effaçant les dernières traces distinctives. Elles ont des traits similaires à s'y méprendre, sont de complexion identique, et leurs timbres vocaux peuvent être interchangeables sans la moindre difficulté, sans le plus petit accroc.

Un jour, voulant faire une farce mémorable à l'un de leurs visiteurs, les jumelles s'étaient vêtues de tenues rigoureusement identiques à tous égards : couleurs assorties, étoffes jumelles, jusqu'aux coiffures savamment arrangées et jusqu'aux chaussures parfaitement appariées. Eh bien, tous les invités sans la moindre exception avaient lamentablement achoppé sur l'épreuve redoutable de les reconnaître au premier coup d'œil. Il y avait incontestablement matière à égarement, sujet à confusion totale.

L'idée géniale d'Yvette de remplacer sa sœur jumelle et de camper brillamment son rôle en terre éburnéenne gagne progressivement en importance, aussi bien dans son esprit fertile que dans son cœur déterminé. Il devient pour elle impérieux, urgent de venger sa sœur bafouée. Cette mission périlleuse consistant à tenter de faire plier l'échine à des gens qui, un jour dans l'ivresse aveuglante de leur orgueil démesuré, avaient eu la mauvaise inspiration, l'audace coupable de faire tort à sa sœur jumelle, lui apparaît désormais comme une croisade personnelle.

Yvette, elle-même, ira donc à Abidjan en parfaite doublure de sa sœur, pour implanter avec maestria la succursale locale de l'entreprise familiale. Cela s'impose d'autant plus que les parents n'accepteront jamais de laisser partir Yvonne, celle à qui cette difficile mission incombe en réalité, sans une formation optimale et véritablement adéquate. Qui plus est, Yvonne n'a bénéficié d'aucune étude formelle, un sérieux handicap qu'il ne faut guère ignorer ni minimiser.

Une formation substantielle devra d'abord lui procurer une contenance intellectuelle générale solide, puis une autre, plus spécialisée et orientée, pourra lui fournir les aptitudes idoines pour conduire avec succès une entreprise de l'envergure imposante de la IRIE-FOX Corp. Yvette est maintenant devenue extraordinairement enthousiaste à l'idée de devoir reconquérir le cœur volage de Claude et de le remettre tout « palpitant » d'amour renouvelé à sa sœur meurtrie.

Il a eu assez de temps pour comprendre l'ampleur considérable de son erreur en s'attachant malencontreusement à Jeanine. Et maintenant, le moment se révèle opportun, parfaitement propice pour qu'Yvonne réapparaisse dans son champ visuel comme un fantôme du passé. Et en cela, Yvette compte bien mâcher consciencieusement la besogne à sa sœur, lui faciliter la tâche au maximum.

Elle fera irruption dans la vie de Claude, à l'Yvonne, de manière totalement inopinée, impromptue et fantomatique, tel un spectre surgi du néant. Elle lui fera vivre le cauchemar de sa vie, un véritable enfer éveillé, sans jamais trahir sa propre identité ni dévoiler sa véritable nature, tout en atteignant méthodiquement les objectifs qui lui ont été assignés par sa sœur. Cette mission constitue la clé de voûte d'une entreprise qui se veut plus acrobatique et périlleuse que distrayante.

Elle a eu quelques jours intenses pour convaincre ses parents du bien-fondé de sa méthode audacieuse et obtenir leur quitus, leur bénédiction tacite.

— J'étais quelque peu inquiète pour toi, ma chérie, à cause de toutes ces choses bizarres et enchevêtrées que tu nous expliques depuis plusieurs jours. Je crois qu'il est déjà inutile de te demander de faire très attention à toi, sachant ton caractère déterminé.

— N'aie crainte, maman. Je dois impérativement m'entretenir longuement avec Yvonne pour peaufiner ensemble toutes nos stratégies dans les moindres détails. Elle a énormément de choses à m'apprendre sur cet homme énigmatique, et sur elle-même, sur leur histoire commune.

En effet, Yvette part courageusement en guerre contre un inconnu redoutable sur un territoire totalement inconnu et potentiellement hostile. Aussi doit-elle, comme une vraie doublure professionnelle, « ingérer » complètement la vie de sa sœur jumelle, l'assimiler dans ses moindres nuances, afin de parvenir sans coup férir à se faire passer pour elle de façon absolument convaincante.

Le père IRIE-BI ne laisse pas passer une heure sans téléphoner à sa fille pour lui prodiguer inlassablement les mêmes conseils avisés et directives prudentes, animé par une inquiétude paternelle légitime.

— Fais très attention, mon enfant chéri. Je vais prévenir certaines personnes influentes et bien placées à Abidjan de ton arrivée imminente. Tu devras absolument prendre contact avec le Premier ministre actuellement en fonction. C'est un vieil ami précieux de la faculté, un compagnon de longue date. Il t'apportera sa protection vigilante à tout moment, et constituera un secours inespéré en te faisant bénéficier de certains privilèges étonnants et considérables liés à ses hautes fonctions de chef de la primature.

— Ne soyez pas inquiets, papa. Je tâcherai scrupuleusement de suivre vos précieux conseils et d'en faire une lanterne éclairant chacun de mes pas dans cette contrée lointaine.

— Nous savons que tu réussiras brillamment car tu es une fille exceptionnellement battante, courageuse. Tu devras toujours mériter pleinement la confiance que le conseil d'administration place en toi, en faisant de ses volontés une priorité absolue et constante.

— N'aie crainte, papa. Je ne vous décevrai pas.

Sans douter le moins du monde des vertus pédagogiques éprouvées de la répétition, le père ne se prive guère d'occasions multiples de lui rappeler ses priorités essentielles afin qu'elle ne dévie point de ses objectifs stratégiques, bien qu'il lui reconnaisse volontiers un sens aigu et remarquable du professionnalisme.

Les réunions familiales aux allures solennelles de conseils de guerre s'achèvent chaque soir invariablement aux environs de vingt-deux heures, dans une atmosphère lourde de

recommandations. Juste après, les sœurs jumelles se retrouvent dans l'intimité de la coquette chambre à coucher d'Yvonne, propice aux confidences.

— Merci infiniment pour tout ce que tu fais pour moi, Yvette. Tu ne peux imaginer à quel point cela me touche. Une fois à Abidjan, je te demande instamment de te méfier vraiment, très sérieusement de Tante Isabelle et de Jeanine. Ces deux femmes sont capables de tout, de la plus grande perfidie, et pourraient même tenter d'attenter à ta vie dans un geste désespéré, croyant naïvement avoir affaire à moi et régler définitivement leurs comptes.

— Je ferai d'une seule bouchée cette Jeanine prétentieuse et manipulatrice. Quant à l'autre, cette Isabelle venimeuse, tu trouveras infiniment plus de plaisir et de satisfaction à l'écraser toi-même de tout ton poids, lorsque tu rentreras triomphalement prendre les rênes de l'entreprise à Abidjan. Pour ce qui est de ton homme, de ce Claude qui t'obsède tant, je te le livrerai sur un plateau d'argent, docile et soumis comme un toutou bien dressé.

Yvonne comprend avec un soulagement immense que tout espoir n'est finalement pas perdu pour elle de retrouver ce qu'elle croyait définitivement et irrémédiablement perdu dans les méandres du destin.

PARTIE III : LA VENGEANCE

« Claude reste à quia, la langue ligotée par la culpabilité. Le droit d'explication qu'il pensait jouir un jour face à Yvonne, tout à coup n'est d'aucune utilité. »

CHAPITRE 16

La fourmilière

Depuis une semaine entière, Yvette espionne méthodiquement cette villa avec une patience de prédateur. Elle a glané d'importantes informations, çà et là, sur la vie professionnelle labyrinthique de Claude, glanant chaque détail comme autant de pièces d'un puzzle complexe. Ces précieuses informations, mises en perspective à côté des renseignements fournis initialement par Yvonne, lui confèrent des avantages considérables et stratégiques. Elle épie avec une vigilance de tous les instants les entrées et sorties de cette résidence cossue, à bord d'une voiture de location volontairement banale, chaque jour différente de celle du jour précédent pour ne pas éveiller les soupçons.

Elle entre d'abord en contact avec Moustafa, le vieux jardinier fidèle de Claude, un homme simple au cœur bon. Au début, le jardinier a cru avoir une vision fantomatique, une apparition surnaturelle de son ex-patronne portée disparue, et présumée morte dans des circonstances tragiques. Mais après une conversation longue et pleine d'informations confidentielles, chargée d'émotions intenses, l'homme a fondu en larmes abondantes, bouleversé par cette résurrection impossible. Il est la seule et unique personne à qui Yvette a eu l'autorisation expresse de révéler directement sa vraie identité, et la vérité complète sur les événements antérieurs concernant Yvonne.

Un mois plus tard, la délégation officielle conduite par Monsieur Faustin IRIE-BI, président respecté de la compagnie IRIE-FOX Corp., foule solennellement le sol ivoirien pour une mission cruciale de rencontre et de prospection économique.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis lors. Yvette a réalisé des avancées notables et significatives dans l'accomplissement méthodique de sa seconde mission, celle qui lui tient véritablement à cœur.

Madame Jeanine Kouakou trône à la tête d'un complexe hôtelier international de très haut standing et de stations balnéaires luxueuses, fréquentées assidûment par des gens de la haute société et des personnalités influentes. Ses possessions familiales ainsi minutieusement inventoriées, Yvette n'a éprouvé aucune difficulté à la prendre pour cible privilégiée de son offensive. Tous les recoupements méticuleux issus des enquêtes approfondies ont en effet révélé de manière irréfutable que les financements conséquents ayant servi à élaborer cette affaire florissante émanaient des fonds publics alloués en son temps au département que dirigeait feu monsieur NYAMKE, le père de Jeanine, alors ministre d'État sous le régime de Père fondateur, en vue de la création d'une usine de production.

Ces entreprises, bien que n'existant pas physiquement sur le terrain, existent bel et bien dans les fichiers administratifs officiels comme faisant partie intégrante des patrimoines de l'État. Yvette tient là une pièce maîtresse, une très belle carte dans son jeu. Si elle parvient à convaincre monsieur le Premier ministre – qui est du reste son protecteur bienveillant grâce à l'amitié de longue date et

indéfectible qui existe entre lui et son père – de cet état de fait compromettant avec preuves tangibles et accablantes à l'appui, afin qu'il diligente un audit rigoureux sur la gestion opaque de ces fonds, le combat sera terminé victorieusement avant même d'avoir véritablement débuté.

Isolée dans sa résidence marcoryenne, à l'abri des regards indiscrets, Yvette exploite systématiquement toutes les pistes qui s'offrent à elle, ne négligeant aucune opportunité. Les jours qui ont suivi ont été les plus pénibles, les plus éprouvants depuis l'existence de la compagnie familiale des NYAMKE.

Les premières informations alarmantes qui en sourdent au domicile des Kouakou ne sont guère l'augure d'un lendemain joyeux et serein.

— Pourquoi fais-tu cette tête d'enterrement si lugubre ? demande Claude en rejoignant son épouse téléspectatrice, visiblement absorbée par l'écran.

— Tu ne croiras pas tes oreilles, chéri, répond-elle d'une voix blanche.

— Quoi donc ? Qu'est-ce qui se passe ?

— L'État me cherche des poux, rien de moins.

— L'État ? s'étonne profondément l'homme en se carrant confortablement dans le fauteuil pour prêter une ouïe particulièrement attentive aux plaintes inquiétantes de son épouse.

— Tu as très bien entendu. L'État lui-même.

— Et pourquoi donc te cherchent-ils des poux de cette manière ?

— Ils ont paraît-il diligenté un audit pointilleux et méticuleux au sujet de la gestion de mon père décédé il y a quelques années déjà, portant sur la période d'exercice de son ministère. Ils auraient découvert l'existence troublante d'un détournement colossal de huit milliards de francs CFA, un fonds public originellement alloué à son ministère pour la création d'une usine de production, ou je ne sais trop quoi d'autre.

Elle tend à son époux l'e-mail officiel qui lui a été expédié et sur lequel sont bien établies noir sur blanc les accusations graves dont il est fait mention.

— Il y a sûrement une erreur administrative, une confusion quelconque. Ne te fais pas un sang d'encre pour cela, ma chérie. Va plutôt directement aux sources pour en avoir le cœur net et clarifier cette affaire.

— Tu parles ! J'y suis allée ce matin même et cette information catastrophique s'est malheureusement avérée exacte et bien fondée. Cette société fictive emploierait selon le dossier d'accusation, trois bons milliers de personnes fantômes. Et le pire, le plus terrible dans tout cela,

est que l'État affirme avec de fortes preuves documentaires que cet argent public avait en réalité servi à construire notre patrimoine familial actuel.

— C'est quoi cette histoire abracadabrante et insensée ?

— Va donc comprendre quelque chose à cet imbroglio ! Et le comble des combles, tiens-toi bien fermement, est qu'ils réclament ni plus ni moins le remboursement intégral de cette somme colossale avant le printemps prochain. Dans six mois donc, si cette somme n'est pas restituée, il sera procédé à une expropriation pure et simple, totale et définitive de tous nos biens familiaux répertoriés comme étant des acquisitions frauduleuses en rapport direct avec la somme détournée.

— Mais cela est de la pure folie, une aberration totale ! C'est manifestement une conspiration politique savamment orchestrée, crois-moi !

— Nous n'avons jamais affiché publiquement notre bord politique, et n'avons non plus jamais participé à des activités militantes du genre. Mon père qui fut ministre sous le premier régime, celui de Père fondateur, est mort il y a longtemps avec ses convictions politiques personnelles, et nous n'en sommes nullement les héritiers ni les continuateurs.

— Oui d'accord, je te crois, mais il ne faut jamais compter avec les hommes politiques, ces créatures retorses. Les conspirateurs véritables seront dévoilés très tôt, crois-moi sur parole.

— Mais en attendant cette hypothétique révélation, où irai-je chercher cette somme astronomique pour le remboursement ?

— La question est effectivement bien posée, et c'est là tout le problème.

— Entre-temps, on annonce déjà le gel très prochain et imminent des comptes bancaires de la compagnie familiale et des miens personnels également. À ce rythme effréné et vertigineux, il ne me restera pas un sou vaillant d'ici quelques mois ! Je serai complètement ruinée.

— C'est la pire des nouvelles qu'il m'est donné d'entendre au cours de ces dix dernières années. Ton père a exercé ses fonctions il y a de cela si longtemps, alors que nous n'étions que de petits gamins innocents. Pourquoi maintenant ? Pourquoi après tant d'années ?

— Va comprendre donc quelque chose à cette machination, fit Jeanine désespérée, au bord des larmes.

— Je persiste à croire fermement qu'il y a forcément quelque chose de louche derrière tout cela, à ne s'en tenir qu'à la précipitation suspecte de leurs actions et à la médiatisation orchestrée qui accompagne cette affaire retentissante.

— Je pense exactement comme toi, chéri. Écoute le scoop médiatique.

La jeune dame prend un air solennel et grave de présentatrice pour annoncer : « La famille du défunt Ministre Philippe Niamké (ministre d'État sous le régime de Père fondateur), propriétaire d'une importante compagnie hôtelière et touristique, sommée par l'État du remboursement urgent d'une dizaine de milliards de francs CFA détournés des objectifs originels par l'ancien ministre à des fins personnelles et d'enrichissement illicite, et bla bla bla bla bla... »

— Écoute chérie, on ne plaisante pas avec ces sujets graves et délicats. Il convient surtout de rester zen, calme et posée en pareille situation difficile, afin de mieux appréhender les choses dans leur complexité. Il faudra bien prendre le taureau par les cornes courageusement... ne te laisse surtout pas abattre, chérie. Je suis avec toi, solidement à tes côtés.

Claude quitte prestement son siège pour rejoindre dans le canapé son épouse au bord de la déprime nerveuse. Il l'attire tendrement dans ses bras protecteurs pour lui faire des câlins réconfortants et la consoler de son mieux.

— C'est une nouvelle catastrophe qui risque fort de retourner ton père dans sa tombe !

— Je ne dirai pas le contraire ! Que dois-je faire maintenant ? Comment m'en sortir ? s'inquiète la jeune dame, désemparée.

— Laisse les choses se préciser d'elles-mêmes progressivement. Le temps nous éclairera.

Les événements se précipitent en effet avec une rapidité déconcertante. Bien rémunérés et grassement entretenus par Yvette qui ne lésine pas sur les moyens, les agents auditeurs abattent comme des fourmis laborieuses et infatigables leur travail minutieux, fouinant méticuleusement dans tous les dossiers aux fins de confondre définitivement leur cible. Jeanine a frappé désespérément à toutes les portes possibles, mobilisé toutes ses relations influentes en hauts lieux, mais en vain. Ses connexions, autrefois si solides et apparemment indestructibles, se sont effondrées d'un seul coup, comme un château de cartes fragiles balayé par une force invisible et implacable.

Tout s'est brusquement et hermétiquement refermé sur elle comme un étau implacable. Toutes ses connaissances haut placées en ont les mains et les pieds liés, impuissantes à lui venir en aide. Ses entrevues répétées avec le Premier ministre en personne, s'escrimant avec acharnement à obtenir sa grâce ou du moins un sursis, se sont soldées par un cuisant échec humiliant. Elle se heurte contre une forte détermination inébranlable de celui-ci à recouvrer intégralement cet argent volé à l'État.

Jeanine, l'échine pliée douloureusement sous le poids écrasant de son incapacité à retourner la situation et de son impuissance totale devant la machine administrative implacable dressée contre elle, n'a plus que ses yeux pour pleurer amèrement, ne s'en remettant désormais qu'à la providence divine, espérant un revirement miraculeux et thaumaturgique qu'elle appelle de tous ses vœux désespérés. Mais l'époque des miracles est manifestement bien révolue.

Même après avoir consciencieusement raclé le fond des tiroirs et liquidé tous ses actifs disponibles, elle n'est pas parvenue à réunir péniblement le dixième de la somme colossale qui fait l'objet du remboursement exigé. Passée l'échéance fatidique, la procédure implacable de main basse a été immédiatement enclenchée sur tous les biens meubles et immeubles de toutes sortes, y compris le gel définitif des comptes bancaires de la famille Niamké et ceux de Jeanine, unique enfant et principale légataire de ce patrimoine désormais confisqué.

Les tractations juridiques interminables en tous genres, ainsi que les procès successifs et épuisants ont tourné inexorablement en la défaveur de Jeanine. Son entreprise florissante, qu'elle dirigeait pourtant avec brio et talent reconnu, est déclarée désormais officiellement patrimoine de l'État, au motif qu'elle serait le fruit amer de blanchiments systématiques de fonds volés à l'État.

La mise en vente aux enchères publiques et officielles de ce patrimoine imposant en vue du recouvrement de la somme due a rencontré quasi immédiatement l'approbation enthousiaste d'un acquéreur unique et manifestement bien informé. Le rachat a été concédé au bénéfice exclusif d'une seule entreprise qui semble se délecter avec gourmandise d'une si belle opportunité inattendue. Une entreprise qui vient tout juste de mettre pied à terre sur le territoire ivoirien, donc activement en quête d'un ancrage solide et durable en terre ivoirienne.

Les messages de félicitations chaleureuses ne se font pas attendre de la part du président de la compagnie IRIE-FOX Corp. à chacune des acquisitions stratégiques d'Yvette, tant en bourse que dans tout autre domaine d'investissement lucratif dans le vaste programme de privatisation initié avec enthousiasme par le gouvernement de Côte d'Ivoire. Au nombre impressionnant des acquisitions d'Yvette figurent des patrimoines immobiliers considérables, des usines entières et complètes, ainsi que des compagnies dans leur totalité, les unes, somme toute, plus importantes et stratégiques que les autres.

Son ascension fulgurante et remarquable ne laisse personne indifférent dans le milieu des affaires, faisant des émules admiratifs dans la haute sphère des opérateurs économiques nationaux et internationaux, la hissant au rang de personne incontournable, une figure respectée et redoutée. Les nombreuses entrevues confidentielles qu'elle a eues en aparté avec monsieur le Premier ministre ont été extraordinairement fécondes et n'ont pas fait attendre leurs fruits juteux.

La patronne redoutable et avisée de la société IRIE-FOX Corp. – Côte d'Ivoire, vient ainsi d'assener à Jeanine une estocade mortelle en son centre névralgique, un coup dont elle ne se relèvera pas. En si peu de temps, Jeanine est brutalement réduite à se déplacer désormais en taxi ordinaire, et parfois même en bus de transport en commun. Son orgueil puant et démesuré en est durement et cruellement éprouvé.

Après des investigations minutieuses, menées avec une ferveur implacable et une minutie chirurgicale par des agents dévoués et efficaces, Yvette a pu investir cette fois-ci stratégiquement le milieu professionnel de Claude lui-même, traitant chaque pièce sensible en sa possession avec une délicatesse extrême et un professionnalisme de détective chevronné.

Conscient de l'urgence préoccupante de la situation et de la précarité inquiétante de l'état d'esprit de sa bien-aimée épouse, son époux dévoué, animé d'une grandeur d'âme légendaire et d'une générosité sans bornes, Claude lui offre magnanimement un poste de haute responsabilité au sein de sa société immobilière florissante et prospère. Il lui offre en outre une voiture luxueuse digne d'elle et de son rang. Cet homme possède des affaires véritablement épanouies et diversifiées.

Il est en outre propriétaire d'une importante entreprise importatrice d'appareils électroménagers et de communication modernes, ainsi que d'une société de fabrication de chaussures en matière plastique de qualité, des articles très prisés et largement commercialisés en Afrique subsaharienne. Il est également le propriétaire visionnaire d'une unité désormais importante de création et de confection d'accessoires féminins, la marque réputée YAKAS, aujourd'hui bien exportée à l'international et reconnue pour sa qualité.

Toutefois, depuis trois ans qu'il avait obtenu sa dernière promotion professionnelle le portant au rang prestigieux de directeur adjoint de la banque qui l'emploie, de plus en plus d'employés perspicaces s'interrogent secrètement sur l'origine mystérieuse de l'argent qui avait couvert ces investissements considérables et successifs. L'on se souvient vaguement d'un prêt d'envergure obtenu auprès de deux entreprises de la place. Mais pour le commun des gens informés de cela, l'ampleur démesurée des investissements était en disproportion flagrante et suspecte avec l'emprunt initialement contracté.

Des rumeurs persistantes et insistantes avaient couru en sourdine dans les couloirs discrets de l'établissement financier en son temps. Pour beaucoup d'observateurs avisés, Jean Claude Kouakou serait l'auteur présumé de cette malversation financière, à la tête d'une mafia organisée au sein même de l'établissement. Mais à la surprise générale et au grand étonnement de tous, il fut bombardé quelques mois plus tard à son nouveau poste prestigieux où il est pratiquement intouchable et hors d'atteinte, plutôt que de recevoir une convocation officielle du tribunal correctionnel d'Abidjan.

CHAPITRE 17

Représailles

Cinq mois plus tard, un audit corsé et redoutable est diligenté avec une rigueur implacable sur la gestion du sieur Jean Claude Kouakou et de ses cinq plus proches collaborateurs. Le conseil d'administration a fini par céder inexorablement aux revendications multiples et pressantes de certains employés des plus influents du bureau central de l'institution bancaire, de plus en plus nombreux et fermement constitués en collectif d'opposants déterminés. Pour eux, l'idée d'une malversation systématique est prégnante et évidente, vue l'opacité troublante de la gestion des mis en cause. Les conclusions des enquêtes privées menées dans l'ombre sont on ne peut plus claires, accablantes même. Les preuves compromettantes ont été tenues jalousement secrètes de longues années durant, attendant patiemment le moment opportun pour surgir. Maintenant, comme par un déclic soudain, un coup de baguette magique inattendu, toute la gadoue nauséabonde remonte inexorablement à la surface du lac, parcourant toute la hiérarchie avec fracas, créant ainsi un tonitruant et retentissant branle-bas général.

Mais Claude, le nez pas assez creux ni assez avisé, ne peut flairer la présence invisible et insidieuse du doigt puissant d'un bourreau insoupçonné en la personne même de son ex-concubine vomie et rejetée. Toujours à couvert et protégée, excitée de fort belle manière par cette revanche exquise, Yvette abat méthodiquement sa besogne redoutable comme une araignée patiente et calculatrice, tissant inlassablement ses toiles partout pour y attirer ses proies imprudentes et les dévorer sans pitié. Le temps n'est guère long ni pesant pour celui qui sait attendre avec sagesse, et Yvette en a fait son credo indéfectible, dans la mesure où le succès de sa mission délicate l'exige absolument. Elle fait tout avec une minutie extrême et une précision chirurgicale, sans jamais se permettre la moindre erreur qui pourrait compromettre son plan.

Selon ses prévisions soigneusement établies, Claude, branlant dangereusement dans le manche et perdant pied progressivement, sera bientôt réduit à sa plus simple expression, anéanti. Et surtout, il devra tomber amoureux de son propre bourreau qu'il prendra naïvement pour son ex-femme adorée. À ce niveau précis, tout se complique sensiblement. Ses plans machiavéliques se déroulent selon les prévisions établies sans la moindre anicroche apparente. Mais le véritable aria, la difficulté majeure, réside dans le moyen délicat de faire s'éprendre Claude du responsable même de ce malheur programmé.

Pour comble de malchance, Claude porte une alliance légale avec Jeanine, un engagement officiel. Yvonne avait en son temps expressément et stratégiquement occulté ce pan embarrassant de l'histoire aux parents adoptifs de sa sœur, feignant même avec conviction d'ignorer cette vérité gênante. Ce n'eût été quoi, le couple IRIE-BI n'aurait presque pas béni cette périlleuse et hasardeuse initiative du retour à Abidjan. Yvette non plus n'a pas eu la force ni le courage de leur en parler,

dans la mesure où elle-même avait fait la promesse jurée et solennelle à sa sœur d'en garder le secret absolu.

Yvonne même, en son temps, découvrit cette évidence troublante un jour en compagnie de Nicolas lors des courses et démarches administratives pour l'établissement des papiers relatifs à son très prochain départ pour les États-Unis. Au cours de ces occasions donc, Nicolas entreprit de faire seul et discrètement des investigations approfondies dans la vie privée de Claude, d'où il lui fut révélé avec certitude le statut matrimonial légal du sieur Jean Claude Kouakou. Il croyait détenir enfin le moyen le plus incisif et décisif de faire renoncer définitivement à Yvonne ses intentions obstinées pour ce jeune homme, mais rien n'y fit, absolument rien.

Yvette se retourne inlassablement la question à mesure que les étapes successives s'égrènent inexorablement, l'échéance finale gagnant de proche en proche, se rapprochant dangereusement. Claude ignore totalement l'existence d'une jumelle de son ex-concubine, par conséquent Yvette peut se satisfaire pleinement de ne pas risquer de se faire démasquer prématurément avant le terme ultime de sa mission. Les résultats des enquêtes sont formels, irréfutables, et enfoncent impitoyablement Claude qui a désormais maille à partir avec la justice. Yvette se frotte les mains avec jubilation, s'esclaffant à rompre la rate, savourant sa victoire progressive.

Les dernières informations chatouillantes et délicieuses fournies par les enquêteurs dévoués en rapport avec Claude la rendent délicieusement heureuse et satisfaite.

— Tu as enfin mordu la poussière, hein pauvre idiot prétentieux ! Tu te croyais le plus fort, invincible, n'est-ce pas ? ricane-t-elle avec mépris.

Ayant le vent en poupe et toutes les cartes en main, Yvette mène d'une main de maître implacable le processus méthodique d'appauvrissement systématique du couple Kouakou. Les jours se succèdent monotonement et ne ressemblent en rien à ceux glorieux et dorés qu'ils connurent autrefois avec bonheur, surtout avant ces satanés et maudits audits dévastateurs. Toutefois, Yvette exerce sur la vie de sa victime impuissante une influence seigneuriale et omnipotente, se plaisant perversément à démolir pièce après pièce, méthodiquement, sa carrière professionnelle autrefois florissante. Elle se repaît avec délectation de cette sensation de puissance ineffable et grisante.

De son repaire stratégiquement aménagé, elle contrôle et coordonne tout avec maestria, comme si elle n'avait qu'à activer une seule touche du clavier de son ordinateur pour déclencher instantanément une nouvelle étape dans la démolition programmée de la vie de l'homme. Elle tient sa « manette » invisible d'une main ferme et machiavélique, pressant en temps voulu les commandements implacables du fisc avec une précision redoutable.

Quelques années en arrière, dans des temps plus prospères, Claude avait dû solliciter des prêts conséquents auprès de deux entreprises financières privées en vue de consolider ses propres ressources pour des investissements ambitieux dans une affaire maintenant bien connue et documentée. Claude n'eut jamais réussi à recouvrer cette dette active et embarrassante, mais préféra

plutôt briller de sa mauvaise foi caractéristique, esquivant ses obligations. Ces structures financières en instance de fermeture définitive pour faillite retentissante ont cédé la forte majorité de leurs actions en bourse, à hauteur de quatre-vingt pour cent exactement, au bénéfice exclusif de la compagnie IRIE-FOX Corp.

Yvette, nouvelle PCA redoutable de ces entreprises rachetées, ne s'impose aucun délai pour engager les nouvelles procédures juridiques lui permettant d'imposer à son créancier récalcitrant un délai radical et impossible de remboursement de cette dette qui fait déjà date à s'en tenir au dossier accablant. Ce délai est somme toute arbitraire et manifestement à dessein intenable, conçu pour faire plier l'adversaire. Passée l'échéance fatidique, Claude a envoyé les principaux administrateurs de ses entreprises auprès de son nouveau créancier inflexible, leur enjoignant avec insistance de ne point revenir à lui avant d'en obtenir une nouvelle rallonge salvatrice. Cela lui a été accordé cette fois, mais à contrecœur. Mais Yvette ne s'embarrasse guère de philosophie ni de sentimentalisme.

Une fois outrepassé le temps imparti sans ménagement, la jeune femme impitoyable lance ses huissiers comme des chiens féroces et enragés aux trousse de son débiteur impénitent et récalcitrant. Claude est profondément déboussolé et désorienté par toutes ces choses mystérieuses et incompréhensibles qui l'assaillent de toutes parts, regardant impuissant et désemparé sa vie piquer dangereusement du nez vers l'abîme. Sans parvenir à s'expliquer rationnellement la justesse troublante des circonstances, il passe désormais des nuits blanches interminables à méditer douloureusement, les paupières embuées de larmes, les malheurs accablants qui ont épousé inexplicablement la destinée de son couple autrefois heureux. À peine même s'il ne leur attribue des origines mystiques et surnaturelles, cherchant désespérément une explication.

Claude rentre ce soir-là tard du bureau, épuisé et persuadé qu'il ne s'en sortira pas vivant de cette tourmente. Il a beau avoir tripatouillé désespérément certains documents professionnels aux fins de brouiller certaines pistes trop flagrantes et compromettantes, mais la montagne imposante de preuves que constitue son dossier conduit irrémédiablement et inexorablement à sa culpabilité manifeste. Me Dibo et le collectif d'avocats renommés dont il est le leader se retrouvent dans l'incapacité totale et frustrante de construire une stratégie solide pour la défense de leur client en péril, faute d'existence de preuves valables et de témoignages à décharge crédibles.

La défaveur écrasante du verdict final qui s'en est suivi n'est une surprise pour personne dans le milieu judiciaire. Au fond de cette triste toile judiciaire commence à déferler, impérieux et menaçant, le rouleau implacable de vagues de griefs occasionné par une situation préoccupante d'irrégularité fiscale grave. Il regarde sur son bureau encombré cette pondéreuse pile de factures impayées qui s'accumulent, des avis d'imposition non soldés et menaçants, et se demande avec désespoir comment il en est arrivé là, à ce point de déchéance.

Alors qu'il aurait bien pu s'acquitter aisément de ces factures, simplement sans heurt ni risque majeur de mettre l'existence de ses entreprises en péril. Mais maintenant, il a fort à redouter des

mesures draconiennes imminentes à son encontre venant de la direction générale redoutable des impôts. Encore à peine vient-il de prendre connaissance des sentences judiciaires accablantes qui n'ont d'essence que la restitution pure et simple des sommes colossales objets de malversation durant les années de sa gestion scandaleuse des affaires de la banque qui l'emploie, couplée d'une amende corsée et ruineuse. Autant de boulets qu'il traîne lourdement aux pieds ont déjà absorbé totalement toutes ses épargnes personnelles et les ressources financières de ses entreprises.

Un silence épais et oppressant a enveloppé la maisonnée, comme un linceul. Claude et son épouse ne trouvent plus rien à se dire de réconfortant. Ce mutisme justifié par cet éboulement catastrophique dans leur vie est l'occasion pour eux de reconnaître et de contempler amèrement la beauté de tout le prestige perdu à jamais. Autrefois enjoué et rayonnant, ce couple n'a maintenant en partage que les larmes amères et la douleur lancinante. Ils ne passent guère de temps ensemble comme avant, ne mangent plus à table ensemble avec convivialité, ou du moins ne s'y retrouvent presque plus au même moment pour partager le dîner, ni aucun autre repas.

Claude n'a plus aucune force ni appétit de manger, malgré les supplications désespérées de son épouse inquiète. Jeanine a longuement réfléchi à la situation calamiteuse et désastreuse que traverse leur couple et en est arrivée à une conclusion troublante. Le malheur pour elle a des origines humaines et délibérées, et ne peut être que le fruit d'une manipulation orchestrée de leurs ennemis invisibles. Elle en a donc fait une réflexion prudente à son époux.

— Où en sommes-nous avec le problème des impôts ? s'enquiert la jeune dame avec inquiétude.

— J'ai toujours les agents du fisc sur le dos, constamment. Ils sont plus dégourdis et acharnés que jamais. Ces gens-là sont si intransigeants et inflexibles que je me demande s'ils sont normaux, s'ils ont un cœur. Il y a surtout cette société américaine IRIE-FOX Corp. Côte d'Ivoire nouvellement implantée qui me tient par la gorge sans relâche. Je n'en peux vraiment plus ! soupire-t-il avec lassitude.

— Tu sais chéri, je suis presque sûre, et cela n'engage que moi, que cette entreprise-là n'est pas totalement exempte de tout soupçon, et serait même selon moi la seule responsable de tout ce qui nous arrive, affirme-t-elle avec conviction.

Claude regarde son épouse avec attention, surpris de cette affirmation qu'il trouve assez hâtive à son goût. La jeune femme se rétracte donc prudemment.

— Ne prends pas cela trop au sérieux. Ce n'était qu'une supposition, une intuition.

— Mais non chérie, bien au contraire ! Je ne réfute pas ta parole bien que cela soit à prendre avec des pincettes. À pareil moment, toutes les réflexions sont les bienvenues, même les plus audacieuses.

Le jeune homme pose les documents qu'il lisait sur la table près de lui et se tourne vers son épouse avec intérêt. Elle se décrispe et poursuit son raisonnement avec plus d'assurance. Claude la regarde

et l'écoute attentivement faire son exposé dûment illustré d'exemples concrets et de références assez pertinentes.

— N'est-ce pas cette même entreprise qui avait racheté tous vos biens familiaux ? s'enquiert-il avec un soupçon de doute.

— Bingo ! Dans tous les cas, moi je crois fermement à son implication directe comme instigatrice dans cet acharnement contre nature à ton encontre et contre tes entreprises.

— Là, tu exagères un peu chérie, honnêtement, dit-il avec scepticisme.

— Mais non ! Tu sais très bien que je ne suis pas une fataliste. Rien de tout cela ne tient du hasard aveugle. Et mon flair me trompe rarement, tu le sais. Il y a probablement quelqu'un de puissant à la tête de cette entreprise qui, très informé de toutes nos activités et des origines douteuses de notre richesse, commandite en amont avec des complices hauts placés, des audits meurtriers et dévastateurs, et revient se percher en aval pour attendre patiemment de tout racheter à vil prix. Et quel en est le mobile ? Je l'ignore encore, mais il y en a un.

— Ce n'est pas possible, voyons ! Cette entreprise fait ses premiers pas en Afrique, et choisit la Côte d'Ivoire pour base stratégique. Il n'y a pas plus simple que ça. Tout cela est vraiment fortuit, une coïncidence. Elle a bien le droit de bondir sur toutes les offres alléchantes qui se présentent. D'ailleurs, je ne connais vraiment pas un ennemi en particulier dans le monde des affaires qui m'en voudrait à mort, affirme-t-il avec assurance.

Claude ne s'imagine pas un instant un ennemi qui lui en veuille au point de le réduire à néant avec un tel acharnement. Cependant, si la théorie de son épouse était avérée, il devrait fort avoir à se reprocher. Malgré ses efforts pour rappeler à sa mémoire l'identité d'une hypothétique victime innocente dans le monde impitoyable des opérateurs économiques, qui par inadvertance se trouva la cible de ses frasques juvéniles, il ne parvient pas à culpabiliser vraiment. La sonnerie stridente de son téléphone interrompt brusquement la conversation.

— Allô ? interroge-t-il avec méfiance.

— « Bonjour, monsieur. Suis-je en présence de monsieur Jean Claude Kouakou ? » demande une voix féminine.

— Oui. À qui ai-je l'honneur, s'il vous plaît ?

Claude est bien surpris en entendant cette voix féminine qui ne fait pas partie de celles qu'il connaît dans la sphère de ses connaissances tant professionnelles que personnelles. Et pourtant, il y a quelque chose d'étrangement familier dans ce timbre.

— « Mademoiselle IRIE-BI, directrice générale de la société IRIE-FOX Corp. Côte d'Ivoire. Je tenais à vous informer personnellement que le délai accordé pour le recouvrement de vos créances

est arrivé à terme. Nous nous voyons contraints de vous adresser une convocation du tribunal. Nos avocats passeront vous la remettre en mains propres à votre bureau demain matin. »

Le ton glacial de la jeune femme au bout du fil a tout sauf l'air obligeant ou compatissant. L'homme frigorifié et pétrifié se lance désespérément dans une tentative d'attendrissement de son interlocutrice impitoyable et inflexible.

— Mademoiselle, s'il vous plaît. J'implore votre clémence en m'accordant encore quelques mois supplémentaires. Je traverse actuellement une très difficile situation qui me contraint à ne pouvoir honorer les attentes dans un délai si bref et si serré, plaide-t-il.

— « La patience a des limites, et la mienne a fortement été écorchée. Je vous rappelle que vous avez eu droit plusieurs fois à ma mansuétude, » répond-elle froidement.

— Cela est une vérité absolue. Et je vous en saurai davantage gré si vous m'accordiez encore huit mois, supplie-t-il.

— Arrêtez de vous moquer de moi, explose Yvette exaspérée. Vous vous payez ma tête à la fin ! Comment voulez-vous que je paie mes employés ? Ok, trêve de bavardages inutiles. Venez dans mon bureau le mercredi 4 août à neuf heures précises, et vous me direz comment m'y prendre pour convaincre mes employés lorsqu'ils se mettront à grogner contre les retards de paiement de leurs salaires.

Yvette raccroche violemment, interrompant la prise de parole suivante de Claude, satisfaite d'avoir réussi à donner des frayeurs à son interlocuteur sclérosé. Claude, hors de lui, se débarrasse violemment du téléphone, le jetant avec rage. Claude ne sait pas par quelle alchimie mystérieuse elle a réussi à le joindre sur sa nouvelle ligne privée qu'il vient d'activer il y a seulement deux heures à peine. Il a le sentiment désagréable d'être en permanence au cœur de la cible de la jeune directrice qui a l'air de bien savoir ce qu'elle veut et comment l'obtenir.

Il ira à son rendez-vous et s'entretiendra de vive voix avec elle, et pourra constater de visu sa mine patibulaire et le visage de cette femme qui lui pourrit l'existence.

CHAPITRE 18

Une vision cauchemardesque

Jean Claude Kouakou est impatient et fébrile de trouver une solution salvatrice aux problèmes qui minent fatalement sa vie. Il est convaincu, peut-être naïvement, d'en trouver une tonne à l'issue de son entrevue avec la mystérieuse jeune directrice et en affiche un optimisme déconcertant, presque irrationnel. Les dix jours qui le séparent du jour du rendez-vous tant redouté, aussi éternels et interminables semblent-ils, ont fini par arriver. Il se hâte avec nervosité au siège national de la compagnie IRIE-FOX Corp. à la rencontre de la mystérieuse jeune dame qui tiendrait les ficelles de la cabale ourdie contre lui.

— Faites-le entrer, ordonne la voix féminine à l'autre bout du fil de l'interphone du service de réception.

Claude franchit le seuil de la porte tremblant intérieurement, incertain du sort qui lui est réservé. Il espère de sa créancière une faveur imméritée, comptant sur l'humanisme et la compassion de celle-ci. De plus, il n'existe aucun antécédent entre eux en dehors des griefs portés à sa connaissance. Toutes ces hypothèses doivent naturellement susciter chez elle de la mansuétude. Ses pas sont devenus subitement hésitants trouvant le grand fauteuil retourné face à la grande baie panoramique vitrée qui offre une vue imprenable sur la ville. L'occupant du siège est une femme, ce à quoi il s'attend. Il le sait aussi par l'aura féminine présente matérialisée par la douce senteur féminine du parfum délicat qui embaume agréablement l'atmosphère du bureau.

La pièce du bureau est très spacieuse et luxueusement aménagée. Claude s'immobilise à une distance raisonnable des meubles occupés par son hôte. Pourquoi entretient-elle ce mystère ? Il tend de temps en temps le cou avec curiosité tentant de faire passer le regard par-delà les épaules du personnage dans ce grand fauteuil vu du dos.

— Approchez et asseyez-vous, invite la voix de l'autre côté du dossier du grand fauteuil.

Claude s'approche davantage avec prudence pour s'installer dans le siège indiqué par la personne qui lui parle.

Le grand fauteuil pivote tout à coup pour découvrir son occupante. La surprise est totale, foudroyante. Il vient enfin de rencontrer la jeune dame qui empoisonne sa vie, dont la découverte de l'identité le plonge dans d'autres méandres cauchemardesques.

— Yves ? s'écrie-t-il tétanisé, redressé subitement de son siège.

— En personne... Surpris, n'est-ce pas ?... Rassieds-toi s'il te plaît.

Claude tremble sensiblement de tout son corps sans vraiment parvenir à se tenir stable dans son siège. Que se passe-t-il ne cesse-t-il de se demander. Est-ce un rêve ? Est-ce une hallucination ? Si c'en est un, alors autant s'en réveiller immédiatement.

— Mais, mais... bredouille l'homme qui en a perdu son latin. C'est bien toi Yves ? Dis-moi que je ne rêve pas !

— Non, tu n'hallucines pas. Tu ne t'imaginais pas me trouver ici, n'est-ce pas ? Parce que tu me croyais à jamais perdue. Partie pour toujours, peut-être morte à ton grand soulagement ! C'était cela ton souhait secret, n'est-ce pas ? Mais tu vois, je suis bien vivante, et à présent, dans ton pire cauchemar. Rassieds-toi Claude, nous allons bavarder, lui intime-t-elle à nouveau, blâmant l'instabilité posturale de son visiteur.

Claude, qui avait bondi de son siège comme un ressort à la découverte de l'identité de sa créancière, s'exécute comme un automate, les yeux hagards. Yvette imite à perfection sa sœur dans les gestes autant que dans la voix. Elle a un talent inné de comédienne, et a en outre réussi à prendre le pas sur cet accent tonique anglais grâce à une méthode scientifique qui a fait ses preuves. Ces atouts majeurs lui permettent de leurrer les personnes les plus perspicaces dans l'entourage de ses victimes.

Ses aptitudes à la gestion administrative lui furent acquises après, au cours d'années d'études bien entendu. Son bilinguisme s'explique par plusieurs années passées plus jeune au Gabon où elle fit ses cycles d'études de l'enseignement primaire et secondaire. Elle avait autrefois rêvé de monter sur les planches, cette ambition juvénile fut reléguée au second plan par le choix souverain des parents de sa carrière définitive. Ainsi dans son rôle d'Yvonne, Yvette ne revient qu'à ses premières amours, la COMÉDIE.

— Où étais-tu passée tout ce temps, Yves ? Je t'ai cherchée partout, multipliant les avis de recherche dans tous les organes de presse, mais en vain. Tu avais disparu, comme volatilisée.

— Arrête de bonimenter, Claude. N'étiez-vous pas enfin libres et heureux de vous être débarrassés de moi ?

— Yves, je ne voulais pas te faire souffrir.

— Ah, bien sûr. Et comment expliques-tu la présence de Tante Isabelle dans ton lit ? Notre lit ? Une lutte à armes égales contre Jeanine aurait été acceptable.

Claude reste à quia, la langue ligotée par la culpabilité. Le droit d'explication qu'il pensait jouir un jour face à Yvonne, tout à coup n'est d'aucune utilité. Il avait de tout temps compté lui expliquer tout ce qui s'était passé ce soir-là.

Rétrospective : « Isabelle fit irruption ce soir-là de manière intempestive à la résidence Kouakou prétextant d'une visite à sa "nièce", la sachant pourtant bien absente ce jour-là. Claude avait

abandonné alors l'indélicate visiteuse dans le séjour et s'était rendu dans la salle de bain de leur chambre conjugale. Mais à sa sortie de la salle de bain en sa seule tenue d'Adam, sa surprise fut comble de trouver la dame étendue dans son lit. Le temps ne lui laissa guère le droit de réaction qu'Yvonne à son tour fit son irruption inattendue. C'était un traquenard, une ruse digne d'une diablesse. Claude ne réalisa que trop tard. Mais comment expliquer tout cela à Yvonne devenue si endurcie par les préjugés et les épreuves ? La scène dont elle fut personnellement témoin n'avait simplement que fait le lit de cette amertume génitrice de la haine caractéristique qu'il lit dans son regard. »

— Je ne te voulais aucun mal. Seulement je te préférais la petite sœur que je n'avais jamais eue. En retour tu éprouvais pour moi un amour si innocent que je ne me sentais pas capable de t'en procurer autant, tente-t-il de se défendre.

— Parce que tu en aimais une autre, tu veux dire ? La vérité est qu'il n'y a pas de place pour deux dans le cœur. Alors tu as fait ton choix, conclut-elle en désignant l'anneau serti de diamant au doigt de l'homme en face. J'étais donc devenue votre "dinde" de cette farce et une entrave qui empêtrait la croissance de votre idylle. Et tu n'as pas hésité à utiliser cette vermine d'Isabelle comme appât, n'ignorant point la répugnance que j'éprouve pour sa seule présence. Et par voie de conséquence tu n'étais pas sans ignorer aussi que l'acte odieux que tu posais avec elle me précipiterait à la porte. T'imagines-tu ce que j'ai vécu durant ce temps, pendant que tu te la coulais douce avec ta bien-aimée ?

Claude écoute passivement la jeune femme parler sans dire un mot. Il ne juge pas utile de donner suite à cette question ironique dont la réponse de toute évidence sera incendiaire. Il s'interroge plutôt sur ce dilemme que lui pose le soupçon d'accent légèrement anglophone, et d'autres caractères intrinsèques que présente cette jeune dame. Son ascension à la tête de cette entreprise phagocyte peut s'expliquer par une simple réussite rationnelle. Cet accent emprunté presque insensible l'intrigue vraiment, autant que ce maniement sans reproches du français, pour quelqu'un qui n'avait pas franchi le cycle primaire.

Yvette poursuit sa récrimination devant l'incapacité notoire de l'homme au banc des accusés de produire la moindre preuve contraire pour sa défense.

— Pendant que tu vivais la félicité avec ta dulcinée, poursuit-elle, moi je devais côtoyer les pires souffrances. Je vivais quotidiennement les affres de la douleur avec la mort à mes côtés, à la merci des fauves et des alligators des marais.

Yvette lui narre de fond en comble l'histoire de sa sœur comme étant la sienne, mimant les émotions qu'elle avait pu avoir à ces instants. Elle renchérit certains pans en leur ajoutant plus de poignant. Puis de poursuivre.

— J'ai bien frôlé la mort comme tu peux le constater sur ces photos.

Elle lui tend un album de photos. Ces clichés retracent les différentes étapes des interventions chirurgicales qu'avait subies sa sœur jumelle, se les attribuant. Yvette poursuit la narration de ce récit plus qu'émouvant.

— Je dois ma résurrection à ce couple que tu vois sur l'image : monsieur et madame IRIE-BI, les amis de mon père, résidant aux États-Unis, et propriétaires des affaires dont je suis la gérante. Ils ont accouru à mon secours une fois contactés par ceux qui les premiers m'avaient trouvée et arrachée des griffes de la mort après l'accident.

Claude, tremblant des mains, compulse le catalogue, penaud, les yeux chargés d'émotions. Nonchalamment, de grosses larmes dévalent sur les joues de l'homme dévasté par le remords. Il reste muet pendant toute la "lecture des chefs d'accusation". Le plaidoyer qu'il produit à cet effet ne se résume qu'à la reconnaissance de sa culpabilité espérant obtenir la clémence de sa victime d'autrefois.

— Te pardonner ? C'est trop facile, Claude. Tu en serais trop ravi.

La jeune directrice ne s'embarrasse pas de fioritures pour exprimer son dédain, celui de sa sœur secrètement fondue en elle.

— Alors, dispose de moi comme tu l'entends, alors daigneras-tu ainsi me pardonner.

L'homme s'est livré les yeux inondés de larmes. Mais tous ces actes de dépouillement de sa personne, d'auto-flagellation n'ont guère eu l'impact escompté.

— Quel héroïsme ! On se croirait sur une scène d'Hollywood. Monsieur le théâtral, je suis désolée de t'interrompre et mettre fin à ce bavardage stérile. Je t'ai fait venir pour te faire une proposition inestimable. Dans une semaine il sera lancé la procédure d'expropriation de tes entreprises et autres biens meubles et immeubles. Au cas où tu l'aurais oublié, tu dois énormément d'argent aux impôts. Pour t'épargner cette terrible humiliation, je te propose de racheter maintenant tes parts d'actions de la compagnie dont tu es largement majoritaire. Pour ta gouverne, je viens sous peu d'acquérir quinze pour cent des actions grâce à l'aimable compréhension de tes associés. Sache qu'ils ont été unanimes quant à ta mise en minorité.

— Je savais qu'ils mouraient d'envie de les vendre, mais pas avec autant d'empressement, et encore moins à toi !

Claude prend des mains d'Yvette les documents à signer qu'elle lui tend. Il les compulse quelques minutes puis les repousse. La jeune femme indignée les récupère aussitôt.

— Très bien, tu l'auras voulu mon cher. De toutes les façons, je les rachèterai ces actions, peu importe qui me les vendra. Je rachèterai aussi ta belle résidence, ainsi que tes voitures ! Tu seras bientôt complètement ruiné. Je voulais bien t'aider par gratitude pour les bienfaits passés. Voici ma

carte de visite au cas où tu changerais d'avis. L'homme se lève et va fermant frénétiquement la porte.

CHAPITRE 19

Le retour du bâton

Claude est subjugué, totalement fasciné par deux choses, l'une aussi vraie et troublante que l'autre : la beauté envoûtante et magnétique d'Yvette qu'il prend naïvement pour Yvonne ; et la verdeur cinglante de ses paroles acerbes. Il a écouté passivement, sans broncher, l'oraison implacable de son ex-concubine, comme un agneau docile préparé pour le sacrifice propitiatoire. Maintenant rentré chez lui, accablé, il relate avec peine son infortune cuisante à son épouse qui ne partage pas forcément son avis ni sa vision des choses.

— Ce n'était donc pas une illusion d'optique, une hallucination. J'avais cru apercevoir dans les couloirs de la primature une silhouette qui ressemblait étrangement beaucoup à la sienne. Mais comment croire à une telle ascension fulgurante ?

— Tu ne t'étais pas trompée, crois-moi chérie. C'était bien elle, en chair et en os.

— Eh bien. Voilà qui est bien fait pour toi, et amplement mérité. Cela t'apprendra à ne plus inviter n'importe qui sous ton toit ! Tu t'es fait avoir comme un gamin naïf par cette petite garce manipulatrice. Et le plus navrant, le plus affligeant est que tu restes immobile, prostré, à ne rien faire pour ta défense.

— Que puis-je faire ? demande l'homme impuissant et désorienté.

— Si tu peux tout faire, tout tenter ! Mais surtout ne reste pas là à me regarder avec tes yeux de chien battu, s'énervé l'épouse. Arrange-toi pour récupérer l'honneur et la dignité que nous avons perdus par la faute de cette garce, au lieu de pleurnicher comme un gosse.

— Ce n'est pas la peine de t'emporter ainsi. Assieds-toi et réfléchissons ensemble calmement.

— Réfléchir ? J'ai mieux à faire, moi ! J'ai déjà une solution toute trouvée pour arrêter cette traînée.

Cette manière qu'a son épouse de lui faire des réflexions blessantes ne plaît guère à Claude. Il commence à perdre aussi son calme habituel.

— Cette jeune femme n'est pas une garce, comme tu le prétends si méchamment. Yvonne a toujours été fidèle. C'est plutôt moi qui ai été fautif, coupable dans cette histoire. Je mérite bien ce qui m'arrive.

— Ah, voilà enfin monsieur qui prend sa défense avec véhémence ! Et moi qui suis venue briser ce tendre amour. J'ai bien cherché ce qu'elle m'a fait. Ta couardise ne te coûtera pas assez cher, mon cher ami. Tu dis bien mériter ce qui t'arrive ? Moi pas, certainement pas.

— Arrête de dire des fadaïses. Cette fille était bien innocente et ignorante de tout de la vie amoureuse. Elle ne demandait qu'un peu d'amour en retour. Mais mon cœur était vraiment pris, déjà occupé.

— Alors, pourquoi culpabilises-tu ? Elle n'a eu que ce qu'elle méritait pour avoir fourré le nez où il ne le fallait pas.

Un mois plus tard, la compagnie IRIE-FOX Corp. Côte d'Ivoire compte trois nouvelles unités industrielles au nombre de ses actifs, des suites d'une opération publique de vente initiée par le gouvernement. Les prédictions d'Yvette se sont avérées exactes, dans la mesure où elle-même bénéficie des décrets ministériels de vente des entreprises saisies pour créances non honorées, décrets taillés sur mesure pour son entreprise, et lui permettre de se faire une assise solide en acquérant de bonnes parts du marché.

Mais pendant ce temps, la divergence profonde des opinions sur le sujet a fini par enflammer le torchon dans le couple Kouakou. Les conjoints ne se voient plus que comme chien et chat, dans une hostilité permanente. Ils ne passent plus de temps ensemble, évitant même de se croiser. L'heure du dîner est devenue un moment de tension malsaine qui souvent dégénère en disputes violentes, dans la mesure où l'épouse ne tarit pas de commentaires acerbes sur le sujet fâcheux qui les divise irrémédiablement.

C'est à cette heure-là précisément que le téléphone sonne à l'intention de Claude. La gouvernante le lui rapporte.

— Allô ?

— « Bonjour, Claude. Comment te sens-tu après tous ces événements électriques ? »

— Oh, je me porte comme un charme, sois-en rassurée, répond-il avec fausse désinvolture.

— « Je viens enfin de racheter ces entreprises qui faisaient ta fierté. Quel soulagement ! »

— Oh, c'est trois fois rien. Je saurai m'y faire, dit-il en tentant de masquer sa douleur.

— « Ah, Claude ! J'ai tellement hâte de voir la tête que tu as actuellement !!! Ta poulette est-elle avec toi ? »

— Si c'est de mon épouse que tu veux parler, je t'interdis de parler d'elle en ces termes.

— « J'ai compris monsieur le défenseur "des droits de sa femme". Passe-la-moi, je voudrais juste lui parler. »

Claude actionne alors l'amplificateur du téléphone avec résignation.

— « Bonsoir chérie ! Te souviens-tu de moi ? »

Jeanine ne répond pas, figée par la colère.

— « Dis, comment ressens-tu la pauvreté ? N'est-ce pas qu'elle n'est pas faite que pour les autres, non ? »

— Que nous veux-tu, petite sottise ? Je te somme d'arrêter de nous importuner chez nous, intime Jeanine.

— « Chez vous ? Ne me fais pas rire, ma très chère "rivale". Tu ferais mieux de faire tes bagages, car dès demain, vous recevrez encore un autre mandat de saisie des mains de l'huissier du gouvernement en rapport avec cette belle résidence, et d'ici à la fin de la semaine je serai la nouvelle propriétaire de ces lieux dont vous vous targuez le droit de m'empêcher de vous y importuner. La résidence Kouakou changera très bientôt de dénomination. Tu te sens comme dans un mauvais rêve ? Eh bien ça n'en est pas un. C'est bien fini ma chère amie. Tu peux d'ores et déjà retourner en famille partager la couche de maman. Bien, je vous quitte maintenant ma douce amie. Et surtout, prends bien soin de notre pigeon... Autre chose, je m'adresse à toi, Claude. J'ai ouï dire que tu recevras par mail une autre convocation du tribunal pour arnaque et d'autres chefs d'accusation que tu découvriras par toi-même. Je t'informe aussi que ton employeur et toi n'avez pas encore fini de laver votre linge sale ! Il est fort probable que ton portrait réapparaisse à la barre. Je me demande comment tu réussiras à t'en sortir cette fois. Bon, à chacun ses oignons... Bonsoir. »

Cette irritante conversation téléphonique ne manque pas de rallumer la flamme vive de la querelle au sein du couple. Jeanine est une personne assez suffisante, ne supportant aucunement l'arrogance, les railleries, la morgue, les paroles vertes et ironiques d'Yvette, la discrète doublure d'Yvonne. Et le plus insultant pour elle est cette passivité ignominieuse, synonyme de reddition totale qu'affiche son époux. Ce qui, à ne s'en tenir qu'à ce qu'elle voit, n'est que le témoin du parti pris de son homme en faveur de cette vindicative parvenue dans le baroud qui oppose les deux rivales.

Claude s'abandonne, les bras croisés dans le dos, à ses adversaires prédateurs qui partent chacun avec une partie de lui, le dépouillant méthodiquement. Pour lui, en effet, tous ses détracteurs et adversaires juridiques ne sont que des ramifications qui mènent à la même Yvonne. Il se morfond, l'âme déchirée dans les tréfonds de ses remords pour ce qu'il avait fait subir à Akoua, la pauvre petite villageoise innocente.

Si perdre tout ce qu'il a mis toute sa vie à construire avec acharnement a la capacité d'exorciser en lui cette douleur morale lancinante et d'obtenir rémission ! Malgré cette souffrance intérieure de Claude qui ne se laisse plus deviner, Yvette n'éprouve pour lui le moindre sentiment de pitié. Elle ne le connaît pas en réalité, et ne l'a rencontré que très peu de fois, mais dans le cadre de son rôle. Ce n'est pas elle qui l'aime. Yvonne, elle-même aurait fini par craquer à certains moments. Aurait-elle réussi les coups de fil qui avaient pour seule vocation d'enfoncer le clou ? Elle se félicite donc d'avoir pris ce rôle machiavélique.

Cette jeune fille a en effet démonté la vie de Claude, la faisant couler peu à peu et inévitablement vers l'abîme. Les coups que sa victime, Claude, a reçus sont tellement justes et subits qu'il n'a rien entrepris pour les parer. Tous ces faits écœurants, quotidiennement ressassés dans l'esprit, ont fini par avoir raison de la patience de Jeanine qui un matin a adressé à son époux une demande de divorce.

CHAPITRE 20

Le séjour carcéral

Jean Claude Kouakou a comparu devant le tribunal d'Abidjan pour deux convocations distinctes sous des chefs d'accusation aussi différents les uns des autres : le premier concerne un détournement de deniers publics, dont les charges sont conduites par le ministère public ; et le second fait suite aux dettes non honorées envers des entreprises maintenant propriété d'Yvette. Les procès ont été fondus en un seul et se sont tenus le même jour devant le même tribunal. Le ministère public et les avocats de la société IRIE-FOX Corp. Côte d'Ivoire ont fait front commun pour les charges. La sentence finale a conduit l'accusé à la MACA pour dix années d'emprisonnement ferme. Cette même prison civile a aussi accueilli quelques mois plus tard Jeanine, l'épouse du détenu. Le crime reproché à Jeanine est une tentative d'assassinat à l'aide d'une arme à feu sur la personne d'Yvette, le sosie toujours insoupçonné d'Yvonne qu'elle accuse d'avoir brisé son foyer et ruiné sa vie.

La vie de Claude a ainsi brutalement basculé en si peu de temps. Des sommets de la gloire aux tréfonds de la misère. La prédestination n'a jamais été du lot de ses croyances fondamentales. Selon lui, cela n'est qu'une excuse pour certaines personnes pour se donner bonne conscience pour leurs crimes, ou une simple doctrine obscurantiste pour maintenir captifs les peuples réunis autour de cette pensée qui rejette toute responsabilité des fautes commises.

Toujours selon sa conviction, tout ce qui arrive dans la vie d'un homme, heurs et malheurs, n'est que le fruit d'actes antérieurs posés par lui-même ou par une autre personne. C'est fort de cette philosophie qu'il a pu sans difficulté faire son mea culpa dès qu'il s'est aperçu que la tête pensante de cette cabale ourdie contre lui n'était autre qu'Yvonne. Ce séjour carcéral a fort à lui apporter, car le temps ne lui fera nullement défaut quant à la méditation des actes nauséeux qui ont jalonné son existence.

Il se repasse en boucle cet accident dantesque comme narré par Yvonne la victime elle-même, tel un film sans fin. Il lui faut trouver le moyen de se soustraire des sermons acerbes de cette voix d'outre-tombe, d'exorciser ses remords anéantissants. Ainsi cette réclusion, fût-elle temporaire, ne saurait être que purgative pour sa conscience coupable. Coupable d'avoir transformé une pauvre fille douce, agréable et naïve en un redoutable fauve. Yvette s'est en effet montrée implacable et impitoyable, n'accordant à ses cibles le moindre instant pour souffler, et elle l'a fait avec un tel zèle ! Car Yvette agit avec un tel sang-froid qui aurait rendu la vraie Yvonne incapable si elle était venue sur les lieux en personne camper son propre rôle.

Yvette tient assidûment sa sœur informée de l'évolution des choses, tantôt par appels téléphoniques, ou s'il le faut, de vive voix, quand elle doit se rendre aux États-Unis pour des réunions administratives au siège de l'entreprise familiale. Parfois, assez régulièrement, c'est Yvonne même

qui se rend aux nouvelles par appels téléphoniques. Comme ce matin, le quatrième anniversaire de détention de son bien-aimé, elle n'a pas dérogé à la coutume.

— « Je suis très heureuse que tu aies pu mener à bien ta "mission" »

— Nous ne sommes qu'à la moitié du parcours ! répond calmement Yvette.

— « Soit. Mais tu ne penses pas que nous avons poussé le bouchon trop loin ? »

— Écoute, chérie. Il fallait le faire ou pas du tout. Nous avons pu les contraindre au divorce. Actuellement, Jeanine se paie aussi un séjour doré à l'ombre. Quant à Claude, à l'heure où je te parle, il ne rêve qu'à reconquérir le cœur de sa douce petite biche sauvage.

— « Vraiment ? »

— Tu as ma parole. Je lui rends visite chaque deux jours, sous ton masque, comme tu l'as souhaité et je ne peux pas risquer de me tromper.

Un voile de silence s'est imposé.

— « Sors-le de là, s'il te plaît. »

— Pardon ? s'étonne Yvette.

— « Sors-le de ce boubier, tu en as les moyens. »

— Pas question. Pourquoi me suis-je donné tout ce mal alors ?

— « Ne sois pas mauvaise Yvette. Je te connais, et je connais ton grand cœur. »

— Écoute, je connais bien des gens dans la ville où tu vis depuis maintenant sept ans, qui donneraient tout pour t'épouser. J'en reçois souvent au téléphone qui sollicitent mon intervention en leur faveur. Tiens, je prends pour exemple Andrew le jeune diplomate et fils du maire. C'est un jeune homme d'une grande probité morale. Pourquoi ne t'intéresses-tu pas à sa proposition de mariage ? Son attente dure déjà des années ! Oublie donc ce tôle de Claude qui n'a pas encore fini de purger sa peine.

— « Mon cœur m'en recommande un autre, et me dit que c'est avec le tôle que je serai plus heureuse. »

— Le cœur est un traître, et on ne peut le suivre, tu le sais mieux que moi.

— « Ce cœur conjugue avec ma raison pour me convaincre de ne point abandonner mon premier amour. »

— Encore et toujours les mêmes chansons et les mêmes refrains. On se croirait dans un feuilleton télé pour jeunes filles.

Yvette a tout à coup le sentiment d'avoir perdu son temps dans cette affaire. Elle se rend à l'évidence d'avoir réellement sous-estimé le degré d'amour que sa sœur jumelle prodigue à Claude, au point même d'oublier tout le mal enduré venant de lui. Mais elle se fait l'obligation de se rendre aux raisons de sa sœur et comprendre ses motivations aussi puériles soient-elles.

— Je suis bien consciente du pouvoir que je possède de le faire libérer avant terme. Mais ce que je souhaiterais est qu'il s'enfonce la leçon dans le crâne, et ainsi, il ne lui viendra jamais à l'idée de faire souffrir une femme quelle qu'elle soit.

— « Merci beaucoup de t'inquiéter pour nous, madame la justicière de la gent féminine. Mais je pense qu'il ne faut pas toujours répondre aux coups de pied de l'âne. »

Yvette sidérée, écoute Yvonne jugeant qu'il est inutile de tenter de la raisonner davantage. La conversation téléphonique ayant perdu de sa chaleur s'achève sur une dissonance qui laisse un arrière-goût amer à Yvette. Elle ne cautionne pas la légèreté et n'accorde guère l'amnistie à un malfaiteur de la trempe de Claude. Gagnée par la passion, elle ne sait plus s'il faut lâcher prise ou continuer sa chevauchée correctionnelle jugée insane. Après maints atermoiements, Yvette se rend à la maison d'arrêt et de correction d'Abidjan, elle en a déjà l'habitude.

— Bonjour mon chou. Tu sais j'ai toujours aimé les couleurs de cet uniforme. Elles sont bien assorties et te vont à ravir !

— Et toi, tu es devenue plus belle que jamais. Comment vont les affaires, Yves ?

— On ne peut mieux depuis que les choses sont rentrées dans l'ordre.

— Disons plutôt que tu as réussi à tout me reprendre en compensation de la grosse créance envers l'entreprise que tu diriges.

— Écoute Claude. Une dette est une dette, et quand on doit, on est obligé de payer. Je ne suis pas venue aujourd'hui te faire un nouveau procès.

— Voilà qui me rassure, en tous cas.

— Je suis porteuse d'une bonne nouvelle.

— Ah, bon ?

— Oui, un cadeau pour ton anniversaire. Je compte te faire libérer mais sous une condition.

— Laquelle ? J'ai hâte de savoir.

Yvette regarde profondément son interlocuteur dans les yeux. Claude baisse les yeux, esquivant ainsi ce regard froid qui tente de sonder son âme. Elle a réussi à prendre quelque chose en lui, quelque chose dont l'absence le rend fébrile face à elle. Il se languissait depuis des années que

quelqu'un vienne lui parler de libération. Mais il n'en espérait pas mieux de cette jeune femme. Toutes ses visites antérieures étaient dans un contexte de narguerie.

Yvette recherche avec lui un accord, mais Claude redoute plutôt un pacte sous les traits d'un accord ; une compromission plutôt qu'un compromis. Sinon, il partira d'une prison physique pour une prison morale. Seule la nature de la prison changera. Le prisonnier se perd dans ses craintes convaincues qu'il ne peut rien tirer d'honorable de sa visiteuse du jour. Mais comment être fixé si elle ne dévoile pas la vraie nature de sa visite ?

— Que me veux-tu, Yvonne ? Je suis tout ouïe. Se dispose-t-il.

— Je te fais libérer, et tu te mets à mon service comme jardinier à mon domicile, l'ex-RÉSIDENCE Kouakou, rue des jardins, ton palais d'autrefois.

Claude est surpris par cette proposition dépourvue de galanterie et de bon sens. Il a eu la preuve de ses craintes, car tout ce qui vient de cette jeune personne ne peut être pour lui que sujet à caution. Il ne comprend pas pourquoi Yvonne, car c'est d'elle qu'il s'agit à ses yeux, a pu garder aussi longtemps intacte sa rancœur, et est venue la narguer jusque dans les profondeurs de sa prison.

— Sois raisonnable ! Pourquoi ne pas me faire relaxer sans condition, plutôt que de chercher vaille que vaille à m'humilier.

— Bien. Cela sous-entend un refus.

À ces mots, Yvette se levant de sa chaise pour prendre congé conclut :

— Tu ne me laisses donc pas le choix. Je vais te faire libérer, mais tout compte fait tu viendras à moi de ton propre chef.

Elle le quitte et rejoint son HUMMER hors-série et disparaît sur la route. Elle a le pouvoir de faire et défaire toute la situation puisqu'elle a volontairement enfoncé Claude dans les abîmes carcéraux. Yvette a surtout réussi à imprimer dans l'esprit du détenu son influence sur les événements, et que seule son intervention a une valeur libératrice pour lui. En quelques coups de fil en effet, jouant de ses relations en hauts-lieux, déliant les gros nœuds à coups de billets verts, Yvette a réussi à décanter l'impasse dans lequel elle a enfoui sa victime depuis quatre longues et interminables années, abrégeant ainsi son séjour carcéral prononcé pour une durée de peine de dix ans.

PARTIE IV : L'HUMILIATION

« — Je t'interdis, Claude, de me héler et de me tutoyer en présence de mes employés, et de prendre des familiarités avec moi. Mon prénom est Yvonne, et pas Yves, lui intime-t-elle... »

« Yvette a eu un sourire en coin d'entendre Claude l'appeler "madame", l'apanage de l'employé qu'il est. »

CHAPITRE 21

Le jardinier

Jean Claude Kouakou a besoin de reconstruire sa vie brisée. Sa chute vertigineuse lui a fait prendre conscience de certaines choses importantes. Contrairement à Jeanine son ex-épouse, il n'a pas le sentiment d'avoir tout perdu irrémédiablement. Durant son séjour carcéral, il s'est fait une nouvelle conception de la vie, nourrissant secrètement l'espoir de reconquérir l'estime d'Yvonne. S'il y parvient, peut-être consentira-t-elle à l'aider à refaire son retard ? Avec toute sa puissance financière et son influence non négligeable dans le monde des affaires ?

Paradoxalement pourtant, et d'ailleurs, son orgueil lui interdit de faire la courbette devant cette jeune femme devenue trop arrogante, et manifestant un terrible complexe de supériorité. Elle lui a presque intimé l'ordre de devenir son jardinier dans un lieu aussi chargé de souvenirs douloureux que son ex-résidence. Il n'y trouve pas pire arrogance. Oser narguer un homme déshonoré, fini, jusque dans son dernier retranchement. Ceci est d'une insolence intenable. Il lui doit certes sa libération, mais cela ne lui confère nullement et de facto le droit de disposer de sa dignité.

Quel pouvoir a-t-elle de décider de sa destinée ? Claude cogite longuement sur sa dernière rencontre avec Yvette (Yvonne selon son entendement), et décide ainsi qu'il peut se passer à jamais des interventions de son ex-concubine à quelque niveau que ce soit. Ainsi évitera-t-il cette morgue qui la caractérise. Lui-même jouissait avant son incarcération, de très bonnes relations dans le pays, et ne pense pas devoir souffrir pour se faire embaucher quelque part.

Son casier judiciaire grièvement entaché jouera activement contre lui, c'est certain et il en est conscient. Ce nonobstant, il engage une grande campagne de quête de travail. Des rubriques d'offres d'emploi parues dans les quotidiens aux agences d'embauche, il n'essuie que déboires après déboires. Une débâcle morale qui ne doit prendre le pas sur sa fermeté à s'autodéterminer. Toutes les portes contre toute attente lui sont fermées.

Surprise ! Il rencontre à chaque étape la main prohibitive d'Yvette, dans le rôle insoupçonné d'Yvonne. Claude se trouve dans une sorte de vortex dont le tourbillon l'entraîne fatalement vers les propositions indécentes et incongrues d'Yvette. C'est incroyable, démentiel, d'une réalité à faire perdre la raison. Elle est présente partout, et le traque comme le ferait un chasseur rabattant le gibier vers l'issue souhaitée pour l'abattre de sang-froid le moment voulu.

Il reste méditatif durant des jours, se refusant parfois la nourriture. Cette jeune femme est un monstre accompli, sans cœur, vindicative et ne visant que ses intérêts propres. Que lui veut-elle encore, après lui avoir fait payer tous les actes à lui reprochés ? Elle veut maintenant et visiblement le réduire à la mendicité, si elle n'y est déjà pas arrivée.

Depuis sept mois, Claude vit chez son ami Lucas Koné qui lui a gracieusement offert l'hospitalité après sa sortie de prison. Claude ne souhaite pas se faire héberger plus longtemps. Mais comment peut-il gagner l'estime d'Yvonne en se tenant éloigné d'elle ? Quelle fierté peut-on préserver dans la pauvreté ? Quelle dignité peut-on préserver quand son destin semble ainsi scellé ? L'homme a compris grâce aux conseils motivants à la sobriété que lui prodigue son ami et tuteur, qu'il n'a plus le choix.

Au bout de son tunnel de désespoir apparaît une lumière dans laquelle baigne une main tendue. Celle d'Yvette. Il se rebiffe d'abord, par fierté ne sachant pas, lui, que certains refus ferment des portes qui ne se rouvrent jamais.

Sa décision est finalement prise. Il lui téléphone au bout du compte, pour obtenir un rendez-vous avec elle à la maison. Le jour venu, un taxi débarque Claude devant la résidence d'Yvette, précédemment sienne. Celle-ci monte au belvédère pour l'y attendre à l'annonce de l'arrivée du visiteur.

Tout le personnel domestique a été changé. Le mobilier et la décoration dans leurs moindres détails ont subi le même coup de tempête. Par contre, l'amour de Claude pour ce lieu est demeuré intact, en témoigne le chagrin qui le ronge à cet instant. Il a bâti cette maison de ses propres mains, sa sueur ayant servi à mouiller le béton, et son âme y avait connu la quiétude des saints.

Bien qu'il en a été expulsé et éloigné pendant près de cinq ans, cet amour n'a point été altéré. L'entrevue n'a duré guère que vingt minutes et Claude a "pris fonction" sur le champ. Il regarde encore une fois cette jeune femme qu'il lui semble ne pas reconnaître. Elle a en effet tout d'une inconnue, à tenir pour preuve son insensibilité devant les larmes de détresse d'un homme pour l'amour duquel elle avait consenti d'énormes sacrifices.

L'emploi qu'elle lui a offert en est un autre exemple patent : JARDINIER. Pour toutes les compétences qu'elle lui connaît. Comme pour le tenir en laisse et lui faire manger dans la main. Toute sa vie se joue sous ses yeux sur les caprices d'une femme qu'il prend pour une autre, une amante abusée par le passé. Et Yvette, le sosie d'Yvonne tire un avantage maximal de cet état de fait, s'avouant d'une satisfaction particulière d'avoir Claude sous son contrôle.

Des jours entiers, elle l'épie à travers les vitres de la fenêtre de sa chambre à coucher, observant ses mouvements, remarquant la gêne et le chagrin qui le torturent, et aussi ses gestes maladroits pleins d'amateurisme dans cette nouvelle fonction. « Il est assez bel homme », soupire-t-elle esquissant le sourire du pêcheur après une bonne prise. Elle lui reconnaît son charme, et comprend l'incapacité de sa sœur à se passer de son amour. Mais cette raison n'est pas assez justificative de sa volonté de sacrifier sa vie à un homme fût-il le plus beau de la planète.

Depuis sa "prise de fonction" donc, Claude ne bénéficie d'aucune occasion de revoir sa nouvelle patronne. Pas même de loin. Elle l'a carrément isolé de sa présence physique, évitant de ce fait de

le rencontrer, et de s'exposer au plus anodin et au plus lointain de ses regards. Ce faisant, Yvette est sûre de se faire "chère" aux yeux de l'homme.

Claude trouve en effet assez intrigant que son ex-amante ait disparu aussi subitement. Il ne la voit plus, ni même ne l'entrevoit. Néanmoins sa présence aurique pèse sur la maisonnée. Comme une présence éthérée qui hanterait cette demeure. Paradoxalement pourtant, tout le monde peut la voir, tous à l'exception de Claude, et cela dure cinq mois. Il scrute toutes les occasions de l'apercevoir. Occasions somme toutes de plus en plus fugaces.

Le samedi dernier, il y a quatre jours, il avait réussi à la surprendre en train de l'épier à travers les replis des voiles du rideau de la fenêtre. Mais cette occasion ne fut que furtive, car Yvette s'est éclipsée derrière le rideau opaque aussitôt qu'elle s'est sentie découverte.

Pendant justement qu'il y pense arrive le grand carrosse qui transporte son employeuse aux allures de reine. Un vigile déverrouille électroniquement et actionne l'ouverture de la grille depuis sa vigie. Claude lâche son tuyau d'arrosage en observant la rutilante cylindrée franchir l'enceinte. Cette fois, il est sûr de la voir.

Hélas, une fois à sa hauteur, les vitres latérales fumées ont été immédiatement remontées dissimulant ainsi l'occupante de la HUMMER nouvellement importée de chez GM. Il tente de percer le voile fumé des vitres et scruter attentivement au passage l'intérieur de la voiture, mais ne voit que le reflet de ses propres gestes ridicules réverbérés par les vitres miroitantes de l'auto.

Elle passe, lugubre et silencieuse telle une ombre qui plane sur sa vie. Claude n'obtient qu'une salutation à la casquette et un large sourire de traître du conducteur qui semble s'amuser des gestes de paysan du gardien auxquels il est déjà habitué. Claude regarde impuissant la voiture s'éloigner sur la venelle principale et s'arrêter dans la partie la plus profonde du garage.

Cette scène n'est pas à sa première édition. Mais cette fois, il se résout de prendre le taureau par les cornes. Il se hâte sur le lieu pour intercepter Yvette devenue insaisissable, et l'obliger à mettre un terme à cette cachoterie qui n'a que trop duré.

— Yves, s'il te plaît ! l'interpelle-t-il.

Yvette quittant l'auto pour regagner l'intérieur de la maison par une porte communicatrice du garage, s'arrête aussitôt et l'homme s'en approche.

— Je t'interdis, Claude, de me héler et de me tutoyer en présence de mes employés, et de prendre des familiarités avec moi. Mon prénom est Yvonne, et pas Yves, lui intime-t-elle.

— Je désire tout simplement te parler.

— Je ne t'ai pas embauché pour causer avec toi. Et ne t'avise plus de m'approcher sans y être invité ; et si cela ne te convient pas, tu es prié de quitter ces lieux dès ce soir. Me suis-je fait comprendre ?

— Oui...madame, bredouille-t-il après avoir pris pour son grade.

Yvette a eu un sourire en coin d'entendre Claude l'appeler "madame", l'apanage de l'employé qu'il est. Il a presque tremblé devant elle. Cette jeune femme est devenue si mystérieuse tout à coup, et si caractérielle, et pourtant si belle ! Il se souvient d'une certaine époque où cette même jeune personne était plus douce qu'un agneau. Une jeune fille chagrine et mal-aimée ; aimante et amoureuse. Amoureuse de lui, son Prince charmant, qui très tôt la confronta ingratement aux dures réalités de l'amour.

CHAPITRE 22

Une visite inattendue

Claude quitte le garage l'âme en peine, le front bas, après avoir essuyé cet affront cuisant, cette rebuffade cinglante qui le renvoie vers ses fleurs. Il ressasse inlassablement cette question lancinante : pourquoi Yvonne (alias Yvette) l'a-t-elle convoqué pour ensuite lui refuser tout contact, lui opposer ce mur d'indifférence glaciale ? N'en a-t-elle pas fini avec les représailles qu'elle exerce à son encontre ? Lui qui se croyait pourtant quitte de sa dette morale, après avoir déjà tant expié ! Car cette vindicte lui a déjà coûté son emploi, ses entreprises, son argent, son mariage, son orgueil, et jusqu'à sa probité civique. En quête d'absolution pour ses fautes passées, il a plié l'échine jusqu'à l'abjection, au point de se transformer en un vulgaire mollusque, une créature sans vertèbre ni dignité.

Et comme si tout ce désarroi savamment orchestré ne suffisait pas, elle persistera à le traîner dans l'opprobre et la fange jusqu'à ce que mort s'ensuive, peut-être. Cependant, Yvonne, la véritable, a-t-elle vraiment besoin d'un homme ainsi avili, réduit en servitude ? Elle désirait certes un compagnon docile, attentionné, prévenant, et par-dessus tout épris d'elle, mais elle le voulait viril, homme dans toute l'acception du terme, masculin et sûr de lui comme il l'était autrefois. Que ferait-elle d'un amant servile qu'elle mènerait paître tel un bétail docile, au moindre claquement de doigts ?" Nombre de femmes en rêvent, il est vrai, et recourent même à des philtres occultes pour en posséder un à portée de main.

Yvette garde gravées dans son esprit les recommandations de sa sœur, ces instructions-boussoles, véritables préceptes qui confèrent à sa mission une trajectoire inflexible vers son objectif suprême : rendre Claude éperdument, passionnément amoureux d'Yvonne. À mesure que les événements s'enchaînent, d'Yvette se berce avec une satisfaction croissante de la certitude que son dessein s'accomplira. Galvanisée par cette assurance, elle a improvisé une visite au pénitencier, souhaitant s'offrir le plaisir vindicatif de contempler Jeanine, l'ancienne épouse de Claude, désormais détenue dans cette forteresse de béton d'où fut libéré son nouveau jardinier. Yvette se remémore avec une jouissance presque malsaine les circonstances qui ont précipité l'ex-rivale de sa sœur jumelle dans ce lieu d'expiation. N'importe qui aurait effectivement dénoncé sans hésitation une agression physique perpétrée contre sa personne, à fortiori une tentative d'assassinat préméditée. Elle est escortée dans une salle maussade et dépouillée où l'on amène Jeanine, enchaînée aux poignets et aux chevilles, pour cet entretien en privé. La jubilation d'Yvette atteint son paroxysme à la vue de cette jeune prisonnière progressant péniblement vers elle, entravée et humiliée.

— Bonjour, ma très chère, comment vas-tu ? Commence-t-elle avec son sarcasme habituel.

Jeanine ne parvient guère à dissimuler sa surprise désagréable, presque répulsive, à la vue de cette femme au cœur minéralisé, cette créature impitoyable qui vient à elle tel un prédateur savourant d'avance sa proie.

— Yvonne ? Que viens-tu donc chercher ici, méchante hyène ?

Cette visite impromptue lui est profondément désagréable, presque insupportable. Si l'annonce lui en avait été faite dans les règles, Jeanine n'aurait même pas consenti à accorder cet entretien. Mais le gardien a simplement utilisé la formule trompeuse « une amie d'enfance », ce qui l'a malheureusement fourvoyée sur cette voie insidieuse. Yvette — qu'elle prend naturellement pour Yvonne — lui sort désormais par tous les pores de la peau, et Jeanine rumine contre elle un terrible dessein de vengeance depuis les trois interminables années que dure sa détention.

Tandis que la prisonnière dévisage sa visiteuse avec une animosité à peine contenue, se demandant quel démon malveillant a bien pu la placer sur son chemin, et surtout comment se débarrasser à tout jamais de cette présence néfaste, Yvette s'installe avec une nonchalance étudiée dans le fauteuil rapporté à son intention, savourant manifestement chaque instant de ce face-à-face.

— Assieds-toi donc ! Propose Yvette désignant une chaise.

— Que me veux-tu, méchant dragon ? Me donner le coup de grâce et te délecter de ma dépouille ?

— Ah Jeanine, ma très chère Jeanine ! S'esclaffe Yvette sarcastiquement. - je ne suis pas venue me délecter de ta pauvre dépouille, comme tu le prétends. Et tu peux me comparer à tous les dragons des contes pour enfants si tu le souhaites. Le but de ma visite est de te mettre au fait de l'état d'avancement de notre... Comment dire ?

— De notre guerre, tu veux dire ? renchérit la détenue comme pour mesurer le degré d'acharnement de son adversaire à en découdre avec elle.

— Oh, quelle perspicacité ! Reconnaît Yvette avec une pointe impudence.

— Pourrais-tu cesser de m'importuner à la fin ? Tu as bouleversé ma vie et celle de ma famille entière, sans oublier mon foyer que tu as réduit en pièces.

— Quelle dissemblance dans ce couple ! Imaginez un crabe marié à une grenouille. Il y a de quoi étouffer de rire ! Ironise Yvette pour la énième fois.

— La grenouille, c'était bien toi, avec cette rondeur de la forme qui confond le bassin au reste du tronc ! Je ne sais pas ce que Claude avait bien pu trouver en toi. Moi je crois qu'il avait beaucoup de courage, car il en fallait beaucoup pour déshabiller ce corps disgracieux.

Jeanine compte bien tirer son épingle du jeu, et ne pas sortir vaincue dans ce dernier baroud de verbes chauds. Elle poursuit: — maintenant que tu nous as réduit à ce que nous sommes aujourd'hui ; que comptes-tu faire de nous en toute sincérité ?

— Que penses-tu que je puisse espérer faire de vous ? Je vous ai fait payer cash le mal que vous m'aviez fait. Tu es ici du fait de ta propre propension au meurtre. Et je pense que tu périras ici. Quant à ton pauvre imbécile d'ex-époux, je le laisse mijoter encore un peu. Je ferai parvenir personnellement toutes les informations sur les événements dès le prochain rebondissement.

— je ne te connaissais pas ce sadisme. Mais aujourd'hui, je me rends compte à mes propres dépens que tu n'es qu'une sorcière. Une méchante sorcière, et en tant que telle la seule place qui te sied est en enfer.

— Sottise ! Tu m'y devanceras, puisque je viens de te signifier que cette prison restera ta dernière demeure.

Yvette sort de son sac à main des photos de l'intervention chirurgicale qu'avait subi sa sœur et les lui montre, comme étant siennes. - Vois-tu ? Cette pauvre jeune fille a dû supporté ces atrocités par votre faute. Je vous le ferai payer jusqu'à votre dernière énergie vitale.

— Eh bien, cela apprendra à cette pauvre paysanne à sa tenir très éloigner des biens d'autrui !

— Tu ne crois pas si bien dire, car ce " bien d'autrui " est maintenant ma propriété, et je serai bientôt le "maître" de sa vie.

— Que veux-tu dire ?

— Il me suppliera bientôt de me faire porter son alliance. En fait, il ne vaut plus rien. Pour le moment, il ne me sert presque à rien, mais j'aime bien regarder chaque matin et soir ce beau mâle au milieu des fleurs de mon jardin.

Jeanine regarde Yvette l'air consternée et animée d'un profond dédain. Elle continue de maudire celui qui lui a laissé ces menottes aux poignets et aux pieds, liens sans lesquels elle aurait étranglé de ses propres mains cette hâbleuse.

— Claude ne t'aimera jamais. Il ne t'aimera jamais, parce que l'amour ne s'achète pas comme on achèterait des beignets.

— Ça, c'est ton avis. Mais Claude deviendra sous peu l'esclave de mon amour. Il t'a déjà oubliée, ravises-toi ! S'esclaffe Yvette, sardoniquement.

— C'est un amour décidément voué à l'échec, figures-toi.

— Le seul échec pour lui est de t'avoir rencontré, et de s'être amouraché de toi, Jeanine. Mais maintenant, il ne subira plus tes sautes d'humeur malades, ta sale cupidité d'aventurière matérialiste, tu n'es qu'une espèce de sangsue.

Jeanine regarde Yvette et l'écoute débiter son flot de paroles venimeuses sans parvenir à trouver de mots assez justes pour lui répondre. La rage corrosive qui ronge son cœur se lit distinctement sur son jeune visage, prématurément vieilli par la tristesse, le chagrin et l'amertume de la captivité.

— Garde ! Rappelle la détenue se levant brusquement. Je veux rejoindre immédiatement ma cellule. La présence de cette personne désagréable m'étouffe.

Des milliers de questions se bousculent tumultueusement sous ses méninges au sujet de la brusque métamorphose d'Yvonne, mais aucune bribe d'indice, aucun élément tangible ne s'offre à elle qui

pourrait l'aider à se forger une idée ou la conduire vers l'ombre d'une réponse. Elle tourne les talons dès l'invitation du gardien de le suivre, espérant de toute son âme ne plus jamais revoir cette "diabliesse", cette incarnation du mal.

— Jeanine ! L'apostrophe Yvette encore une fois. Je reviendrai. Et cette fois, ce sera pour te présenter notre alliance, je l'espère, te clouera le bec pour de bon.

Yvette est heureuse d'avoir réussi à écarter Jeanine et est convaincue que sa sœur n'aura aucun souci d'adversité de taille. Elle sait Jeanine péniafobe, et le seul manque prolongé d'argent finira à lui seul par la tuer. Jeanine accélère ses pas heureuse de quitter cette atmosphère mortifère, et s'éclipse derrière une porte.

Une semaine s'écoule lorsqu'Yvette reçoit un appel téléphonique de l'oncle Josèphe, messenger d'une nouvelle funeste : Tante Isabelle a trouvé la mort dans une rixe violente après avoir reçu un coup de pilon fatal asséné par son adversaire. Les motifs de cette altercation mortelle s'avèrent éminemment révélateurs d'événements antérieurs. Cette femme nourrissait en effet des propensions invétérées, quasi pathologiques, à l'adultère, dont Yvonne avait fait jadis mention à sa sœur jumelle, celle-là même qui avait été désignée pour la remplacer sur la terre éburnéenne.

Tante Irène, l'épouse du voisin, après plusieurs mois d'une surveillance méticuleuse et obstinée, avait fini par surprendre Tante Isabelle en flagrant délit de relations adultères avec son propre mari. Cette découverte incendiaire déclencha inévitablement une rixe d'une violence inouïe, au cours de laquelle Irène asséna un coup de pilon meurtrier à son adversaire, lui fracassant le crâne dans une explosion de rage. Isabelle ne reprit connaissance que dans l'ambulance, baignant littéralement dans son propre sang vermeil. Mais l'aube suivante, hélas, devint le dernier lever de soleil qu'elle contemplerait jamais. Ces deux femmes étaient pourtant des amies jurées, solidaires même dans les situations les plus extrêmes, complices et comparses en toutes circonstances. Yvonne en avait d'ailleurs fait les frais à maintes reprises.

Yvette informe sa sœur, la véritable concernée par ce deuil eu égard à ses rapports personnels avec cette famille. Yvonne pleure abondamment durant de très longues minutes. Yvette peine à saisir la nature profonde, la sensibilité déconcertante de sa sœur. Cette dame défunte fut pourtant un oppresseur impénitent dans son existence, lui infligeant les pires humiliations imaginables. Corvéable à merci, traitée comme une serve, Yvonne ne vivait pas mieux chez elle qu'une chienne, qu'une bête de somme. Isabelle fut même à l'origine des malheurs qui faillirent lui coûter la vie. D'autres personnes se seraient réjouies, voire extasiées à l'annonce de la mort de leur bourreau.

Mais Yvette est témoin d'une tout autre réaction chez sa sœur. Ayant reçu des instructions fermes d'Yvonne, Yvette se rend au domicile du veuf pour lui apporter réconfort et consolation. Elle lui remet en mains propres la somme considérable de trois millions de francs CFA, l'argent nécessaire au rapatriement du corps vers le village natal et à l'organisation des obsèques. Sachant pertinemment qu'Isabelle s'était toujours refusée à contribuer aux collectes de fonds pour l'organisation des funérailles au village, la tradition exigeant la loi de la réciprocité, il était entendu que personne ne daignerait déboursier le moindre centime pour les siennes. Yvette s'excuse à l'occasion et par anticipation de son absence le jour des funérailles. Elle quitte les lieux quelques heures plus tard, satisfaite d'avoir réussi à duper Oncle Josèphe, en incarnant avec une perfection

confondante sa sœur, la seule personne théoriquement susceptible de reconnaître Yvonne sans effort en toutes circonstances et en tous lieux.

CHAPITRE 23

Le retour de la gouvernante

La situation a pris pour Claude une tournure dérisoire, presque grotesque, une déchéance complète, sans qu'il ne puisse y remédier en quoi que ce soit. Initialement, il s'était fait le pari audacieux, presque téméraire, de soutirer quelque parcelle d'estime à Yvette en se mettant humblement, servilement à son service comme elle l'exigeait impérieusement, demeurant obstinément dans son ombre malgré le déshonneur cuisant, se pliant au jeu avilissant de la soumission qui lui aurait valu un jour, espérait-il ardemment, le pardon tant convoité, couronné d'une réhabilitation sociale concrétisée par un poste honorable au sein de l'entreprise florissante qu'elle dirige avec maestria. Il a méticuleusement planifié et mis en œuvre cette stratégie avec détermination. Mais le résultat de ses initiatives s'est avéré être un désaveu cinglant, humiliant, ne réussissant au contraire qu'à lui attirer davantage d'aversion, voire de répulsion manifeste, de la part de la jeune femme, qui ne s'en cache d'ailleurs guère, affichant son mépris. Mais l'ironie cruelle du sort pour Claude ne se cantonne point à ce seul niveau, elle va bien au-delà.

Au fil des mois écoulés, insidieusement, il a fini par s'éprendre d'Yvonne jusqu'au désespoir le plus absolu, le plus déchirant. Une situation inexprimable, profondément inconfortable, presque insupportable, que l'homme n'avait nullement anticipée ni souhaitée dans ses plans. Pour quelqu'un de la trempe d'Yvette, rompu à l'art subtil de tirer profit, de s'enrichir des faiblesses d'autrui, ce genre de situations procure une satisfaction inénarrable, presque enivrante, jubilatoire. Claude ne parvient aucunement à s'expliquer comment, par quel mystère, cette métamorphose sentimentale a pu survenir maintenant, à ce stade de son existence. Jadis, il ne l'aimait guère, ne l'avait jamais aimée véritablement, et n'avait jamais porté Yvonne suffisamment dans son cœur pour envisager sérieusement d'en faire son épouse légitime.

Cependant le temps implacable et les circonstances de la vie ont radicalement changé, bouleversé la donne. Ces nouvelles réalités aidant, les sentiments du cœur, de nature éminemment versatile et capricieuse, ont aussi mué, se sont transformés au point que Claude en perd totalement le contrôle, se trouve complètement démunie. Le nom Yvonne est devenu d'une consonance suave, mélodieuse et enchanteresse, et ce charme envoûtant lui fait perdre tous ses moyens, toute sa contenance. Mais Yvette est une observatrice avisée, perspicace, et ce genre de choses, de subtilités, lui échappent rarement, presque jamais. L'homme, rongé par un complexe d'infériorité tenace, n'ose pas lui faire ses déclarations enflammées, et jamais n'en aura le courage nécessaire, la témérité. Pourtant la jeune femme, en quête assidue de preuves palpables, tangibles de l'amour de Claude, n'attend qu'une entreprise engouée, passionnée de l'homme pour se convaincre définitivement d'avoir atteint l'objectif tant escompté. Seule une vraie preuve, indiscutable, a la faculté de révéler cet état de fait décisif. Et la ruse, la manipulation, est bien l'une des forces majeures de la jeune directrice machiavélique. Hervé, le comptable d'Yvette entre sur la scène d'une manière assez fracassante pour jouer le rôle du trouble-fête, l'entreprenant courtisant, le séducteur effronté. Claude parvient de moins en moins à dissimuler, à contenir sa jalousie bouillante, dévorante, à chaque apparition de sa bien-aimée en compagnie de cet homme détestable. Tels deux amants transfigurés, métamorphosés par la passion la plus ardente, ils s'abandonnent sans retenue à de tendres épanchements voluptueux, égrenant caresses lascives, ponctués d'embrassades effrontées,

provocantes, à la limite de la décence, frôlant l'indécence. Leurs gestes, volontairement provocants, ostentatoires, semblent délibérément ignorer le regard sidéré, médusé de Claude, figé, pétrifié par l'émotion et la rage mêlés, qui, tel un fauve en cage, un lion enchaîné, brûle du désir irrépressible, viscéral de châtier ce parvenu, cet intrus avec la violence brutale qu'inspire l'humiliation la plus cuisante. Le jardinier épie, surveille chaque mouvement d'Yvette aussi longtemps qu'elle se trouve à la maison. Ses compagnies masculines de choix achèvent d'affermir la défiance de Claude et de le décider à reprendre celle qui lui appartenait.

Par un après-midi dominical paisible, trois mois après le trépas tragique d'Isabelle, Yvette reçoit la visite inattendue, inopinée de Cécile, l'ancienne gouvernante dévouée des lieux, par ailleurs témoin oculaire — et combien crucial, déterminant — de l'épisode controversé du prétendu flagrant délit d'adultère dont avait été injustement accusé son ancien employeur.

Yvette la reçoit courtoisement à déjeuner puis l'invite avec affabilité à prendre l'air, à se détendre à l'ombre apaisante de la paillotte du belvédère champêtre. Cécile a ardemment souhaité, sollicité cette audience délicate afin de se donner la possibilité salvatrice de se libérer enfin de son fardeau oppressant, en livrant, en donnant sa version personnelle, sa vérité sur certains faits troublants. Son silence prolongé, pesant avait causé, fait du tort considérable à tout le monde, à toutes les parties, et même aurait pu déclencher, causer un drame irréparable. Et la raison fondamentale, primordiale de son intervention courageuse est de permettre l'assouplissement salutaire de l'opinion sévère d'Yvette, Yvonne aux yeux de tous les témoins, à l'égard de son ancien employeur respectable, monsieur Jean Claude Kouakou. La vue de cet homme empêtré dans sa tâche de jardinier un soir, il y a une semaine, par cette dame, ex-gouvernante, voyageant à bord d'un taxi de passage aux abords de la résidence Kouakou, la glaça, la transperça ce jour-là, lui brisant le cœur. Elle le regardait, contemplait avec compassion s'appliquer tant bien que mal, comme il le pouvait maladroitement, à arroser méticuleusement les parterres de fleurs multicolores. Ses gestes empruntés, maladroits, hésitants étaient ceux d'un homme déchu, tombé brutalement de son piédestal glorieux, et dont la capacité de résilience, de rebond était cruellement mise à rude épreuve. Elle avait continué de le regarder, de l'observer avec affliction, le cœur profondément blessé, meurtri jusqu'à l'éclipse totale, complète de sa silhouette pathétique, à mesure que le taxi s'éloignait. Cette vue poignante, déchirante ne l'a pas quittée, ne l'a plus lâchée depuis ce jour mémorable. Il lui faut impérativement clarifier les choses, dissiper les malentendus, restituer les faits dans leurs cadres véritables, authentiques et rétablir enfin la vérité toute nue, la justice ; bien que cette intervention tardive puisse être qualifiée, jugée d'un peu tardive, voire opportuniste. Mais ne dit-on pas avec sagesse qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, pour mieux faire ?

Yvette a quant à elle, en revanche, accepté de la recevoir avec courtoisie, animée d'une certaine curiosité piquée, intriguée, ne connaissant pas réellement, en réalité cette dame âgée, et bien que cette rencontre imprévue ne lui semble pas vraiment capitale, déterminante. Sa curiosité porte essentiellement, surtout sur les raisons véritables, profondes de cette entrevue sollicitée. Et d'ailleurs, après avoir durant de très longues années interminables arpenté, sillonné tous les couloirs, tous les recoins de cette vaste résidence fastueuse et été témoin privilégié de toutes les situations conjoncturelles complexes développées, vécues entre ces murs imposants. La gouvernante est une dame respectable, digne, d'un certain âge vénérable. Son honnêteté scrupuleuse et sa sincérité à toute épreuve lui valaient le respect profond, l'estime inconditionnelle de ses employeurs successifs. Mais Yvette, il faut le rappeler encore une fois, n'est pas Yvonne et

ne connaît donc pas personnellement son hôte sous ces différentes facettes-là, sous ces multiples coutures.

— Ma très chère Cécile. Je suis heureuse de te revoir ! Tu as beaucoup insisté pour me parler. Maintenant que nous sommes seules, je me dispose volontiers à t'écouter.

Yvette joue la familiarité pour bien entendu ne pas se prendre à sa propre ruse.

— Oui, il me fallait quoi qu'il en coûte, vous rencontrer et vous parler de ces événements qui ont bouleversé nos vies à tous.

— Nos vies à tous ? S'enquiert Yvette.

Elle-même dans la réalité est complètement étrangère aux événements ayant eu cours dans cette demeure. Bien que Yvonne l'avait amplement informée de sa vie dans cette maison et de tous ses péripéties, ce qui doit lui être révélé, car c'est de cela qu'il semble être question, sera pour elle un complément d'information enrichissant et utile

— Oui. Les vôtres et celles de tous les employés de cette maison.

— Ah oui, bien sûr. Je suis curieuse de savoir. Je t'écoute donc et sois surtout très relaxe.

— Après votre brusque départ ce jour-là, celle qui est devenue par la suite l'épouse de mon patron, revenue s'établir ici a aussitôt fait congédier tout le personnel domestique hormis le vieux jardinier qui selon mon patron était devenu presque son propre père. J'étais déjà partie sentant l'air se vicier davantage, et ayant constaté l'amorphisme de notre patron en certaines situations sous contrôle de la jeune dame. J'avais atteint les quarante-cinq ans alors. Il m'aurait été très difficile de supporter certains affronts.

— Hum, cela ne me surprend guère. Claude devient une mauviette en présence de Jeanine. Il lui fallait donc effacer toute trace de moi afin de pouvoir épouser sa bien-aimée sans remords.

— Je crains que vous ne lui en vouliez un peu à l'excès... Après votre brusque départ ce jour-là disais-je, lui et moi-même avons mené toutes les démarches possibles pour vous retrouver.

— Ah oui, bien sûr. Fait Yvette désinvolte, incrédule s'attendant à cette affirmation accréditant Claude.

— Il faut me croire, ma fille. Nous avons ratissé toute la ville sans succès. Nous nous sommes rendus ensemble dans votre village natal en quête de vos traces, toujours sans succès. Je ne voudrais pas omettre les communiqués radios et télés. C'est seulement après une année que l'autre femme est venue élire domicile ici.

— Oui d'accord, et après ? Il l'a portant épousée, non ?

— Parce que vous étiez partie.

— Il n'espérait pas mieux, non?. Il m'a lui-même précipitée à la porte, tu le sais bien. Et tu n'es pas sans ignorer les raisons. Claude m'a longtemps trompée avec ma propre tutrice Tante Isabelle, et j'étais la seule à l'ignorer dans cette maison.

— Ce jour-là était la première fois que votre tante franchissait le seuil de cette résidence.

— Je refuse catégoriquement de te croire, Cécile. Tu me racontes des sornettes, des balivernes. Le parfum capiteux que ma défunte tante portait ce fatidique soir-là ne m'était nullement inconnu, figure-toi, parce qu'elle en mettait abondamment depuis des siècles, depuis une éternité, de sorte que cela était devenu son odeur naturelle caractéristique, sa signature olfactive. Depuis quelques jours déjà, j'avais perçu, senti cette subtile senteur persistante dans la maison, flottant dans l'air. Je n'y avais accordé la moindre importance, la moindre attention, car n'ayant jamais imaginé, envisagé cette femme acariâtre, revêche capable de poser un seul jour les pieds chez moi, dans ma demeure.

— Nous touchons maintenant, à présent le point focal, le cœur névralgique de ma visite aujourd'hui. Vous vous trompez énormément, lourdement ma chère fille, ma pauvre enfant.

— Ah bon ? Explique-toi donc.

Yvette pose sur l'ex-gouvernante un regard inquisiteur, pendant que celle-ci emprunte un air plus sérieux.

— Je portais aussi cette même marque de parfum depuis un moment. Le soi-même où cette dame est entrée à la maison, elle m'a fait le compliment de connaître les bonnes choses comme elle en faisant allusion à mon parfum. C'était de toute évidence une moquerie pour me railler en présence de mon patron. Cependant mon patron l'a toute de suite informée de votre absence pour une veillée de culte religieux dont vous ne pourriez rentrer qu'assez tard dans la nuit. Il fit tout pour la dissuader de rester et la tenir loin de votre périmètre. La sachant assez jalouse et très malveillante à votre égard, il évita de lui révéler votre vraie position, et surtout la vérité sur votre projet de voyage sur le Togo ce jour-là...

La dame marque une pause.

— Tu as toujours mon attention.

— Cette dame n'a pas daigné s'en aller malgré l'insistance de votre mari qui lui avait même remis une somme de cinquante mille francs CFA qu'il m'avait fait rapporter de votre chambre à coucher. Il lui avait proposé de la faire raccompagner en voiture. Malgré les efforts de mon patron de l'éloigner de vous, cette indélicate dame décida d'attendre encore un peu prétextant de vouloir délasser avant. C'est ainsi que mon patron la croyant naïvement, l'abandonna dans le séjour pour aller prendre son bain. Il m'avait été demandé de suivre tous ses faits et gestes afin qu'elle ne touchât à rien qui vous appartenait. Elle était d'une moralité très douteuse, et il fallait la surveiller comme du lait sur le feu. La pratique des sciences occultes est si courante de nos jours ! Vous aviez naguère souligné sa propension à cette pratique...

— Hum !

— ... C'est ainsi que cinq minutes plus tard, la dame s'est levée et s'est introduite dans votre chambre à coucher, pendant que mon patron était encore dans la baignoire dans la salle de bain.

— Et pourquoi ne l'as-tu pas arrêtée ?

— C'était juste un moment d'inattention. Le malheur n'arrive jamais seul dit-on. À ce moment précis, je fus obligée par une colique de me rendre précipitamment aux toilettes. Cette femme avait une aura terrible, et avait fini par me donner le trac. C'est à ce moment précis que vous êtes arrivée. Mais en réalité, c'est en entendant le bruit de votre voiture dans le garage qu'elle courut se jeter nue sur votre lit. Je ne vous avais pas entendu venir moi non plus étant encore dans les toilettes. Vous êtes entrée dans la chambre et l'aviez trouvée enveloppée dans les draps, avec débout auprès d'elle mon pauvre patron le regard effaré, surpris de se retrouver dans ce traquenard. Après votre départ en trombe, la dame s'en alla triomphante, arborant un sourire victorieux. Voilà, j'ai tout dit. J'ai appris après votre retour tout ce qui vous était arrivé. Mais ce monsieur amaigri et vivant dans la panade que j'ai rencontré là en entrant dans cette demeure est tout sauf coupable de ce qui lui est reproché.

Yvette se redresse puis se rassied.

— Si je ne te connaissais pas depuis de longues années, j'aurais qualifié cette histoire de grotesque, un gros tissu de mensonges. Mais la fidélité et la sincérité dont tu m'as toujours fait montre...

La dame l'interrompt.

— Je ne vous ai jamais menti avant, pourquoi le ferais-je maintenant ?

— Je ne doute surtout pas de ta bonne foi. Mais la gravité du problème m'oblige à prendre tout ce que l'on me dit avec des pincettes. Je suis bien ennuyée parce que c'est toi. Par contre je comprends parfaitement ton souci de solutionner ce problème. Mais permets-moi de poser une question: pourquoi avoir attendu si longtemps pour me faire ces révélations ? Elles auraient bien été utiles pour lui à une certaine époque.

— Oui. Sept mois après cet événement mon conjoint et moi avons régularisé notre situation matrimoniale et somme partie pour sa dernière affectation professionnelle à l'intérieur du pays. Moins de cinq ans après, il a dû faire valoir ses droits à la retraite. Nous avons donc rejoint le village où il investissait déjà dans la culture à grande échelle de plantains, et d'ignames. Aujourd'hui nous sommes revenus à Abidjan depuis quatre ans pour mieux veiller à la bonne commercialisation de nos productions et piloter nos autres affaires.

— Ah je suis très heureuse pour toi, Cécile. Félicitation !

— Merci... Je n'ai su que récemment votre retour. C'est bien la raison du retard de mon intervention auprès de vous. J'ai aussi appris le décès d'Isabelle, la dame dont il est question. Que Dieu me pardonne, car il ne faut pas se satisfaire de la mort d'autrui, même pas de celle de son ennemi ; mais je crains qu'il faille beaucoup prier pour elle. Car même les vers et autres créatures nécrophages du sol refuseront de mordre à sa chair empoisonnée par sa bile. Elle était si méchante et si jalouse qu'elle aurait pu vous empoisonner lorsque vous étiez encore chez elle. À mon avis, c'est à cette fin qu'elle s'était introduite ce soir-là dans cette maison.

Yvette reprend la parole très bouleversée par le sujet d'Isabelle, mimant la sentimentalité de sa sœur jumelle.

— Elle répondra de tous ses actes s'il existe vraiment un jugement dernier. Elle souffrait d'un terrible complexe d'infériorité qui la rendait si aigrie envers ses semblables, qu'elle se sentait

obligée de convoiter le bonheur des autres, d'où ses récurrentes infidélités. Son mari n'est qu'un ouvrier au port d'Abidjan, et cela ne lui ressemblait pas, et elle ne se le cachait pas non plus. Je me souviens de la première fois qu'elle s'était rendue au village. Elle s'était parée de plumes de paon, de sorte que tout le monde avait mordu à l'appât. Isabelle n'avait jamais accepté sa condition, et ne choisissait cependant pas la meilleure voie pour la changer.

Cécile reste confiante de la portée de son intervention. Elle en était rassurée par le calme et l'attention de son auditrice face à cette révélation inattendue et lourde de sens, lors même qu'elle a eu par moment des réactions un brin vexantes. Cécile demande sur ce, à prendre congé de son hôte laissée méditative.

— Je te remercie beaucoup de la visite, Cécile. Que cela soit la première d'une longue série. Je serai très heureuse de partager un autre déjeuner avec toi et ton cher époux ! Bien de choses à lui !

— C'est bien noté. Je lui ferai part de votre invitation. Je lui transmettrai aussi vos salutations.

Cécile s'en est allée, raccompagnée à bord d'une des voitures de balade d'Yvette. Elle a évité une fois de plus de rencontrer son ex-employeur de peur s'il ne souffre davantage de son complexe en la voyant.

CHAPITRE 24

Hervé

La BMW, l'un des somptueux véhicules d'Yvette, rentre ce soir avec un retard considérable. Le jardinier demeure fermement convaincu que son élue rentrait ce soir comme à son habitude en compagnie de son nigaud de prétendant ou amant, qu'en sait-il vraiment ? Il a pris la résolution irrévocable de rompre le silence et d'en finir une bonne fois avec ces cachotteries insupportables. Mais comment aborder cette jeune dame sans se heurter à sa farouche, son inflexible détermination à ne pas vouloir lui adresser la parole ? Il est presque certain qu'en forçant la barrière, il parviendra à évincer son rival. Yvette est sans nul doute irascible à son égard et ne tolérera la moindre de ses approches, mais ce soir il s'en moque éperdument. Après le dîner, Claude se fait annoncer par le majordome.

— Fais-le entrer Noel, je te prie.

Claude gagne le séjour, puis le petit salon où se prélassa nonchalamment dans un sofa moelleux Yvette, sirotant un grand cocktail de fruits exotiques.

Hervé, le sérieux concurrent, le rival, est lui aussi confortablement assis dans un fauteuil voisin, affichant l'air d'une sérénité olympienne, suffisante, et frimeur à souhait. Leur conversation animée s'interrompt brusquement à l'approche du « visiteur ».

Bonsoir Claude, fait Yvette en réponse à la salutation de l'arrivant. Noel m'a laissé entendre que tu souhaites me parler, n'est-ce pas ? Assieds-toi, donc.

Il a un air tout penaud, appréhendant d'essuyer une fois de plus les humeurs massacantes de sa bien-aimée ou un revers humiliant devant cet indésirable « cachalot ». L'ex-proprétaire des lieux s'est soigneusement endimanché pour l'occasion à la Clint Eastwood, arborant un large ceinturon à grosse boucle de bronze frappée d'une effigie de tête d'aigle. Sa belle paire de santiags aux talons ferrés fait craquer le plancher marbré. Yvette pose sur lui son regard froid, impénétrable qu'on lui connaît. Claude prend place dans le fauteuil que lui indique la jeune dame.

— Je suis toute ouïe, se dispose-t-elle.

Des grands yeux de Claude irradie un amour incandescent, quasi tangible. Ses mâchoires devenues pesantes, comme paralysées, et sa langue nouée ne laissent échapper le moindre vocable. Le cœur d'Yvette bondit frénétiquement dans sa cage thoracique. Le silence prolongé, pesant, lui donne le sentiment troublant d'avoir été découverte par l'ex-amant de sa sœur. Mais Claude, toujours plongé dans la berlue, grisé et aveuglé par toute la mystification savamment orchestrée autour d'Yvette, ne peut en aucun cas s'imaginer pareils scénarios.

— Je suis toujours pendue à tes lèvres, Claude.

— Je voudrais te parler seul à seul, si cela ne pose pas de problème.

— Soit.

Puis s'adressant à Hervé. - Je vais le recevoir dans le séjour. C'est juste pour deux minutes.

— Ecoute chérie, intervient Hervé. Je pense que tu ne dois rien avoir à me cacher ! Si ce qu'il a à te dire est sans conséquences et aussi sérieux qu'il le prétend, il devrait pouvoir le faire sans gêne en dépit de ma présence.

— Puisqu'il le dit, insiste Yvette prenant acte de la réticence de Claude.

Elle se lève, imité par Claude.

— Soit, je ne t'accorde qu'une minute, précise Hervé. Je ne veux pas que cela engendre la discorde entre nous. Mais toute fois, je te suggérerais de revoir tes critères de sélection de tes compagnies

— Claude est un employé qui demande à parler à son employeur, c'est courant non ?

— Bien sûr ! mais à trop se frotter à eux, on finit par sentir le fumier. Tu finiras par t'en rendre compte par toi-même dans quelques minutes.

— Je ne vous permettrai pas de nous insulter une seconde fois chez nous.

Réplique vigoureuse de Claude prêt à l'action.

— Chez vous ? voilà que le jardinier fait du zèle !

Hervé se lève aussi tout de suite, prêt à en venir aux poings. Yvette s'interpose immédiatement entre eux, les tenant éloignés l'un l'autre le mieux qu'elle peut.

— Arrêtez de vous quereller pour si peu. Toi Hervé, arrête de le provoquer, tu veux ?

— Ah, madame prends fait et cause pour lui ! le papillon a donc fini par s'éprendre du jardinier. Est-ce cette odeur de fertilisant qui t'a grisée ? et que fais-tu de la pestilente odeur de moisissure qui émane de ses vêtements ? tu as bien changé chérie !

Ces mots cinglants suffisent pour entamer violemment la dignité de Claude qui, d'un bond spectaculaire, assène un coup de boule violent à son rival. Les domestiques interviennent aussitôt pour mettre fin à cette rixe qui n'honore personne. Claude s'en est allé sans avoir eu l'occasion de parler à sa bien-aimée, mais néanmoins satisfait d'avoir donné sa raclée à cet intrus. De son côté, Yvette n'est pas du tout déçue de la prestation d'Hervé. Il s'est certes fait une petite boursoufflure temporaire, mais cela a permis à Claude d'extérioriser son amour pour Yvonne en faisant une folle scène de jalousie révélatrice.

Un autre rendez-vous fut pris avec Claude, et le lendemain elle l'invite elle-même à dîner. Le soir venu, Claude répond présent à l'appel. Il avait exprimé le désir de lui parler, n'eût été l'échauffourée de la veille. Yvette veut lui donner une autre chance d'exprimer les penchants de son cœur par des mots, afin de jauger cet amour qu'il défend à « grands coups de cornes ». Il s'est remis sur son trente-et-un pour elle, et elle l'attend dans le séjour. Il lui offre galamment un bouquet confectionné de ses propres mains avec les plus belles fleurs de son jardin.

— Ô ces belles fleurs ! j'en suis ravie, Claude.

— Ce sont les plus belles du jardin, mais leur beauté devient terne lorsqu'elles se trouvent près de toi.

— Ce compliment me va droit au cœur. Assied-toi s'il te plaît. Permets-moi s'il te plaît de présenter mes sincères excuses pour la mauvaise attitude d'Hervé hier. Il avait bu un verre de trop.

— C'est plutôt moi qui te dois des excuses pour m'être emporté pour si peu.

— Il t'a tout de même provoqué, j'en étais témoin. Viens, nous allons passer à table pour le dîner, et après nous irons dans le jardin où nous pourrons bavarder tranquillement.

Claude offre galamment une chaise à son amphytrionne, sa bien-aimée et s'installe lui-même auprès d'elle.

Après le dîner, ils marchent pendant quelques minutes à travers les petites ruelles du jardin qui bénéficient de soins spéciaux. Puis finissent leur promenade sur une escarpolette, assis côte-à-côte. Cette soirée est spéciale pour l'homme. Il regrette l'absence de chandeliers et d'une sérénade exécutée par un vrai quatuor espagnol ; mexicain ou italien qui jouerait à leur intention des hymnes à l'amour. Mais ce manque ne saura aucun cas être un frein à la transcendance de son amour, et à son ascension aux empyrées. Il sort son lecteur de musique en format mp3, et sélectionne des morceaux de musique douce, substitution à une vraie prestation orchestrale. L'instant est unique, presque magique.

Le couple se contente de la lumière laiteuse et blafarde d'un clair de lune sommaire et de quelques réverbères aux douces lueurs. Le pari est gagné pour Claude. Il a saisi à pleine main l'occasion inespérée que lui offre Yvette, et a du mal à réaliser la possibilité d'une telle éventualité. En réalité, les propos de l'ex-gouvernante ont été pour beaucoup responsables du remaniement profond qu'Yvette a opéré dans ses pensées à l'égard du mis en cause qu'il est. Le soir même, après le départ de Cécile, Yvette avait appelé Yvonne et lui avait relaté ses propos bouleversants, sans en omettre le moindre iota. Après plusieurs jours d'analyses profondes, elles avaient conclu à leur véracité. Elles s'étaient appuyées surtout sur les archives des organes de presse où lesdites annonces furent faites en son temps de la disparition d'Yvonne. Yvette prend quelques jours encore avant de mettre un point d'orgue à la manipulation de son « sujet », afin de s'assurer de la profondeur de ses sentiments.

En réalité, elle n'a pas osé exprimer à sa sœur sa volonté de laisser durer encore un peu le marionnettisme qu'elle exerce sur cet homme ; acte qui enfreint à la recommandation d'Yvonne de tout arrêter enfin. Cependant, elle a encore des doutes sérieux sur la véracité des dires de l'ex-gouvernante et préfère relativiser ses propos pour peu que cela lui évite de commettre une erreur de jugement. Sa méthode aux allures névrotiques, comme en témoigne son acharnement à rechercher la vérité sur les vrais sentiments de Claude, est pour elle tout juste un appel du devoir !

Abordant le sujet brûlant de leurs anciennes relations déçues, Claude se repend en contrition d'avoir banalisé les sentiments qu'Yvonne lui témoignait. Il exprime à l'occasion sa détermination et sa sincère volonté à ressusciter leur amour. En clair il exprime le souhait de renouer avec elle, repartir sur des bases nouvelles. Yvette le laisse achever sa péroraison et en prend acte. Elle observe tout le temps cet homme qui s'évertue à redorer son blason, ramant à contre-courant. C'est un homme fini certes, mais à fière allure. Les déclarations de Cécile font de lui un homme de principes, un innocent qui a payé le lourd tribut d'accourir au secours d'une jeune fille victime de servage, et qui ne se vêtait que de hardes.

Cependant, quel intérêt avait l'ex-gouvernante à inventer de telles histoires ? La question demeure entière. N'est-ce pas la vue de Claude dans sa nouvelle condition, et l'émotion que cela lui a causé qui lui a inspiré cela ? La thèse contraire fait de Claude un vrai assassin, qui aux jours de sa gloire avait fait vivre l'horreur à Yvonne. À présent ayant mordu au fruit de la misère, il se revêt du manteau de l'agneau pour jouer l'ange. N'est-ce pas le portrait du parfait opportuniste ? " Triste fin pour un maniaque", finit par conclure Yvette, esquissant un sourire en coin. Elle se veut moins naïve que sa jumelle, et jure de trouver le moyen d'élucider définitivement les zones d'ombre dans cette affaire. Ayant constaté l'air absent de son interlocutrice, Claude arrête de parler.

- Je t'écoute ! Fait Yvette pour marquer sa présence.

- J'ai juste été interpellé par ton air contemplatif.

- Je t'ai suivi de bout en bout, et ai bien compris aussi, mais... Je crains que ta démarche ne soit trop tardive.

- Trop tard ? C'est à cause de cet homme, n'est-ce pas ? Donne-moi juste le temps de me racheter, et tu jugeras par toi-même, répond doucement le malheureux soupirant, jurant ses grands dieux.

Claude se lance à nouveau dans un long et rocambolesque plaidoyer, mais la précision faite par Yvonne est crue.

- Je vais me marier avec Hervé. Il m'aime, et il ne me laisse pas indifférente. Dans deux semaines exactement, nous échangerons les alliances. Je suis désolée, Claude.

- Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût.

- Hélas, non.

Claude a été frappé de plein fouet. Tous ses espoirs s'étiolent sous ses yeux sans qu'il ne puisse rien y faire. Que deviendra-t-il dans la vie sans son amour pour Yvonne ? Cet amour qui le soumet, l'avilisse, règne sur lui en maître comme un être supérieur, ou comme un virus qui absorbe son essence vitale. Et la ruine de son âme se matérialise par de grosses larmes s'échappant de ses paupières, et dont Yvette est conscient. - Je suis sincèrement désolée de devoir te faire ce choc. Je ne peux plus faire marche arrière, achève-t-elle de l'assommer.

Claude n'a plus rien à lui dire, plus aucun mot ne saurait franchir ses lèvres. Tout est irrémédiablement fini pour lui, à moins d'un revirement littéral. Et cela ne relèvera que du miracle pur. Un miracle providentiel qu'il appelle de tous ses vœux, avec toute l'ardeur du désespoir. Ils poursuivent leur discussion encore une quinzaine de minutes.

- Le sort ayant ainsi scellé notre séparation, permets-moi de te dire adieu, à tout jamais. Je m'en irai très loin d'ici avec ce merveilleux amour dans le cœur.

Yvette ne se laisse pas émouvoir. Tout homme désespéré et fauché à l'instar de Claude usera d'autant de poésie dans la quête d'une ex-conjointe devenue riche, avec le seul dessein de retrouver sa gloire d'antan à travers elle. Claude s'est levé et s'en est allé sans dire au revoir, ni aucun autre mot.

CHAPITRE 25

Dérives

Le lendemain, au petit matin, Claude est découvert inerte dans son lit, dans un état comateux alarmant, la tête baignant dans une mare de larmes et de bave. Transporté d'urgence à l'hôpital, le médecin traitant, après l'avoir réanimé, désintoxiqué et soumis à des soins intensifs prolongés, conclut finalement que le suicidaire est désormais hors de danger imminent. Le praticien exprime même son étonnement stupéfait devant le fait que cet homme ait pu survivre après avoir ingurgité une quantité aussi phénoménale de substances chimiques d'origine pharmaceutique, une dose létale qui aurait pu venir à bout d'un taureau dans la force de l'âge. Il ne cesse de ressasser, dans les méandres de ses pensées perplexes, cette question lancinante : quelle sorte de déceptions, de désillusions peuvent bien pousser un homme si vigoureux, si bien fait de sa personne, à vouloir attenter ainsi à sa propre existence ? De telles dérives autodestructrices sont habituellement l'apanage des adolescents, dont l'immaturation criarde de l'esprit se manifeste avec acuité lors de leurs premiers contacts tumultueux avec l'amour. À cette période de la vie, l'amour, bien entendu, conserve toutes ses lettres de noblesse, revêt toute sa dimension idéalisée. L'âge adulte en revanche se caractérise par la responsabilité, la mesure et la retenue.

Le patient est libéré après quelques jours d'hospitalisation. Yvette demeure plongée dans une réflexion méditative profonde concernant la récente attitude de Claude, et ne parvient nullement à se convaincre de la sincérité véritable de l'homme, de l'authenticité de son désespoir. Selon son analyse sceptique, Claude a simulé, feint cette tentative de suicide dans le but machiavélique de parvenir à ses fins, de l'émouvoir artificiellement et de lui forcer ainsi la main. Elle a délibérément, sciemment omis de communiquer cet événement bouleversant à sa sœur jumelle, redoutant que, la sachant si émotive et impulsive, Yvonne ne s'embarque dans le premier avion à destination d'Abidjan. Yvette ne l'informe finalement qu'au moment précis de la sortie d'hôpital de son jardinier.

- « Laisse-moi tout de suite rentrer à Abidjan, s'il te plaît. Claude a besoin de moi à ses côtés. »

La voix d'Yvette dans l'écouteur du téléphone est déguisée par les sanglots.

- Non, ta présence ici pourrait tout compromettre. Ce monsieur risque de nous rouler toutes deux dans la farine. Cette tentative de suicide pour moi n'est que du bluff. Si tant est-il qu'il souhaite vraiment se donner la mort, il aurait simplement ingurgité une seule cuillerée de l'un des produits toxiques qu'il utilise dans le cadre de son travail, au lieu de quelques comprimés d'aspirine, ou que sais-je encore ?

- « Je ne te reconnais plus Yvette. Ta passion pour l'enjeu tourne à l'obsession, et tu risques d'emporter tout le monde dans tes dérives. Et je crains que cela ne soit un cas de névrose ! »

- Tu me surprends à tous points de vue, petite sœur. Serais-tu devenue amnésique au point d'ignorer toutes les atrocités que t'a fait vivre des années durant ce maniaque ? Ou peut-être serais-tu une masochiste ?

- « Le problème se trouve plutôt à ton niveau, Yvette. Ton acharnement à trouver en lui un malfaiteur me laisse perplexe. »

- Je suis de nature pointilleuse, et stricte sur certains sujets majeurs. J'essaie d'être au mieux de mon réalisme. Mais cela ne semble pas cadrer ta vision des choses, alors je me ferai le plaisir de m'en laver les mains, plutôt que d'être prise pour une folle. Mais surtout ne m'appelle pas au secours, si cet homme parvenait à t'embobiner à nouveau.

- « Excuse-moi de t'avoir offensé, Yvette. J'avais seulement voulu recadrer notre objectif premier et obvier ainsi à toute déviation qui pourrait être irréversible. Pour moi la révélation faite par Cécile est la preuve formelle de l'intégrité morale de Claude, et de son innocence. Et surtout après ce qui s'est passé, je n'en doute plus. Qu'en pense-tu ? »

- Tu es certes intriguée par mes méthodes que tu juges peu orthodoxes, tu as raison. Saches que je suis très lucide. Ne t'inquiètes pas à ce sujet. Je tiens toute fois à te prévenir: dans deux semaines, la véritable épreuve de vérité nous situera sur les vrais sentiments et les réelles intentions de Claude. Je te recommanderai pour cela de te prémunir d'une disposition d'esprit à toute épreuve. De courage, tu en auras vraiment besoin. Yvette explique à sa sœur les détails de son plan qu'elle a minutieusement élaboré. Elle s'est gardée de lui en parler et d'en faire l'apologie au regard de son émotivité qui risquerait fort de compromettre son acheminement vers la fin souhaitée.

Le lendemain de sa sortie d'hôpital, Claude fait déposer sur le bureau de son employeur sa lettre de démission. Yvette rejette sans coup férir cette demande, estimant au fond d'elle-même qu'il faille le garder, et non le laisser s'en aller. En revanche, elle lui accorde une longue période de repos pour convalescence. Dès lors, Claude ne tarde pas à rejoindre son ami Lucas, son compagnon depuis l'enfance, résidant à Yopougon, une des communes d'Abidjan. Lucas est un homme sobre et bien rangé. Mais l'obsession que manifeste Yvette (que tous prennent pour Yvonne) à vouloir vaille que vaille faire payer à Claude ses dérives passées l'intrigue aussi, au point d'éveiller sa curiosité. Quelques jours plus tard, Claude reçoit une carte d'invitation au mariage de mademoiselle Akoua Yvonne KOUABENAN et de monsieur Hervé GNÉPA, prévu pour la semaine d'après. Il se sent indésirable à cette cérémonie qui du reste sera hostile à sa vie. S'y rendre donc n'aura de but que de lui apporter plus de chagrin. Mais, avec la motivation et les encouragements de Lucas, il décide d'accepter cette invitation.

PARTIE V : LE CHOIX

« Il regarde à nouveau Yvette, au minois tout aussi sublime, à la fois invitant et ferme comme la main détenant le porte-documents qui recèle tous les actes de propriété du fruit de sa sueur, du labeur de sa jeunesse... »

CHAPITRE 26

Au fond du miroir

Yvonne observe l'avion s'élever majestueusement dans le ciel limpide, le regard emplí de gratitude profonde. Au nombre des passagers embarqués figure Yvette, sa sœur jumelle. Elle rentre "chez elle", fière et comblée d'avoir contribué si substantiellement à l'épanouissement de sa sœur. Yvonne est désormais présente sur le sol abidjanais pour se substituer entièrement à sa sœur à tous les échelons de responsabilité de l'entreprise familiale, et surtout pour endosser son propre rôle dans sa vie amoureuse, revue et corrigée désormais à son avantage. Il leur a fallu simplement une heure pour opérer la passation des charges à la tête dirigeante de la succursale ivoirienne de la compagnie familiale. Cette cérémonie professionnelle d'une extrême discrétion s'est tenue dans une petite salle de conférence d'un hôtel où Yvonne avait par ailleurs posé ses bagages trois jours auparavant, dans un petit établissement anonyme, totalement méconnu des "paparazzis" — ces colporteurs de ragots que constituent certaines personnes à la langue trop bien pendue au sein de la population urbaine. Avant son départ, Yvette avait rencontré Cécile et lui avait révélé toute la vérité sur la duplicité qui se déroule sous ses yeux, l'associant de fait à l'affaire, lui faisant promettre le mutisme absolu d'une carpe.

Après le départ d'Yvette, Yvonne quitte son hôtel et regagne son nouveau domicile, l'ex-Résidence Kouakou. Son dessein immédiat est d'entrer de pleins pieds dans la vie d'Yvette, en s'appropriant les nouvelles normes du quotidien vécu par sa sœur sur le lieu. Elle pense à sa sœur à qui elle ne trouve pas de mots mieux expressifs pour lui dire sa gratitude. Mais Yvette reviendra dans trois jours avec les parents pour la double célébration de mariage de leurs "enfants". Les sœurs jumelles ont décidé de le faire ensemble à Abidjan sur le même lieu, après avoir dénoué la grosse intrigue dans la vie amoureuse d'Yvonne. Tout a été mis en œuvre pour la bonne conduite du double événement. Même monsieur le maire de la commune de Cocody, l'officiant de cette double célébration a été associé pour peaufiner le projet. La tâche s'avèrera très ardue pour Claude. Mais jamais s'attend-il à une situation aussi complexe orchestrée à dessein d'arracher de son cœur les preuves d'un amour sincère ? Il n'en a aucun vent qui lui ramène l'écho de cette sombre éventualité.

Cependant, le stress qui l'a gagné est innommable, à mesure que le jour s'approche. N'en pouvant plus de supporter cette pression, et la mort dans l'âme il court se jeter dans les bras de Cécile requérir un baume pour son cœur ensanglanté. Celle-ci a quelque chose de magique dans ses paroles pour ce qui est d'apporter du soin à un cœur abattu. Il fait part à sa consolatrice des prétendues révélations que lui a faites Lucas son ami. Fonctionnaire à l'aéroport international d'Abidjan, Lucas croit dur comme fer à l'existence d'un sosie à Yvonne. Il tient cette conviction, dit-il d'une observation faite il y a quelques jours dans un café de l'aéroport. Cette assertion a été battue en brèche et soigneusement démolie par Cécile, qui réalise qu'elle n'a aucun intérêt à perdre la confiance des filles. Mais mieux, elle envisage l'organisation d'une rencontre ultime bien que tardive, entre lui et Yvonne, à la demande de l'homme qui espère y trouver l'occasion de lui faire ses adieux. À seulement deux jours de la date choisie pour le mariage des jumelles, fatale et fatidique, il croit encore la raisonner et la dissuader de s'engager avec Hervé, qui n'est qu'un jeune loup aux dents longues. Le petit chapiteau à l'aile Est du jardin, entouré d'une haie de rosiers et

d'autres fleurs aux senteurs uniques, abritera cette entrevue aussi inutile que chronophage. Bien qu'éloigné, ce lieu ne l'est pas assez pour permettre à la voix pleine d'émotion de Claude de parvenir aux oreilles de Cécile.

— J'avais ce soir-là réussi à résister aux provocations d'Isabelle. Je l'avais surprise dans le lit alors que je sortais de la salle de bain. Et tu es arrivée à cet instant. En plus le parfum était celui de Cécile. Elle en possédait le même qu'Isabelle, et le portait souvent.

Claude tente désespérément de clamer son innocence sur de faits qualifiés d'antédiluviens de l'opinion de son interlocutrice, cette fois, la vraie Yvonne.

— Oui, je sais tout cela. Tu me l'as mille fois raconté celle-là, Cécile également. Bien, puisque tu veux qu'on en discute encore pour la énième fois ! Pourquoi n'as-tu pas cherché à te disculper, alors ?

— Je m'en veux de n'avoir pas été à tes côtés lorsque tu avais le plus besoin d'amour, et tout cela t'est arrivée par ma faute.

— Ça ne sert vraiment à rien de répéter encore et encore cette litanie. Cécile m'a déjà fourni tous les détails. Nous n'allons pas continuer à blablater davantage sur le sujet, puisque j'ai déjà opéré le choix de me marier à quelqu'un qui m'aime vraiment. Je ne sais pas si tu parviens à appréhender l'irrévocabilité de la présente situation. Je me marie dans deux jours ! Et le discours que tu tiens aujourd'hui est absolument hors de propos, complètement anachronique. Cette conversation a assez duré. Je n'ai que la journée d'aujourd'hui pour les dernières courses. Ma coiffeuse est de retour de Tokyo, et la journée de demain lui est entièrement consacrée. Adieu, Claude. Je t'ai fait envoyer une carte d'invitation. Fais preuve de grandeur d'esprit en tâchant d'être présent.

Cécile rejoint Claude sous l'abri pendant que Yvonne prend congé de son interlocuteur désillusionné. Elle se retrouve désarmée devant la détresse de l'homme, et ne peut que lui prodiguer des mots de consolation et d'apaisement, faisant l'effort constant d'intégrité et de fidélité au secret. Mais si la bonne lecture des regards et la télépathie était du nombre des aptitudes de Claude, il aurait perçu tous les messages cachés, ultra-sensoriels, de Cécile. Car en effet, s'il avait eu un minimum de lucidité pendant l'entretien avec Yvonne il y a quelques minutes seulement, il aurait découvert ne serait-ce qu'un indice qui éveillerait sa curiosité et créerait un doute sur la vraie identité de son interlocutrice. Yvette, celle qui l'a ruiné et réduit à sa simple expression s'est envolée pour les USA laissant sa place à Yvonne, la vraie. Cette Yvonne lors de cette conversation avec Claude présentait tant de failles et avait une myriade de difficultés à faire semblant face à cet homme. En témoignent ses yeux de merlan frit d'une femme énamourée. Camper ce rôle, le sien propre, en substitution à sa propre doublure sa jumelle vindicative, est la chose la plus difficile qui lui est demandé de faire, quoique cela aille de son propre intérêt.

Immédiatement après le départ de Claude, le majordome réapparaît pour annoncer un homme d'un certain âge nommé Nicolas Angaman, un ancien enseignant qui autrefois, vint à son secours à la croisée de leurs destins. Yvonne bondissant de joie, décide de le recevoir sur l'instant, sous le même abri où elle a reçu tantôt Claude. Les deux hommes, le nouvel arrivant et Claude, se croisent dans

une des ruelles du jardin. Ils échangent des regards interrogateurs. Claude ne l'a jamais vu dans les parages, et Nicolas quant à lui se laisse guider par son imagination de ce qu'il ne peut être que ce Claude, le bourreau des cœurs. Il a eu il y a de cela environ un mois une première entrevue avec Yvette, qui lui avait révélé les choses dans leur réalité, et les objectifs escomptés.

Nicolas retrouve enfin sa « douce fille adorée », autrefois chagrine, et défraichie après l'accident, et à présent resplendissante de beauté et vibrante de vie. Elle se jette dans ses bras, et l'homme le serre très fort, mais tendrement. Le destin après plusieurs années les a à nouveau réunis.

-Akoua Yvonne, enfin. Te voilà devenue très belle. Je ne t'aurais pas reconnue, mais c'est bien toi !

-Oui, père. Et nous voilà à nouveau ensemble. Quel Bonheur de se retrouver !

Nicolas fait un pas en arrière pour mieux l'observer.

— Tu es merveilleuse. Bon Dieu, quelle ressemblance ! Si je ne connaissais pas ta nature particulière unique je t'aurais prise pour ta jumelle. Il y a cette chose que je n'ai pas retrouvé chez elle lorsqu'elle m'a reçu ici un matin.

Ils s'asseyent côte-à-côte dans le canapé, se dévisageant contemplativement. L'homme regarde autour de lui, ce splendide chapiteau style Rome antique au milieu d'un jardin des plus belles fleurs tropicales et exotiques ; et cette résidence superbe à tous égards. Il n'a plus rien eu à redire.

— C'est donc ici, l'origine de tout, hein ?

— Oui, c'est ici que tout a commencé.

— Et lui, c'est le fameux Claude ?

— Du moins ce qu'il en reste.

— Tu l'aimes toujours, n'est-ce pas ?

— C'est maintenant à lui de prouver ce qu'il vaut. J'en ai déjà assez fait.

— S'en doute-il seulement ? enfin !.. Parle-moi plutôt de toi. Que s'est-il donc passé une fois là-bas ? je constate que ton expression s'est nettement améliorée. Tu as l'air plus intello ! tu sais que je raffole de t'entendre répéter cela. Je ne m'en lasserai jamais malgré nos nombreuses entrevues téléphoniques depuis, et ceux avec ta sœur il y a seulement quelques mois, qui me relatait ce que tu étais devenue là-bas.

— Mon niveau scolaire fut estimé suite à une série de tests, à celui de la classe de la troisième, grâce bien entendu à tes efforts sans retenue à me prodiguer une formation digne pour me remettre à flot. Mes profs à domicile dont les parents adoptifs de ma sœur louaient les services ne ménagèrent guère non plus leurs efforts pour me permettre de candidater à l'examen du BEPC pour la session de l'année en cours, selon le programme en vigueur en côte d'ivoire. De la quinzaine de candidats à nous présenter à la salle d'examen de circonstance dans les locaux de l'ambassade, nous fumes six à obtenir ce diplôme. A partir de là, tout alla très vite, selon une méthode accélérée établie par le service de l'éducation nationale de l'ambassade. Ils te donnaient raison pour avoir

décelé en moi une capacité de rétention qui pourrait permettre le succès de cette méthode qui avait déjà fait ses preuves. J'obtins le Bac en seulement trois ans de présence sur le sol américain. Aujourd'hui, je suis titulaire d'un master en gestion et ressources humaines, et je suis de retour au pays pour occuper la fonction de premier responsable à la tête de la IRIE-FOX Corp. Côte d'Ivoire, la succursale locale de l'entreprise de la famille IRIE-BI.

— Je suis extrêmement heureux et fier de toi. Toutes les cellules de mon être vibrent de bonheur à t'entendre. Je vois que le succès au bout du compte tient de si peu, pourvu qu'il y ait une bonne dose de volonté. Il n'est jamais trop tard pour apprendre, tu sais ? ton expérience fera vraiment école. Tu seras citée en exemple par tous les moniteurs et autres formateurs en alphabétisation et de cours de remise à niveau, ou même les enseignants tout court. Tu vois, aujourd'hui nous avons tous les deux les mêmes diplômes, avec en prime pour toi un emploi très bien rémunéré de cheffe d'une grosse entreprise.

— Peut-être, mais je ne te vaudrai jamais à la cheville ; je n'ai pas ton expérience !

Ils poursuivent leur conversation, voguant d'un sujet à un autre, ponctuant de rires complices.

— Tu n'as pas d'inquiétude à te faire, je serai présent le jour du mariage, assure l'homme. — Parlons-en. Es-tu sûre que ce jeune homme, Claude, aura assez de sagesse pour prendre la bonne décision ?

— Il le doit bien dans son propre intérêt. Il s'est amouraché de ma sœur croyant m'aimer. Une fois face à nous deux, qu'en dira-t-il de son amour ?

— Le risque n'est-il pas trop grand pour toi ?

— Oh, les risques ! j'en ai déjà pris de plus grands dans ma vie. Et cela ne me gênera guère d'en prendre un autre de plus.

— Mais, si...

— La vie aura pris son tournant décisif, et je saurai m'y faire.

Elle a interrompu Nicolas qui s'inquiète d'un risque de déroute de Claude pendant sa prise de décision finale. Mais il est littéralement séduit par le nouveau caractère de sa "fille".

— En voilà de la détermination ! c'est ce que j'appelle du réalisme. Tu n'auras aucun mal à te trouver un autre homme ici. Ta sœur a tout prévu ici pour toi, tu sais.

— Oui, elle a vraiment tout mâché pour moi, c'est vrai.

— Je crois savoir qu'elle se marie aussi ce même jour !

— Oui. Et quelle que soit la décision que prendra Claude.

— Et qui est ce bienheureux fiancé ?

— Rodrigue Ogoumond, le fils de l'ambassadeur de la cote d'ivoire au Mexique. Il se sont rencontrés il y a bien des années ici au pays, ont fréquenté les mêmes universités en Martinique, ont conservé de très bons rapports jusqu'à aboutir aujourd'hui à ce projet de mariage.

Ils bavardent encore quelques minutes. L'homme réitérant sa promesse d'être présent le jour du mariage, prend congé.

Ce vendredi est le jour le plus long de la vie de Claude, et manifestement le plus pénible. Depuis sa sortie de l'hôpital, il ne s'est pas aussi mal senti. Lucas a promis de rentrer du travail plus tôt que de coutume. C'est le début du week-end, et un jour particulier par surcroît, vu sa teneur en charge négative. Il n'envisage pas laisser Claude dans la solitude. C'est la veille du mariage d'Yvonne, un jour des plus spleenétiques pour Claude, qui paradoxalement a préféré se retirer en bordure de l'océan. D'autres hommes se seraient enfermés dans leurs chambres à coucher, ou auraient choisi de quitter radicalement la ville ou la région.

Il marche le long de la plage, les pieds nus dans le sable, jusqu'au canal de Vridi dans la commune de Port-Bouet, tenant dans les mains sa paire de chaussures. Un taxi l'avait abandonné sur la plage. Il a passé deux bonnes heures assis sous un cocotier à observer les grosses déferlantes rouler et s'écraser devant lui, libérant leurs eaux écumeuses qui ruent jusqu'à ses pieds.

Du haut de l'estrade à la bouche du canal, il observe les grands et petits bateaux entrer au port et en sortir. Il peut aussi voir dans le lointain des mouettes et d'autres oiseaux pêcheurs quêter leur pitance quotidienne en plongeant, lancés comme des torpilles pour saisir leurs proies à des mètres sous la surface de l'eau. En contrebas de cette haute estrade en béton, des crabes amusés s'aventurent hors de l'eau sur d'énormes blocs de pierres granitiques, dispositifs anti érosifs, soigneusement disposés sur les bords et le long du chemin d'accès des navires au port.

Plus rien ne sera pareil à sa vie d'autrefois. Le déchirement dans son âme est à se demander ce qu'il a bien pu manquer dans cette affaire avec Yvonne. Que ne lui a-t-il pas dit pour se faire pardonner ? Il s'est désâmé et allé à Canossa de jour comme de nuit, parfois missionnant des personnes respectables ; mais rien n'y a fait. Une journée désolante en effet ; mélancolique et oppressante ; pleine de remords et de chagrin. L'âme de Claude est déchirée, aspirée dans les méandres marécageux des mondes inférieurs, où n'habitent que des entités déchues ne se nourrissant que des substances de leurs proies, ces personnes vibrant à des fréquences qui sont les leurs. Le regard vidé, un seul choix semble s'offrir à lui. Eh alors, à quoi bon continuer d'exister, si la raison première de cette existence s'avère désormais inexistantes ? Il aspire un grand bol d'air, et l'expire très lentement, puis un autre, et encore un autre. Il poursuit cette exercice de respiration pendant quelques secondes.

À chaque fois que ses poumons s'emplissent et se désemplissent, il sent parfaitement cet air marin se glisser délicieusement entre les membranes de ses méninges, et oxygénant tous les "compartiments" de son cerveau, apportant tant soit peu, un certain baume même provisoire à son être ruiné. La sonnerie de son téléphone met brusquement fin à cette séance de thalasso. Lucas vient quelques minutes plus tard le chercher. La Lexus n'a pas quitté le parking que Cécile appelle Claude lui rappeler la nécessité de sa présence à la cérémonie du mariage d'Yvonne. Mais, qu'est-ce qui peut bien expliquer cette manie de vouloir toujours lui retourner le couteau dans la plaie ? L'entrée de Cécile dans ce jeu machiavélique le surprend surtout, aussi pleine de sagesse qu'elle semble être. Il est resté tout le long du trajet du retour à la maison sans dire un traitre mot, entré dans un mutisme permanent et inhabituel. Et cela n'a de réel mérite que d'accentuer la douleur des brûlures de son cœur échaudé par le chagrin. Lucas s'est lancé dans une veine tentative d'apaisement

de son ami pour achopper sur un renoncement factuel de soi qu'il manifeste ostensiblement. Lucas n'a eu de cesse que de ressasser à son endroit les mêmes paroles susceptibles de lui redonner du pep, mais cette fois ses efforts se sont avérés de nul effet. Une fois rentré et après son bain, Claude court se cloîtrer, pour ne sortir de sa retraite que le lendemain l'air moins aguerri, et aussi abusé qu'il ne l'était la veille. De son côté, Yvonne est restée rêveuse et impatiente de voir poindre le nouveau jour, l'aurore de son bonheur. Le stress ne l'a point épargnée non plus.

Samedi, jour J choisi dans l'agenda du maire de la commune pour la double célébration de mariages des sœurs jumelles. Jour connu pour être celui de tous les dangers et, comme le souhaite Lucas, celui du retour sur terre de la conscience de Claude, une fois qu'il aura reçu la confirmation visuelle et tangible de l'échec, dans la mesure bien compris où il l'accepte comme tel. Ce jour en effet, est celui qu'Yvonne a de tout temps appelé de tous ses vœux, mais qui à la moindre bévue de quelque nature, deviendra son pire souvenir.

La lueur de cette nouvelle aube enveloppe peu à peu la ville. Yvette est enfin de retour sur la terre ivoirienne la matinée du jour précédent celui du mariage. Elle est déjà prête pour cette circonstance unique de sa vie. Rodrigue Ogoumond son vrai fiancé, l'est aussi, isolé sur son "ile secrète" une pièce tenue secrète de la maison. La présence d'Yvette sur le sol américain n'a duré guère que moins de soixante-douze heures et est repartie pour la Côte-d'Ivoire, accompagnée cette fois par ses parents adoptifs, le couple IRIE-BI. Logés à L'HÔTEL HILTON INTERNATIONAL depuis leur arrivée, ils ont rejoint la Résidence IRIÉ, l'ex-Résidence Kouakou, le lieu choisi pour la double cérémonie civile, très tôt le matin, à la tête d'une délégation d'amis et de personnes de la crème sociale.

Avant neuf heures les invités répondent tous présents. Claude arrive à son tour en compagnie de Lucas son meilleur ami, et de Cécile. L'ex-gouvernante a veillé personnellement à ce qu'il soit présent à cette cérémonie. Elle lui avait téléphoné, à la limite même supplié, et ce jour elle s'est rendue chez lui, lui tenir presque la main et le ramener. Elle est engagée dans un jeu dont elle-même ne connaît que l'enjeu et la philosophie, mais dont elle n'a aucune maîtrise du déroulement, donc du déplacement des différentes pièces. Elle doit se contenter de suivre à la lettre les instructions d'Yvette la « scénariste » et de la fermer. Les deux hommes s'asseyent à la dernière place de l'une des deux rangées de l'assistance, pendant que Cécile quant à elle a rejoint son époux qui l'attend depuis un moment.

L'on a dressé un magnifique chapiteau en abri escamotable dans le jardin, au-dessus d'un pavage rectangulaire en marbre, où doit se tenir la cérémonie civile. L'assistance sous cet abri est constituée d'une centaine environ de happy-few qui n'attendent que la cérémonie commence. Les festivités comprenant la coupure du magnifique gâteau et le partage du repas se tiendront en un lieu ouvert aux autres invités, mais toujours dans l'enceinte de la résidence. L'impatience se fait sentir. La délégation civile arrive enfin, saluée par l'assistance. Le maire de la commune de Cocody qui préside la cérémonie rejoint la chaire dont la décoration témoigne de la dextérité et du talent pétri de son auteur. Des sourires illuminent les visages tantôt accusant de l'impatience. Il compulse d'abord quelques documents qu'il a apportés, puis s'entretient quelques minutes avec ses trois collaborateurs. Soudain, le silence se fait, puis une musique nuptiale fuse des enceintes acoustiques. Sur ces notes et sur invitation de l'officiant, les fiancés apparaissent à l'entrée de l'abri clos

accompagnées de leurs témoins, au bout du tapis déroulé à leur intention jusqu'à la place marbrée où siège l'officier de la commune et ses collaborateurs. Instinctivement, Claude jette le regard loin de la vue de cet horrible spectacle, pourtant applaudi par un public joyeux. Les fiancés avancent dans leur allée, à pas lents et élégants, rythmés par cette musique de marche nuptiale. Le cœur d'Yvonne se met à bondir dans sa cage. Elle imagine le regard de Claude posé sur elle. Mais lui par contre préfère le garder fixé ailleurs que de devoir braver cette scène intenable. Un des collaborateurs du maire leur indique à chacun la place et la position qui lui est idoine, aux côtés de l'officiant.

Yvonne jette discrètement un regard à la petite assemblée, la balaie furtivement, sentant la présence de Claude. Il est là, fondu dans la petite masse, tapi comme un serpent l'observant. À ce moment ultime, elle n'a plus que la possibilité de feindre la bonne santé morale, au risque de laisser paraître son malaise et son manque de sérénité. Au même instant, Claude, quelque part dans l'assistance a fini par comprendre la puérilité de son attitude et décide d'affronter sa propre réalité. La remarque la plus intrigante qu'il fait d'emblée, partagée par Lucas et tous les témoins présents est la présence physique de deux filles voilées, majestueusement vêtues dans leurs robes de mariées et d'un seul fiancé, que Claude identifie à Hervé. Hervé est bien le fiancé d'Yvonne - Yvette en réalité - celle-là qu'il peut bien reconnaître à travers son voile qui laisse bien transparaître son beau visage d'ange. L'autre jeune fille, qui a la même stature et complexion que la première, porte un voile plutôt opaque ou n'étant transparent que du côté du porteur. Ce qui lui permet de voir sans se laisser voir. Que se passe-t-il donc ?

Il regarde l'Oncle Joseph, le témoin, qui ne présente aucune gêne face à ce qu'il a sous ses yeux. Où est donc le fiancé de la seconde fée blanche ? Et qui est-ce ? Claude cherche Cécile du regard. Celle-ci ne se laisse pas distraire par les yeux interrogateurs de son ex-patron. Il regarde encore l'Oncle Joseph qui semble ne pas boudier son plaisir de se tenir là. Il comprend sa fierté pour sa filleule qui doit représenter pour lui l'exemple même du courage et de la persévérance; celle qui fut son seul soutien lorsqu'il perdit son épouse, Tante Isabelle, malgré les atrocités que la dernière citée avait fait vivre à sa filleule adolescente. Qui est donc cette jeune fille en robe de colombe blanche dont le fiancé est encore absent ? Le ballet d'interrogations qui se bousculent dans son esprit est subitement interrompu par l'arrêt brutal de la musique. Cette pause à son tour est rompue par la voix enrouée du maire qui fait vibrer les membranes des enceintes acoustiques. Après une longue oraison incluant la lecture d'une longue liste des droits et des devoirs des mariés, les fiancés sont invitées à s'approcher de la chaire de l'officier communal, après les avoir enjointes de respecter tous les objets de cette liste pour le bonheur de l'un comme de l'autre. Le cœur d'Yvonne bat la chamade. Elle regarde Hervé qui lui sourit comprenant son anxiété. Il s'agit à cet instant de la dernière épreuve, le clou de l'affaire, l'étape qui mettra un terme à toutes ses phobies. Elle pourra tenir dans la main la preuve indubitable; irréfutable; indiscutable et permanente de l'amour de Claude. Ce qui fera d'elle la plus heureuse des mariées. Yvonne n'entend plus rien qu'un sourd grondement confus, tel le tonnerre d'une journée d'orage. L'image du maire à travers le voile est devenue plus brumeuse.

Que lui arrive-t-il ? Que fait-elle là ? Et où se trouve Claude ? Ce sourire béat que lui fait Hervé, ce pantin à la place de Claude n'a de mérite que de l'énervier davantage. Tout son corps se trouve paralysé par la torpeur causée par le trac. Quelle stupide idée de se retrouver "devant le maire" sans

Claude ! Elle ne sait plus par quel moyen arrêter la transpiration sans se faire remarquer. Elle jette un regard en arrière protégé par le voile moins transparent vu de l'extérieur. Tous ces gens-là derrière ont le même sourire et même air guindé. À quoi s'attendent-ils, cette bande de sots ? À une humiliation qui n'a pas de nom, bien sûr. Son attention est subitement captivée par le timbre grave de la voix du maire.

— Nous sommes ici réunis ce matin pour une double cérémonie civile. Comme vous l'avez tous constaté le second fiancé est absent pour des raisons que vous comprendrez tous alors. Pour l'heure, nous allons procéder à l'union de ces deux personnes ici présentes, c'est-à-dire de monsieur Hervé GNEPA, et mademoiselle Akoua Yvonne KOUABENAN.

Le maire ajuste ses binocles et racle la gorge. À l'adresse de l'assemblée, reprend par la formule rituelle pour inviter quiconque aurait la volonté de porter une objection.

— Si quelqu'un dans cette auguste assistance a l'intention de s'opposer à cette union, qu'il daigne se prononcer maintenant, ou qu'il se taise à jamais.

L'officier cite de nouveau la formule une deuxième fois, puis une troisième, et une quatrième fois. L'insistance avec laquelle le premier magistrat de la commune revient en boucle sur cette phrase, finit par susciter quelques interrogations chez certaines bonnes gens dans ce public select. Mais les répétitions lassent ! À quoi cela sert-il de s'appesantir sur une note manifestement superfétatoire, alors que l'on a fort hâte d'être témoin des échanges des alliances, se demandent-ils tous. Yvonne tremble visiblement dans sa robe de soie blanche, attendant toujours impatiemment le déclic. Car en effet dans quelques instants, si Claude ne répond pas à l'invitation à se manifester les invités seront bien obligés de manifester à leur tour leur ras-le-bol et quitter les lieux. Ce qui se révélera être un cinglant désaveu pour monsieur le maire, qui n'espère pas non plus être amené à cette extrémité. Yvonne entend l'orateur officiel prononcer pour une cinquième fois cette annonce oiseuse et ridicule qui la terrifie désormais. Ses prières intérieures redoublent de ferveur.

Une idée soudaine comme un éclair traverse l'esprit plus disposé de Lucas. Il vient de comprendre la trame. Il se lève immédiatement pour mettre fin au monologue du maire.

— Oui, quelqu'un dans cette auguste assistance a bien des raisons de s'opposer à cette union.

Tous les regards curieux se tournent vers l'arrière. Lucas bouscule du coude son ami qui jusqu'alors n'est présent que de corps.

— Vas - y Claude, fait Lucas à voix basse.

Claude le regarde l'air défait. - Tout le monde n'attend que toi, maintenant. Manifeste sans plus attendre. Vas - y et tu comprendras, achève-t-il.

Il vient de comprendre le rôle de Cécile à travers son insistance à voir Claude présent à cette "double cérémonie". Ce faisant, celle-ci compte se racheter de n'avoir pas été à la hauteur de son devoir le soir où Isabelle avait réussi à briser ce couple. Une clameur s'élève de l'assemblée et aussitôt tue par la voix un peu étouffée de Claude.

— Je m'oppose à ce mariage.

Yvonne ne se retourne pas, rendant grâce à Dieu. Le soulagement se lit aussi sur les visages des officiels de cette cérémonie nuptiale. Claude se lève et quitte sa rangée, poursuivant son argumentation. - cette belle jeune femme, Yvonne, est la mienne, et elle n'épousera personne d'autre que moi. Nous nous le sommes promis il y a bien des années, alors qu'elle n'était qu'une adolescente, et elle ne s'en dérobera pas. N'est-ce pas chérie ?

Une clameur, qui de surprise, qui d'exclamation s'élevé à nouveau de l'assistance.

— Eh bien, jeune homme approchez, fait le maire.

Claude s'exécute et avance jusqu'à lui. — Comment vous appelez-vous ?

— Jean Claude Kouakou.

— Ah oui, je vous connais vous ! Vous aviez déjà contracté un premier mariage il y a quelques années sous le mandat d'un de mes prédécesseurs alors que je n'étais que le troisième adjoint au maire. Oui, je me souviens de vous. Je loue votre courage pour avoir déclaré votre intention. Comme vous le constatez, nous sommes sur le point d'unir cette belle jeune fille, Yvonne à un autre homme.

Claude a devant lui Yvette toute souriante qu'il prend pour Yvonne, tentant vainement de percer le voile brumeux de l'autre personne et voir le visage mystérieux derrière. Le maire poursuit :

— Nous avons volontiers interrompu notre action pour la noble raison que vous prétendez lui avoir promis le mariage depuis son plus jeune âge. Le devoir nous incombe donc de le célébrer ici avant la levée de cette séance, qu'en pensez-vous ?

Une grande lueur transfigurante apparait sur le visage Claude. Eh bien, monsieur Kouakou, j'aimerais donc savoir. Dites-nous laquelle des deux aimes-tu, Yvette ? Le maire désigne Yvette dont le visage est resté toujours bien visible et que Claude a toujours prise pour Yvonne. Ou, Yvonne sa sœur jumelle ?

Le maire désigne maintenant l'autre jeune fille qui laisse maintenant tomber son masque opaque, découvrant une personne identique à la première. Claude n'en revient pas de se retrouver face à deux femmes semblables comme deux gouttes d'eau. Que se passe-t-il ? Dans quel traquenard a-t-il été attiré ? Il regarde le maire qui poursuit: « Monsieur Kouakou, qui d'Akoua Yvonne KOUABENAN la pauvre et malheureuse jeune fille vendeuse de sachets d'eau et de jus de fruits dans les rues de Koumassi, qui un après-midi fut secourue des griffes des agresseurs par vous, et que vous aviez tirée plus tard d'une vie de servitude chez une tante qualifiée de méchante, et par la suite s'est éprise d'un amour sans ménagement pour vous, et a vécu sous votre toit des années durant, jusqu'à sa brusque disparition de votre vie. Cet épisode s'est bien produit du temps où vous étiez un riche opérateur économique, et par surcroit, un haut fonctionnaire pour des institutions financières internationales pour le compte de l'Etat ivoirien. Ou de Kossia Yvette KOUABENAN, maintenant Kossia Yvette IRIÉ la riche héritière, directrice générale de la IRIE-FOX Corp. Côte d'Ivoire ? Celle dont les actions sans état d'âme ont causé la ruine de votre vie professionnelle et

de toutes vos ressources financières personnelles, au point de vous retrouver en prison et dans la rue après. Celle qui vous a ramené plus bas que poussière pour se venger de sa sœur.»

— Oui, celle-là dont vous vous êtes épris farouchement. C'est en effet pour l'amour d'Yvette que vous vous êtes battu bec et ongles...

Cette irruption dans la prise de parole est celle d'Hervé, qui s'est saisi du micro de l'un des collaborateurs du maire. Et de poursuivre : « J'ai joué le rôle du très entreprenant soupirant qui devait vous aider à découvrir et reconnaître la valeur de la personne que vous aviez rejetée autrefois. Il fallait susciter votre intérêt pour elle et l'attiser jusqu'à vous rendre amoureux. Mais vous avez aimé Yvette par erreur, croyant aimer Yvonne. Cependant la question reste posée : pour qui votre cœur bat - il vraiment ?

Le maire fait encore entendre sa voix enrouée.

— Jeune homme, nous n'avons pas tout notre temps ! nous attendons juste une réponse concrète et digne, imprégnée de toute la sagesse de votre cœur. Yvonne a juste changé de condition, et n'est plus une personne indigente, à quémander sa pitance quotidienne, mais n'a juste que le minimum pour vivre, par conséquent ne pourra pas redonner votre lustre d'antan.

L'oncle Josèphe se lève à son tour et s'approche de Claude l'adressant en ces mots :

— Mon fils, je connais ton Cœur. J'ai été aussi personnellement témoin de la grande débauche d'amour qu'Akoua a manifesté à ton endroit. Tu commettras la plus grosse erreur de ta vie en la rebutant, crois-moi.

— Oh que non, objecte une voix sévère dans l'assistance. Un homme dont la prestance seule impose le respect de l'âge, et témoigne de la sagesse, se démarque de sa rangée et avance vers la chaire. — Je suis Nicolas Angaman, enseignant de lycée à la retraite, et précédemment agent de santé. Je suis l'une des personnes qui, n'eut été l'intervention desquelles cette belle jeune femme prénommée Yvonne ne serait plus de ce monde. Ce fut à un moment où elle ne comptait pour personne sur cette terre. Elle nous fut ramenée par des gamins, réduite en bouillie comme de la chair à pâtée, profondément esquinée après un accident. Toutes les victimes furent retrouvées et secourues, mais personne ne se soucia qu'elle fût vivante ou non. C'est moi qui l'ai remise sur les pieds, et grâce bien sûr à l'intervention miraculeuse de Dieu. Je lui ai par la suite rempli la tête d'espoir, et le cœur de la rage de vivre et de vaincre.

Elle a un potentiel intellectuel incroyable, vous savez ? Etant un pédagogue ayant du flair, cela ne pouvait en aucun cas passer inaperçu. Je lui ai prodigué alors une éducation scolaire de base, qui lui servit de socle pour la suite de ses études sous d'autres cieux. Sa motivation et sa détermination pour les études témoignaient de la hauteur de ses ambitions futures. Je l'ai aidé à accomplir son rêve de retrouver sa sœur jumelle, qui à son tour l'a aidé à se présenter à la lumière. Que n'a-t-elle pas subi pour l'amour de cet homme ? mais aujourd'hui, elle ne versera aucune larme. Vous savez, Yvonne n'est plus cette petite biche frêle et frileuse. Elle est devenue une lionne. Est-ce un hasard que cela rime bien ? parce qu'elle a tout gagné dans sa vie sans cet homme. Comme une vraie lionne ! et je serai le premier à exprimer ma joie ici qu'il lui foute enfin la paix. Un autre homme ? oh oui, elle en trouvera, un qui l'aimera et la couvrira de bonheur. Dans un coin de la rue ; à un

café ; à un séminaire ; à l'aéroport ; et pourquoi pas dans l'avion ? un voisin de siège, dont la galanterie est la nature première ; à la plage ; à la salle de gym, son bonheur surgira de partout. Mais surtout, elle sortira de ce lieu enfin débarrassée d'un amour plus qu'importun.

Herve prend à nouveau la parole après cette belle mis au point de l'homme.

— Nous avons veillé, avec le plus grand soin, à racheter vos entreprises afin de vous épargner la perte irrévocable de ce patrimoine si précieux.

Une voix douce et particulièrement suave, portée par l'écho des réverbérations acoustiques, au fond de l'assemblée, soudain, brise la monotonie de cette cérémonie aux allures de procès. Cette voix inattendue chante avec une mielleuse technique cette chanson malinké qu'Yvonne reconnaît tout de suite. Il s'agit de la mélodie qui berça le plus son enfance au village. Elle avait composé cette comptine avec son petit groupe d'amies, et avec lesquelles la chantait autant que cela leur plaisait. Un grand frisson la traverse de la tête aux pieds, pendant que son esprit se voit franchir un portail aspirant la faisant remonter le passé. La seule personne parmi elles à parler correctement le dioula est Mawa, puisqu'étant elle-même originaire d'une tribu malinké du nord de la Côte d'Ivoire. Cette artiste surprise a un talent qui sait imprimer les émotions à la chanson. Yvonne tourne le regard vers l'entrée de la « salle ».

— Mawa ! s'écrit-elle, se précipitant comme elle le peut à la rencontre de son précieux passé. Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre. — Ma très chère sœur. Que je suis heureuse que tu sois venue ! exprime Yvonne au bord de l'émotion.

Mawa quant à elle ne sait retenir ses larmes de joie de revoir son amie que la force des circonstances avait si longtemps éloigné des siens.

— Akoua, ma petite sœur chérie, tu m'as tellement manqué ! Allah soit infiniment loué d'avoir permis que nos chemins se rencontrent à nouveau.

Oui, grâce lui soit rendue. Comment m'as-tu retrouvée après toutes ces années ?

— Oh, c'est une très longue histoire, ma chérie. Mais pour faire simple, Tonton Joseph m'a remis l'adresse, et j'ai croisé Kossia ta sœur jumelle ici à cette résidence. Elle m'a autorisée à venir aujourd'hui. J'ai demandé à ce qu'elle ne t'en parle pas.

— Ah, les cachottières ! vous ne perdez rien pour attendre !

— Nous avons tant de choses à nous dire, en effet, mais pour l'instant, la robe que tu portes n'est pas faite pour les bavardes. Vas, Yvonne. Il ne faut pas faire attendre monsieur le maire trop longtemps !

Yvonne n'a pas encore tourné les talons ; mawa la retient et s'en approche davantage pour lui chuchoter à l'oreille.

— Votre grand-mère avait fait établir des actes de propriété foncière sur le patrimoine famille dont elle demeurerait la seule ayant-droit. Cette surface qui s'étend sur 235 hectares de terres cultivables revenait à votre père qui n'eut pas le temps de l'exploiter. Ces documents administratifs portant vos noms, celui de ta sœur et le tien, sont confiés au chef de notre village, et il tient à vous les

remettre en mains propres, à ta sœur et à toi. Votre grand-mère m'a confié ces paroles à vous transmettre, et je ne comptais pas y faillir.

Yvonne tourne le talon pour rejoindre maintenant sa place auprès du maire. Mawa, une fois de plus l'interpelle en chuchotant toujours. — He ! je ne suis pas venue seule. Poko et Lydie sont aussi là et attendent sur le lieu de la réception.

Yvonne ne peut contenir sa joie de retrouver ses meilleurs amies, tout son passé resurgit.

Mawa est devenue une très belle femme respectable. Principale diva de la chanson de la communauté mandingue de la commune de Koumassi, elle a su se frayer un chemin dans le monde tumultueux de l'art après l'obtention du diplôme du BTS. Quelqu'un l'invite à occuper un siège qui semble-il lui était réservé.

Hervé poursuit son oraison, faisant tout de suite oublier l'interruption intempestive provoquée par l'arrivée de Mawa.

— Ce porte-documents, confié aujourd'hui aux mains de Monsieur IRIE-BI, père d'Yvette, renferme l'ensemble des titres de propriété relatifs aux établissements que vous aviez perdus et fondus dans l'empire de compagnie IRIE-FOX Corp. Côte d'Ivoire . C'est autant de preuves tangibles de votre légitimité restaurée. Ils vous seront remis à condition de choisir le parti d'Yvette qui en est l'héritière. Le porte-documents que tient aussi monsieur l'assistant du procureur de la république, est un décret présidentiel vous restituant toute votre intégrité civique, comme vous n'aviez jamais fait la prison. Votre casier judiciaire sera aussi vierge qu'une feuille de papier blanche. Et les conditions sont les mêmes et restent immuables: si vous choisissez d'épouser Yvette.

Claude regarde à présent son ami Lucas qui se dérobe aussitôt en baissant la tête. Cécile impuissante face à cette situation énigmatique intervient.

— Mon pauvre patron. Vous êtes aujourd'hui face à une bien complexe situation ! une situation très sensible qui fait appel à votre seul jugement personnel. Son caractère alambiqué me rend incapable de vous apporter mon aide. Mais je sais compter sur votre intelligence et votre sagesse. Ici les sentiments seuls ne suffisent plus à défaire les nœuds de l'amour, mais la sagesse du cœur. Oui, de quel amour parlons-nous dans ce cas présent ? est-ce celui motivé par l'appât du gain ? ou celui dénué de toutes les fioritures et autres appareils et oripeaux grotesques, celui qui vient du cœur, aveugle et désintéressé ? moi-même en suis arrivée aujourd'hui à douter de la nature de vos sentiments. Oui cher patron. Cet amour dont je parle, est celui qu'Yvonne a de tout temps éprouvé pour vous depuis votre rencontre jusqu'à son brusque retrait de votre vie, quoique vous l'y aviez ardemment forcé par la manifestation d'une indifférence létifère.

Mais pas si longtemps que cela, j'ai été témoin d'une grande débauche d'énergie de votre part pour donner la preuve à Yvonne de votre amour sincère, sans macule et sans faille. Mais en réalité, il ne s'agissait que d'Yvette sa sœur jumelle. Je reconnais avoir été aussi bluffée, abusée par la ressemblance. Le hic est que cette jeune personne, sosie de ton ex-amante est une riche héritière contrairement à vous qui êtes à ses antipodes. L'on est donc amené à se demander, s'il ne s'était agi que de la vraie Yvonne devenue riche par un concours de circonstances, une action de la providence, ne tentiez-vous pas de la reconquérir et ainsi profiter de sa fortune après un mariage au régime de la communauté des biens? Des deux femmes l'une: vous avez le choix entre votre amour pour la vraie Yvonne, qui pansera par son amour toutes les meurtrissures de votre âme , et

cela pleinement et en temps réel, en ne garantissant pour vous que la vie d'un pauvre hère et ex-taulard, et de la dignité. En revanche, votre amour pour la fausse Yvonne c'est-à-dire Yvette, vous garantit les avantages d'un régime matrimonial des biens en commun, et votre retour triomphal dans la sphère des opérateurs économiques et du commerce international. Je ne crois pas au destin, mais pour moi, toute notre vie ne tient qu'aux choix que nous faisons. Faites donc le vôtre maintenant tout en priant pour qu'il soit le bon.

Cécile finit cette belle mis au point en tapotant l'épaule de Claude.

— Alors, jeune homme. Voilà que les cartes sont tirées à parts égales, et nous n'attendons que vous ! Nous n'avons pas tout notre temps ! Continue de le presser le premier magistrat de la commune de Cocody.

Claude n'a jamais vécu pareille tension, un tel stress dans toute son existence. Depuis les heures ardentes de sa chute vertigineuse jusqu'à son incarcération, rien d'aussi accablant, d'aussi déprimant ne lui est arrivé. Il garde obstinément la tête baissée depuis un long moment oppressant. Plus rien ne semble exister dans l'univers autour de lui. Il perçoit dans un écho lointain, comme étouffé, la voix du maire qui l'interpelle avec insistance, lui rappelant les principes de l'élection cruciale qui lui est imposée. La pesanteur émotionnelle sous cette grande tente est proprement terrifiante. L'homme demeure figé, pétrifié telle une statue de sel, incapable de formuler la moindre pensée cohérente.

Il lève le regard et croise ceux des deux fiancées. Ils sont froids et inquisiteurs. Il s'attarde sur celui d'Yvonne où il peut voir s'égrener le chapelet de tout le mal qu'il lui a fait, des actes nauséabonds dont le retour mal négocié l'a conduit dans une impasse. Il revoit surtout le regard de cette jeune fille enthousiaste, enfermée dans la boucle du destin, et à qui il tendit la main, celle-là même qui aujourd'hui lui tend la perche du rachat et de la résurrection. Il regarde à nouveau Yvette, au minois tout aussi sublime, à la fois invitant et ferme comme la main détenant le porte-documents qui recèle tous les actes de propriété du fruit de sa sueur, du labeur de sa jeunesse ; puis encore Yvonne. Ses paupières sont boursouflées par de grosses larmes qui s'échappent maintenant. Une décision semble prise. Des yeux d'Yvette suintent aussi de grosses perles de larmes à la vue de la tristesse profonde de sa sœur, désillusionnée et désespérée par l'absence d'automatisme, de spontanéité chez Claude. Mais cette fois, Yvonne demeurera stoïque et acceptera l'issue, quelle qu'elle soit. Car, jure-t-elle solennellement en elle-même, elle n'est plus désormais en mesure de verser une seule goutte de larmes pour cet homme. Yvette s'approche tendrement de sa sœur et la serre avec affection dans ses bras.

BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

Jean Raoul EBROTTIÉ

Jean Raoul EBROTTIÉ est un écrivain ivoirien autodidacte, né à Divo, Côte d'Ivoire. Son parcours atypique et sa soif de connaissance font de lui une figure singulière de la littérature africaine contemporaine.

Un parcours d'autodidacte

Dès son plus jeune âge, Jean Raoul EBROTTIÉ développe une passion dévorante pour la lecture et l'écriture. Autodidacte dans l'âme, il forge sa plume et sa pensée au fil de lectures éclectiques : philosophie, littérature classique et contemporaine, sciences humaines. Sa formation intellectuelle, fruit d'un travail acharné et d'une curiosité insatiable, lui permet de développer un style littéraire riche, précis et profondément réflexif.

Cette démarche d'autodidaxie n'est pas pour lui un obstacle, mais au contraire une force : elle lui confère une liberté de pensée, une originalité de ton, et une capacité unique à interroger les grandes questions humaines sans être contraint par les cadres académiques.

L'écriture comme quête de sens

Pour Jean Raoul EBROTTIÉ, écrire n'est pas un simple exercice littéraire. C'est une quête philosophique, une exploration des profondeurs de l'âme humaine. Ses œuvres interrogent la moralité, la justice, l'amour, la rédemption — des thèmes universels qu'il ancre dans le contexte ivoirien et africain.

Son premier roman, « Le Miroir du Jugement », témoigne de cette ambition : offrir au lecteur non pas des réponses toutes faites, mais un miroir dans lequel il pourra contempler ses propres valeurs, ses propres choix, ses propres faiblesses. L'auteur refuse la facilité du manichéisme pour embrasser la complexité du réel.

Un écrivain engagé

Au-delà de la fiction, Jean Raoul EBROTTIÉ est un observateur attentif de la société ivoirienne et africaine. Ses écrits portent un regard lucide sur les transformations sociales, les rapports de pouvoir, les inégalités, mais aussi sur la résilience, la dignité et la capacité de l'être humain à se réinventer.

À travers ses personnages — Yvonne, l'orpheline devenue éduquée ; Claude, l'homme riche confronté à sa propre vacuité ; Nicolas, l'enseignant qui croit au pouvoir de l'éducation — l'auteur

célèbre les valeurs qui lui sont chères : l'éducation comme libération, la dignité dans l'adversité, et la responsabilité de nos choix.

Un style singulier

Le style de Jean Raoul EBROTTIÉ se distingue par sa richesse lexicale, ses phrases amples et rythmées, et sa capacité à créer des atmosphères visuelles puissantes. Ses dialogues, authentiques et vivants, reflètent le parler ivoirien tout en conservant une élégance littéraire. Son écriture, à la fois classique et moderne, s'inscrit dans la grande tradition du roman africain tout en y apportant une voix originale.

Projets et perspectives

« Le Miroir du Jugement » marque le début d'une œuvre qui s'annonce riche et profonde. Jean Raoul EBROTTIÉ travaille actuellement à de nouveaux projets littéraires qui continueront d'explorer les méandres de la condition humaine, la complexité des relations sociales, et les questions morales de notre temps.

Autodidacte passionné, penseur rigoureux, conteur talentueux, Jean Raoul EBROTTIÉ est une voix singulière de la littérature africaine contemporaine, une voix qui mérite d'être entendue et reconnue.

« Notre vie ne tient qu'aux choix que nous faisons. »

— Le Miroir du Jugement